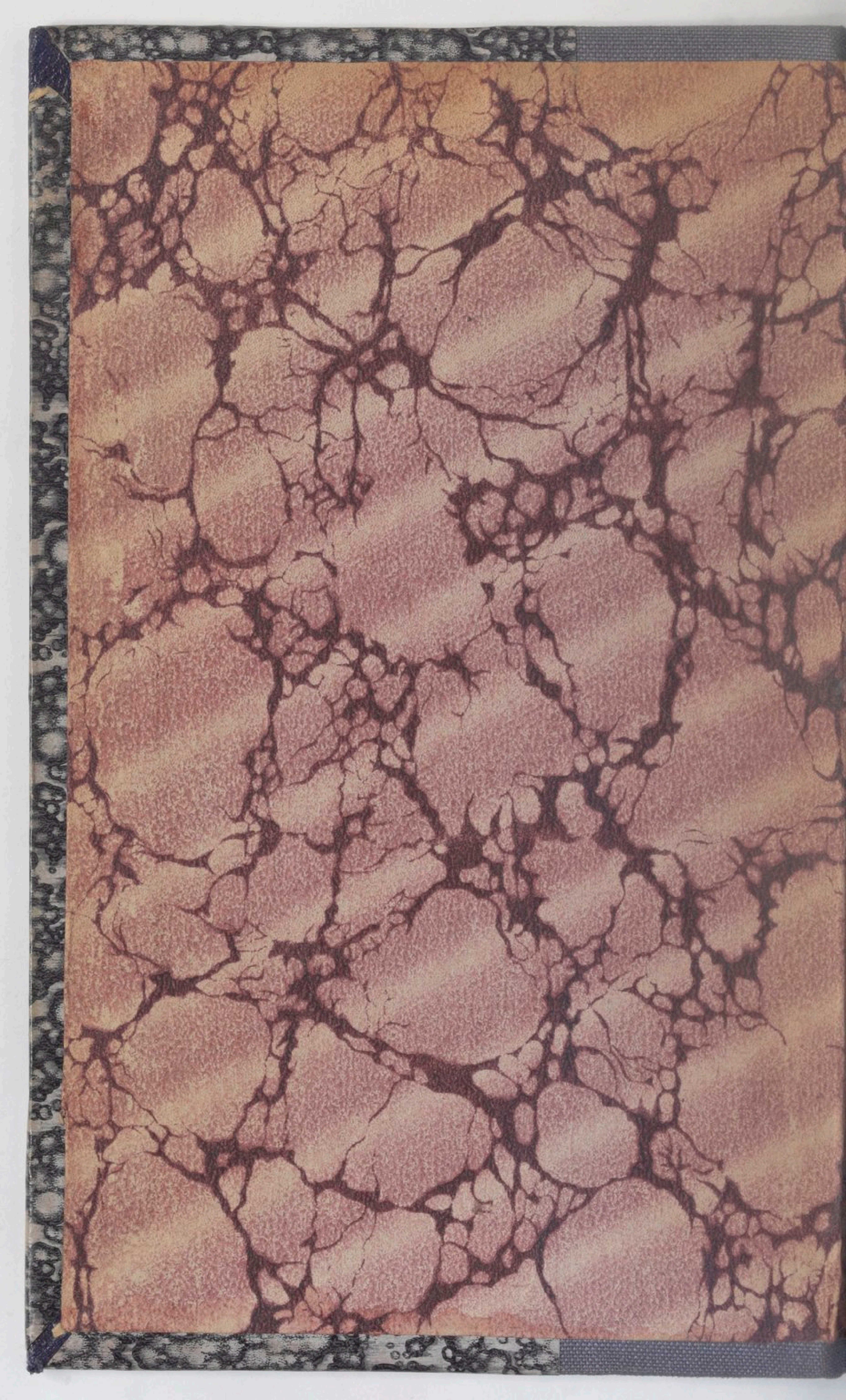
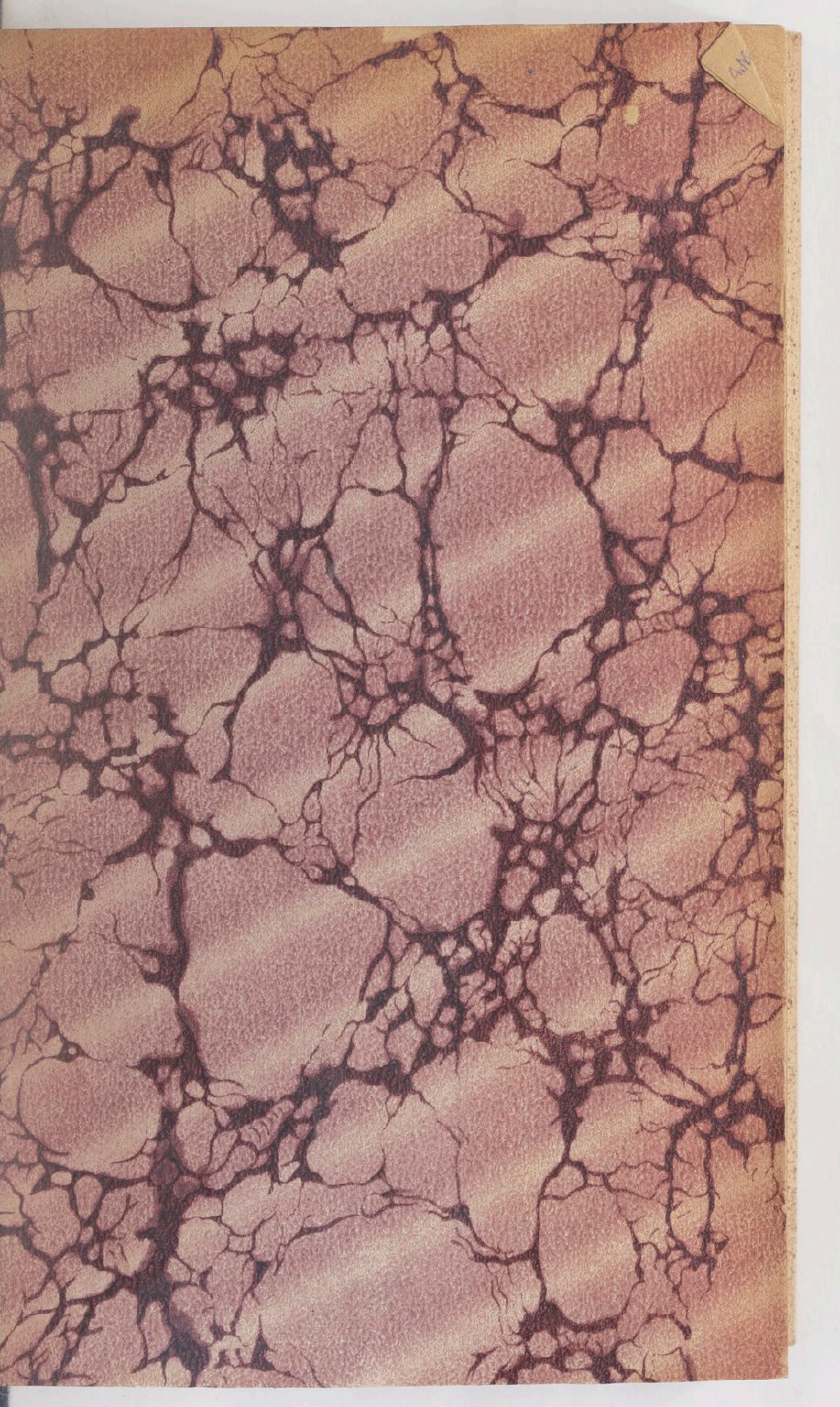


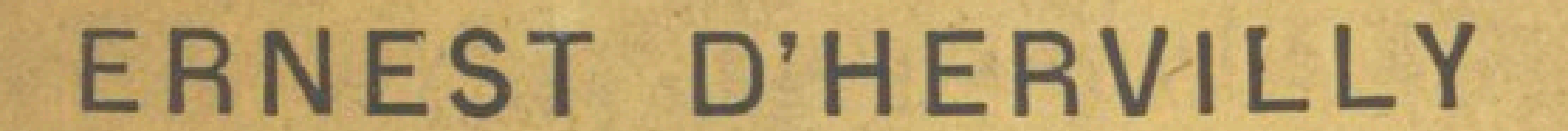
Ernest d'Hervilly. Histoires de mariages...











ERNEST D'HERVILLY

HISTOIRES DE MARIAGES

FRONTISPICE ET PORTRAIT

PAR

FÉLIX RÉGAMEY

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1879

IL A ÉTÉ TIRÉ

Trente-cinq exemplaires numérotés sur papier de Hollande

et trois exemplaires numérotés sur papier de Chine.

HISTOIRES

DE

MARIAGES



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

CONTES POUR LES GRANDES PERSONNES .... 1 vol.
MESDAMES LES PARISIENNES (2e édition).................. 1 vol.
HISTOIRES DIVERTISSANTES................................ 1 vol.
ERNEST D'HERVILLY - CAPRICES............................ 1 vol.

THÉATRE

LE BONHOMME MISÈRE, légende en trois tableaux, en vers, en collaboration avec M. Grévin................................ 2 fr.

LA FONTAINE DES BENI-MENAD, comédie mauresque en un acte, en vers.. 2 fr.

AUTRES PUBLICATIONS

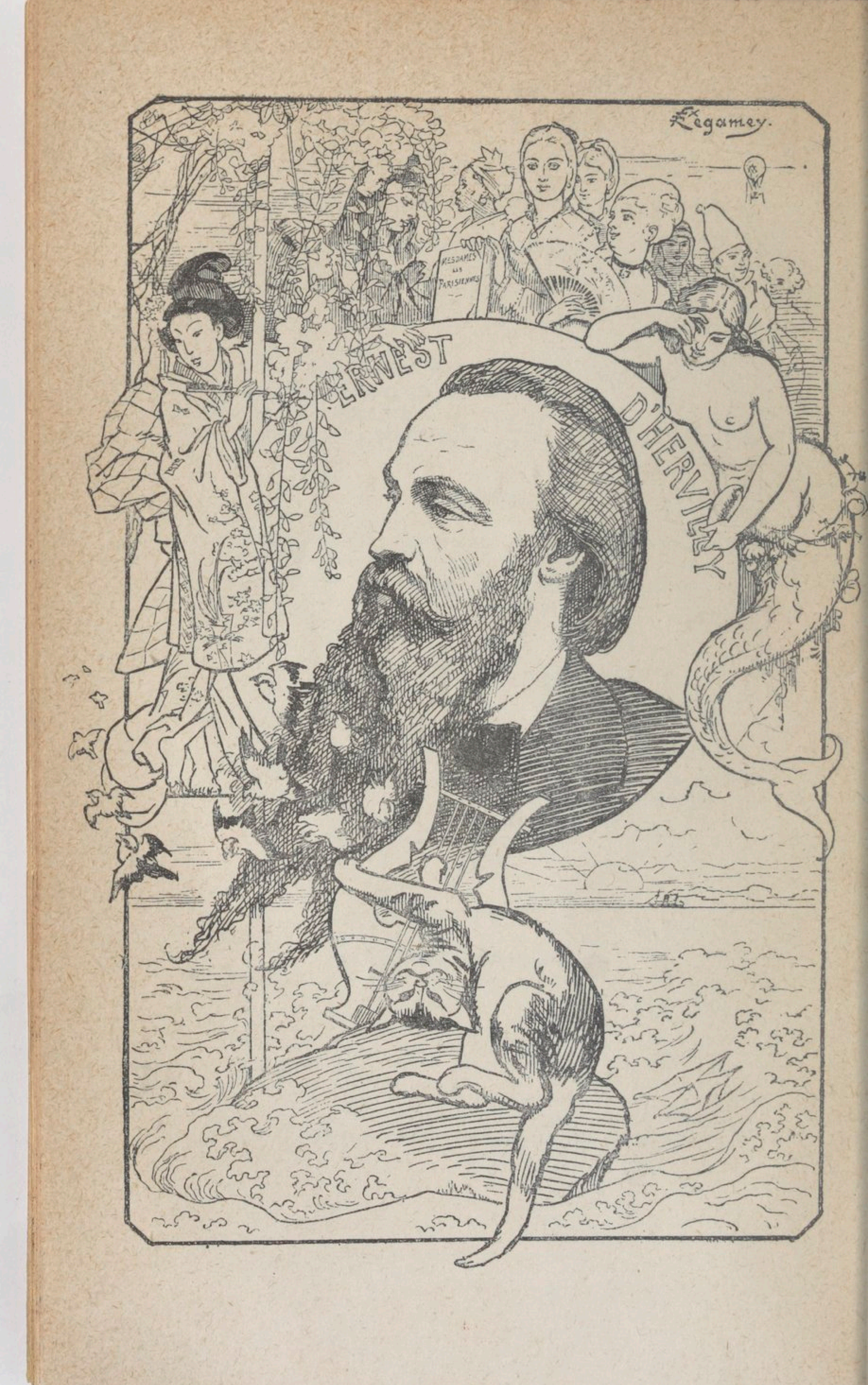
POÉSIES ET THÉATRE

LES BAISERS.
JEPH AFFAGARD.
LE HAREM.
LE DOCTEUR SANS PAREIL, comédie.
LA BELLE SAÏNARA, comédie.
LE BIBELOT, comédie.

Sous presse :

LES AIMEUSES, roman parisien.

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.



Régamey.
MESDAMES LES PARISIENNES
ERNEST
D'HERVILLY

ERNEST D'HERVILLY

HISTOIRES

DE

MARIAGES

FRONTISPICE ET PORTRAIT

PAR

FÉLIX RÉGAMEY

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1879

CE LIVRE EST DÉDIÉ

A SON AMI

GEORGES CHARPENTIER

PAR

LE FANTAISISTE PARISIEN IMPÉNITENT

ERNEST D'HERVILLY

HISTOIRES
DE MARIAGES

I

UN CANCRE FIEFFÉ

HISTOIRE RACONTÉE PAR M. E,..

Le Doigt de la Providence se manifeste visiblement, à plusieurs reprises, dans le courant de ce récit, seulement, — il est noir.

Je m'explique :

Le roi nègre Rana-wah-go, plus connu sous le nom sans prétention de Boule-de-Suie, que lui ont décerné les équipages des navires qui viennent à la Côte des Dents (Guinée supérieure) faire un commerce d'échanges avec les

souverains des pays de l'intérieur, a joué un rôle considérable et providentiel dans mon existence.

C'est lui qui a fait tourner bride à ma destinée.

Sans cet excellent Boule-de-Suie, pardon, sans l'intervention de S. M. Rana-wah-go, la douce et charmante créature que j'ai l'honneur d'avoir pour femme aurait été emmenée en esclavage conjugal par un certain capitaine Saint-Ideuc, et le reste de ma vie se serait passé dans les larmes et à jouer de la flûte, sans recevoir les compliments d'une épouse dilettante.

Car je suis musicien, vous le savez, et cela depuis mes plus tendres ans. C'est même ce tempérament musical, dont j'ai donné des preuves dès le berceau (elles étaient alors sans harmonie, je l'avoue) qui ameuta contre moi, au collège, les professeurs de toute espèce qu'il contenait et me fit acquérir la réputation d'un *cancre fieffé*.

Cancre fieffé je fus au collège — pour mes pions, et *cancre fieffé* je suis resté dans la vie, — pour ceux-là du moins à qui il me déplaît de

montrer que je connais encore pas mal de petites choses apprises tout seul.

Je n'eus donc aucun prix au collège. Jamais, je le jure, jamais un accessit de n'importe quoi ne me tomba sur la tête! Seulement, en sortant du Mazas universitaire où, quoique innocent, j'avais été incarcéré pendant dix ans par la volonté de mon parrain et tuteur, M. Seuleunéer, marchand de grains à Cambrai, je savais tout ce qu'on n'apprend pas dans les salles d'études, depuis l'art de faire cuire une volaille à point jusqu'à la science des fonctions d'un garçon d'honneur.

En outre je savais par cœur et récitais avec goût les plus beaux morceaux, prose ou vers, des poètes et des littérateurs qui sont l'honneur de la France contemporaine, et dont personne, dans les lycées, ne vous dit même le nom.

J'étais un *cancre fieffé!*

Si bien que le jour de ma libération, lorsque j'eus fini mon temps de *bahut*, qu'on me passe le mot, je faisais un cavalier modeste, point pédant, réservé, utile dans le monde, sachant donner le bras à une dame, lui glisser un coussin

sous ses jolies bottines, ou reporter avec grâce sa tasse de thé vide sur une table; mais je n'étais pas bachelier!

Je ne dédaignais pas non plus d'écouter parler les vieillards. En une heure de temps, dans leur conversation, et malgré d'inévitables radotages, j'apprenais plus de choses sur les hommes et la vie, l'histoire sociale et naturelle, les usages, les mœurs, etc., que les livres classiques n'avaient pu m'en mettre dans la tête en dix ans.

En ma qualité de *cancre fieffé* et de musicien, je demandai à mon parrain Seuleunéer, marchand de grains à Cambrai, place du Saint-Sépulcre, la permission d'entrer au Conservatoire.

J'avais alors vingt ans.

Mon parrain Seuleunéer éclata comme un volcan qui aurait eu une éruption de colère. Quand il eut retrouvé son calme habituel, il me dit, très froidement, que si je voulais prendre la peine d'examiner ses comptes de tutelle, je verrais clairement que les frais de mon éducation et de mon entretien avaient absorbé, sauf une petite somme, l'argent que m'avait laissé mes parents.

Il était tout disposé, me dit-il encore, à pourvoir, de sa propre bourse, à tous mes besoins jusqu'au jour où j'aurais un établissement sérieux, mais à condition que je renoncerais à mes bêtises musicales.

Il dit « bêtises », oui, messieurs, et Apollon ne descendit pas pour l'écorcher vif.

A ce discours, je répondis :

— Mon cher parrain, je serais désolé de vous priver et de priver ma chère Henriette, — c'était le nom de la fille de M. Seuleunéer, et je l'adorais — d'une parcelle, même infinitésimale, de votre fortune. Ayez seulement l'obligeance de continuer à faire valoir le petit capital qui est mon bien particulier, et tout ce que je vous demande, c'est de m'en faire parvenir mensuellement la rente à Paris, où je serai demain, avant le coucher du soleil, si la vapeur n'est pas un vain mot.

— Tu pars, s'écria Henriette qui avait écouté cet entretien suprême avec effroi.

— Oui, ma mignonne. Je suis un *cancre fieffé*. Je sens bien que je ne pourrai jamais devenir ce que mon parrain, non sans raison (car l'art est long et la vie est brève), voudrait que je de-

vinsse : un commerçant, un notaire, ou tout autre espèce d'homme considérable et posé. Je serai musicien. Cultivons notre jardin, a dit Candide...

— Tu mourras sur la paille, voilà tout.

— Peut-être, mon parrain, mais soyez sûr du moins que j'y mourrai honnêtement, et en gardant jusqu'au dernier moment le souvenir reconnaissant de ceux qui ont remplacé, auprès de moi, pauvre petit orphelin, les parents que la tombe m'a pris.

— Va donc à Paris ! murmura M. Seuleunéer, et... et... quittons-nous bons amis. Si plus tard tu te ranges, si tu trouves que la vache enragée est indigeste, si tu prends enfin un métier, fut-il le plus humble, je serai là pour t'aider.

— Encore un mot, mon cher parrain, un seul : — J'aime Henriette et j'espère bien que vous attendrez, pour la marier, que je sois...

— Il est trop tard, trop tard ! — Jamais Henriette ne sera la femme d'un entêté joueur de lyre !

Il dit « joueur de lyre », avec un mépris extrême, et Apollon, provoqué pour la seconde

fois, ne descendit pas de l'Olympe pour l'écorcher avec délices.

Pendant que nous nous livrions à cette joûte oratoire, la pauvre Henriette fondait littéralement en larmes.

Je me hâtai de prendre congé d'elle et de mon parrain, car mon cœur se brisait à la vue de la chère enfant.

Mais je n'eus pas le temps de leur dire adieu d'un air indifférent. Des pleurs jaillirent de mes yeux soudainement, comme je tenais le bouton de la porte.

Mon parrain s'attendrit à son tour. Ce fut une averse générale. Au bout d'un instant, nul n'aurait pu traverser la chambre à pied sec.

Je me précipitai donc dehors, tout ruisselant.

Il était temps!

Une minute de plus, en effet, et je jurais à mon parrain que je renonçais à la flûte, à ses pompes et à ses œuvres.

Le lendemain, j'étais à Paris. C'était l'époque de la rentrée au Conservatoire. Je m'y présentai, un professeur désagréable m'écouta, et je fus admis dans sa classe en qualité d'*auditeur*.

Mais nous voilà bien loin de l'excellent roi nègre Rana-wah-go. Revenons donc à ce souverain d'un brun foncé.

Le capitaine Saint-Ideuc, que j'ai à vous présenter, ramène tout naturellement Boule-de-Suie en scène. Boule-de-Suie était un des clients les plus remarquables du capitaine Saint-Ideuc. Celui-ci faisait, entre la Guinée et Anvers, avec escale principale à Dunkerque, un commerce lucratif de bêtes curieuses et même féroces.

En échange des animaux que lui livrait Boule-de-Suie, le capitaine Saint-Ideuc amenait à la côte des Dents des liqueurs d'une force extraordinaire, des Bibles de la société anglaise et des catéchismes catholiques, le tout pêle-mêle. Le capitaine Saint-Ideuc était très éclectique en matière de cultes. L'or était son dieu principal, il le célébrait seul avec une grande dévotion. Ce qui ne l'empêchait pas, en Europe, de se montrer parfait protestant quand il allait chercher une cargaison de Bibles à Londres, ou parfait catholique quand il obtenait à Cambrai un fort chargement de catéchismes et de « *journées du Chrétien* » destinés à la nourriture spirituelle

des noirs plongés jusqu'au cou dans les ténèbres de l'ignorance.

Donc Boule-de-Suie était une mine d'or pour le capitaine Saint-Ideuc. Boule-de-Suie préférait, il faut l'avouer, le contenu des barils de faux rhum du capitaine au contenu de ses livres saints. Il se faisait néanmoins, là-bas, une grande consommation de ces bouquins, car les naturels impies avaient à la longue trouvé le moyen d'accommoder et de manger les peaux de leur reliure. Un ragoût de peaux de reliure était devenu, parmi les sujets de Boule-de-Suie, une friandise de *high life*, depuis que les délices de l'anthropophagie avaient été interdites, dans l'intérieur du pays, en exécution des ordres de la France et de l'Angleterre.

Après avoir mangé les reliures, les noirs, tout en fumant leur pipe, faisaient leur profit (quand ils savaient lire) des hauts enseignements renfermés dans les pages des livres sacrés.

Les bibles et les catéchismes servaient donc à la fois de nourriture spirituelle et matérielle aux noirs plongés jusqu'au cou, et même au delà, dans les ténèbres de l'ignorance.

Rana-wah-go, lui, n'avait aucun goût pour les fricassées de reliures, et c'était au rhum de la Jamaïque, fabriqué à Dunkerque, qu'il demandait de le consoler des déceptions du pouvoir unies aux tracasseries de ses innombrables épouses.

Le caractère trop agréable des principales épouses de Boule-de-Suie avait même réduit ce monarque, qu'elles tuaient à grand feu, à user fréquemment de ce reconstituant connu sous le nom d'huile de foie de morue.

C'était Saint-Ideuc qui avait conseillé au roi nègre de réparer ses forces en absorbant, matin et soir, de nombreuses coupes d'huile de foie de morue. Boule-de-Suie ne détestait pas l'huile de foie de morue, au contraire. Il trouvait seulement le breuvage un peu fade, et pour lui donner du ton, il avait inventé d'y ajouter du rhum et beaucoup de *malaguette*, le poivre du pays.

A l'aide de cet excellent régime, le potentat couleur de cirage s'inclinait chaque jour un peu plus vers la tombe.

Pourtant, il avait encore un espoir. La der-

nière fois que Saint-Ideuc était venu à la côte des Dents, il avait promis à Rana-wah-go de lui rapporter, à son prochain voyage, mais en échange d'animaux carnassiers de grande taille, un remède infaillible, un élixir d'une vertu formidable.

Confiant dans cette promesse, ayant rempli ses parcs de fauves terribles, Boule-de-Suie attendait impatiemment le retour de son étrange médecin blanc.

Ce que faisait celui-ci, pendant que les populations de la côte des Dents interrogeaient chaque jour l'horizon et demandaient au ciel de ramener bientôt l'ami du roi et le grand fournisseur de rhum du pays, je vais vous le dire.

Il était assis — et ceci se passait le lendemain du jour où je partis pour Paris — dans un petit estaminet de Cambrai, l'estaminet de *La barque légère*, en face de mon parrain Seuleunéer.

A côté d'eux, sur la table, se dressaient deux chopes à demi vidées, mais soigneusement recouvertes, comme c'est l'habitude, par un couvercle mobile en étain.

Ils causaient d'affaires de cœur et d'affaires d'argent.

Mon parain Seuleunéer, vivement poussé par le capitaine, lequel était de passage à Cambrai pour l'acquisition d'un solde d'ouvrages pieux de M. de Ségur, — reliés en veau, bien entendu, et qui sont fort goûtés en Guinée, — mon parrain Seuleunéer réfléchissait à la demande brusque que venait de lui faire, carrément, le capitaine.

Le capitaine lui avait demandé la main de sa fille Henriette.

— Je serai de retour dans six mois, mon vieux camarade, disait Saint-Ideuc, avec une cargaison d'animaux magnifiques dont je me déferai avantageusement sur le marché d'Anvers.

— Oui, vraiment ! disait mon parrain.

— Oui, mon cher. On manque d'animaux féroces dans les ménageries d'Allemagne. J'ai reçu des commandes des muséums. Mon chargement réalisé, je me trouverai à la tête d'une fortune, qui grossit depuis longtemps, et je renonce à la mer.

— Oui, vraiment !

— Je viens prendre mes invalides à Cambrai. Votre fille et moi nous soignons vos vieux jours. Je vous raconte mes aventures. Nous sommes tous très heureux, et nous avons des bottes d'enfants.

— Mais, Henriette ?... elle aime un petit jeune homme... mon filleul...

— Elle l'oubliera, son petit jeune homme, votre filleul ! parbleu !

— Vous croyez ?

— J'en suis certain.

— Alors, nous verrons... dans six mois.

Ce fut sur ce mot terrible — que j'appris par une lettre d'Henriette, car la chère enfant m'instruisait de tout ce qui se passait à Cambrai — que se séparèrent mon parrain et le misérable capitaine.

L'air de flûte que je jouai ce jour-là, en apprenant cette horrible nouvelle, fut lugubre. Je me crus perdu à tout jamais. Je composai même un morceau de circonstance que j'intitulai : *Sombres regrets !*

Le lendemain, je reçus une nouvelle lettre plus navrante encore que celle de la veille. Hen-

riette m'avouait que son père avait donné sa parole au capitaine et qu'elle serait la femme de ce long-courrier, dès son retour. Larmes, crises de nerfs, annonce de mort prochaine, rien n'avait pu fléchir le vieux grainetier. Il avait juré ! Le capitaine était parti radieux.

Mais, ajoutait la brave fille, en post-scriptum : — « Cet horrible mariage n'aura pas lieu. Je te le promets à mon tour, et je te le jure. Laissons passer le temps. Soyons patients. Travaille. Deviens un grand musicien. »

Cet encouragement qui n'avait pourtant que deux lignes, me remit un peu de baume au cœur J'entrevis des jours meilleurs. Il m'est impossible, en six mois, pensai-je, de devenir l'égal de Meyerbeer, mais je ferai tant des lèvres et des mains, — avec ma flûte — que je réussirai certainement d'ici là à me créer une position solide en donnant des leçons. Alors, fier, de l'argent plein les poches, j'irai à Cambrai et je dirai à mon parrain : — Je suis établi, donnez-moi Henriette, et au diable le capitaine !

Consolé par cette perspective riante, je fis à l'instant un nouveau morceau musical de cir-

constance, d'une gaieté tendre, d'un ton... bleuâtre, si j'ose m'exprimer ainsi, et que j'intitulai : *Espoir fleuri !*

Les mois se passèrent, j'étais toujours auditeur. L'époque du retour de l'infâme Saint-Ideuc approchait avec une rapidité extraordinaire. Bientôt ce ne furent plus des mois, mais des semaines, des jours, que je vis s'enfuir sans m'apporter la position sociale rêvée par mon parrain pour le mari de sa fille.

Enfin un matin, quelques jours avant la date fatale, les démarches que je faisais en vain depuis quelque temps, — flûte à part, hélas ! — dans les corridors d'un ministère, furent couronnées d'un plein succès. On me proposa de concourir pour une place d'aspirant surnuméraire. J'acceptai avec reconnaissance ! J'eus à subir un petit examen, et comme j'étais un *cancre fieffé*, je le passai brillamment. J'avais d'ailleurs pour moi les recommandations des dames auxquelles, dans les salons, j'avais donné le bras, glissé un coussin sous les pieds, ou pris leur tasse de thé vide. Les vieillards que j'écoutais complaisamment me furent aussi fort utiles. Ils patronnèrent

chaudement un jeune homme qui, disaient-ils, étaient réellement digne d'intérêt.

Mon brevet d'aspirant surnuméraire en poche, je me rendis à Cambrai plein d'une noble fierté, et je l'exhibai aux yeux de mon parrain, d'un air de triomphe.

— Hélas, mon pauvre ami, me dit ce bon vieillard, il est trop tard. Je suis touché de ton sacrifice ; mais il est trop tard. Henriette épousera le capitaine Saint-Ideuc. J'ai donné ma parole.

— Je le sais, mon cher parrain, mais j'ai votre parole aussi et je suis le premier en date. J'ai fait selon votre désir. Je ne suis plus musicien militant. Accordez-moi la chère petite.

— Impossible, j'ai juré. — Je le regrette, mais j'ai juré. Un grainetier sexagénaire ne connaît que son serment.

Je renonce à peindre ma douleur et celle d'Henriette.

Nous obtînmes cependant de mon parrain, visiblement ému par notre détresse, la promesse que si le capitaine n'était pas revenu à Cambrai quinze jours, ou même un mois, après l'expira-

tion de la date fixée pour son retour, il se considèrerait comme libéré de tout engagement.

Le mois de délai s'écoula. Saint-Ideuc ne parut point sur l'horizon, et pour cause.

Et cette cause, nous l'apprîmes par la lettre suivante que publia un journal de Dunkerque :

— « Le 10 du mois dernier, à cinq heures du matin, l'homme de vigie du navire de l'État le *Souffleur*, qui se trouvait alors à 400 milles au large de la côte des Dents (Guinée supérieure), aperçut à l'horizon un bâtiment dont les allures étaient étranges et les manœuvres incompréhensibles. Il virait de bord à chaque instant, comme s'il eût été manœuvré par des fous. Le commandant du *Souffleur* fit exécuter des signaux auxquels il ne fut pas répondu. Alors, soupçonnant qu'il avait en vue un bâtiment négrier dont l'équipage était en révolte, il fit armer un canot, en confia le commandement à un enfant de notre ville, le jeune Pluvinage, aspirant de 2e classe, et lui donna l'ordre d'aller visiter le mystérieux navire inconnu. Le jeune Pluvinage atteignit bientôt les flancs du bâtiment suspect, et, le revolver au poing, monta à l'abordage

suivi de ses hommes. Quelle ne fut pas leur surprise en se voyant reçus sur le pont par un lion exténué, mourant de faim. Ils tuèrent le lion, et passèrent outre. En arrivant sur le gaillard d'arrière, leur étonnement prit des proportions colossales en constatant qu'une foule de singes avaient pris en main la roue du gouvernail, qu'ils faisaient tourner dans tous les sens, au gré de leurs caprices, ce qui amenait les changements inouïs remarqués dans la marche du vaisseau. Ils s'aperçurent aussi, non sans horreur, que la mâture et les vergues étaient remplies d'énormes serpents. Dans les entreponts, qu'ils visitaient avec effroi, ils virent çà et là des squelettes humains complètement rongés. A côté d'eux se trouvaient les cadavres de panthères et d'hyènes.

« La lecture des papiers du bord leur révéla le mot de l'énigme. Le navire en question, — *le Miroir de justice*, capitaine Saint-Ideuc, — transportait en Europe une formidable cargaison d'animaux féroces.

« Ces terribles passagers trouvèrent un jour, on ne sait comment, le moyen de s'échapper de leurs cages, se rendirent dans les entreponts où

ils attaquèrent les matelots et leurs chefs, qui se défendirent longtemps et finirent par succomber.

« Du reste, les regrets et la compassion que pourrait faire naître leur fin déplorable, seront absolument effacés dans tous les cœurs, quand on apprendra que le capitaine Saint-Ideuc faisait la traite des noirs en même temps que le commerce des bêtes fauves. Ce misérable marin a reçu le juste châtiment de ses derniers crimes envers l'humanité. »

Mon parrain Seuleunéer retrouva le premier la parole après cette nouvelle stupéfiante. Il la retrouva pour s'écrier :

— Un négrier! -- J'aurais donné ma fille à un négrier!

— Il est de fait qu'un musicien vaut encore mieux, peut-être, fis-je doucement.

Mon parrain ne dit pas oui, positivement, mais il me tendit les bras.

Nous nous y jetâmes Henriette et moi, et toutes nos peines furent oubliées. Que Boule-de-Suie soit béni!

Et le lendemain, sans que mon oncle s'y op-

posât, installé, ma flûte à la main, sur les sacs de graines de sa boutique, je me mis à composer une marche nuptiale destinée à être jouée le jour de notre mariage. On l'intitula : *Félicité!*

Le morceau fini, je l'exécutai et mon parrain le trouva superbe.

II

LE PRÊTEUR SUR MOMIES

HISTOIRE RACONTÉE PAR M. D...

Cette histoire, — je suis véritablement tout honteux d'avoir à vous l'avouer, Mesdames, — se passe, ou plutôt s'est passée dans la Basse-Égypte, il y a quelques années, — trois mille environ.

J'avais pourtant résolu, pour suivre la mode régnante, et docile aux conseils éclairés d'une critique bienveillante que la poésie et l'ethnographie « embêtent » au suprême degré, de ne plus aller chercher mes sujets au Japon, ni dans aucun des autres pays qui ont l'impertinence d'être situés au delà des fortifications de Paris.

J'aurais peut-être poussé jusqu'à Puteaux néanmoins. Concession innocente, en vérité ! Dans cette intention, j'avais même écrit les cinq premières lignes d'un interminable roman sur les angoisses réellement trop peu observées jusqu'à présent de la vie d'un manicure pour dames ; pauvre garçon qui porte sur son cœur un sachet de rognures d'ongles adorés, et j'avais déjà trouvé pour cette aimable étude psychologique un titre éminemment moderne et naturaliste : *Monsieur Un Tel (de Puteaux), sa dame et leur demoiselle.* Mais à la sixième ligne, j'ai bien senti que j'étais extraordinairement incapable d'être jamais autre chose qu'un vil écrivain tout à fait dépourvu d'un impitoyable scalpel, et je suis vite revenu, tout hérissé d'horreur, à mes chers petits moutons fantaisistes, nourris d'une herbe infiniment plus réelle qu'on ne croit, entre parenthèses, et décidé à continuer de cueillir çà et là des fleurs plus ou moins exotiques en évitant de décrire avec une exactitude sans bornes les brins et l'odeur du fumier où elles peuvent pousser.

Donc, la courte histoire suivante se passe,

comme j'ai eu l'honneur de vous en avertir, dans l'Heptanomide, à *Mannower* « la Bonne-Place », que nous appelons aujourd'hui tout uniment : Memphis.

Bien que nourri des meilleurs auteurs, je vous épargne la description de cette antique cité consacrée à défunt dieu Ptah, et qui se nommait aussi, par suite, « — la *Demeure de Ptah* » — *Hà-ka Ptah*, d'où les Grecs ont tiré Égypte.

C'était une ville énorme. Au treizième siècle de l'ère des chrétiens, il fallait encore une demi-journée de marche pour traverser son emplacement marqué par ses ruines.

Mais assez d'une érudition facile, uniquement puisée aux excellentes sources que chacun peut consulter. Je renvoie les curieux aux traités spéciaux, ornés de planches, qui ont été écrits sur la matière. Ils sont égayés de cartes agréablement coloriées, où l'on voyage sans fatigue.

Il s'agit ici d'un jeune homme orné d'une paire d'yeux brillants, d'une longueur et d'une noirceur tout à fait osiriennes, et dont la calasiris, qui était le vêtement national d'alors, ne

faisait aucun pli sur son torse puissant. Le flâneur le plus distrait a pu remarquer, en effet, sur les peintures et les bas-reliefs collectionnés au Louvre, combien la race égyptienne, race aux jambes un peu grêles, avait les épaules amples et les pectoraux prononcés.

Ce beau jeune homme, qui serait bien autrement intéressant, sans doute, s'il s'appelait Bertrand, et s'il demeurait rue du Four-Saint-Germain, au cinquième, habitait, à Memphis, le quartier sacerdotal du *Mur-Blanc*, et il se nommait Pahétar, je suis forcé de le dire.

Ce Pahétar était amoureux, devait beaucoup, et n'avait pas, ou plutôt n'avait plus, de quoi s'offrir même une coupe de hacq, cette boisson rafraîchissante, faite avec de l'orge, qu'on pourrait qualifier de petite bière, si elle eût été parfumée avec du houblon. Pahétar buvait de l'eau du Nil.

Comme la plupart des hommes, et même des dieux, ce Pahétar avait eu un père. Celui-ci, dûment embaumé et aromatisé, était depuis longtemps emprisonné, pour des séries de siècles, dans une gaîne de carton peinte et dorée, à

l'époque où son fils menait une vie si peu agréable.

Il reposait, debout, le long du mur, suivant l'usage, dans la chambre sépulcrale que la famille avait fait bâtir dans l'immense nécropole située à une lieue (ouest) de Memphis, et les inscriptions dont son sarcophage était comme tatoué, rappelaient, entre autres choses, que « Autef, noble chef, avait été chargé, en son vivant, de l'approvisionnement de la table des grands dignitaires, de l'alimentation aux jours des panégyries, et de la distribution des étoffes. »

Pahétar, fils de Autef, avait galamment dévoré jusqu'au dernier petit lingot d'or de son héritage, en compagnie de joueuses de harpes aux hanches étroites, beautés aussi âpres sur le chapitre des transactions du commerce d'amour que le sont, avec d'autres hanches et sous un autre costume, les joueuses de *chien-vert* et de lansquenet de nos jours de progrès.

Abandonné des amis qu'il avait comblés de repas délicieux, avec cadeaux au dessert, pendant ses jours d'opulence, fui par les dames de plaisir, il était réduit pour vivre, et pour deux

autres motifs que nous révèlerons bientôt, à utiliser les talents qu'il avait acquis en fréquentant l'atelier des meilleurs artistes de la ville.

S'étant fait graveur, scribe lapidaire, sigilliste, il passait des semaines et des mois à une hauteur considérable, le long d'un mur de temple ou de palais, suspendu à une corde de palmier, comme un badigeonneur moderne, occupé tout le jour à graver des inscriptions louangeuses à la mémoire d'un Pharaon quelconque, et appartenant à une dynastie dont je passerai prudemment sous silence le numéro d'ordre.

On lui doit, par exemple, des « bulletins de victoire » de ce genre :

— « J'en tuai un sur deux. Je construisis un mur devant les grandes portes de la ville ; je fis écorcher les chefs de la révolte et je couvris ce mur avec leurs peaux. Quelques-uns furent murés vifs dans la maçonnerie. Je fis assembler les têtes en forme de couronnes et les cadavres transpercés en forme de guirlandes. »

Chaque fois que revenait sous son ciseau le nom du Pharaon qui s'était si abominablement conduit à la guerre, le pauvre Pahétar était bien

obligé de lui ajouter les trois initiales dues à la majesté royale : V. S. F. (*vie*, *santé*, *force*), mais il le faisait en soupirant ; car il était bon, quoique patriote, et il n'aimait pas cette façon de traiter des ennemis vaincus.

Un nom qu'il aurait volontiers fait suivre des initiales V. S. F., c'était celui de Taéï, ravissante jeune créature qui pensait gracieusement à lui, et souvent, dans le quartier du *Mur-Blanc*, et qu'il adorait ; mais Taéï, gardée par des parents avares comme un joyau précieux qu'elle était, ne devait appartenir à Pahétar qu'en échange d'une somme considérable versée ès mains du père et de la mère de Taéï.

Taéï était l'un des deux motifs, le second, quoique cela puisse paraître étrange, pour lesquels Pahétar restait pendu comme une araignée au bout de son fil contre les murs des temples ou des palais, buvant de l'eau claire et ne mangeant que les graines grillées de ce fruit aquatique en forme de pomme d'arrosoir, si fréquemment peint ou sculpté par les Égyptiens, qui est le fruit du *nymphœa nelumbo*, le lotus à fleur rose.

Ce qu'il épargnait sur sa nourriture, il le gardait pour grossir un mystérieux pécule.

Pahétar inscrivait donc, soit dans le basalte, soit dans le granit, soit dans le gypse, au grand dommage de ses mains effilées, les louanges des vainqueurs les plus impitoyables ou des dieux les plus incompréhensibles.

Mais comme c'était un fantaisiste, — ce qui explique suffisamment la tendresse impardonnable que j'éprouve pour lui — et comme il ne gravait pas pour son plaisir les paragraphes de l'effroyable moniteur officiel des Pharaons, il s'amusait — pour se distraire — à inciser la pierre, en des endroits où le chef des travaux ne pouvait guère s'aventurer, de façon que les hiéroglyphes pussent être lus par des ignorants ou par des étrangers peu versés dans la connaissance des caractères égyptiens, d'une manière toute différente et surtout beaucoup plus gaie.

Il avait appris de son ex-ami Amenemha, « maître du langage sacré, scribe royal, grand officier de la maison du roi, » combien il est facile en interprétant des textes lapidaires anciens et rongés par le soleil en outre, et de prendre un

caractère pour un autre et de faire de grotesques contre sens dans la traduction des cartouches sculptés.

C'est pourquoi, — histoire de rire un peu de la postérité — Pahétar se complaisait malicieusement à créer des difficultés inextricables pour l'esprit des savants de l'avenir, lorsqu'ils chercheraient à déchiffrer les inscriptions murales de Memphis, ou les stèles de sa nécropole.

C'est à ce facétieux jeune homme, évidemment, que sont dûs les labyrinthes philologiques et paléographiques où, à moitié fous, ont erré pendant près d'un siècle les égyptologues européens, depuis le père Kircher jusqu'aux émules laborieux et sagaces du courageux Champollion.

Quand le gai et beau Pahétar, — car il était beau et gai, quoique ruiné, le jeune fils du noble Autef, — ne burinait pas sur les murs des édifices publics des cartouches guerriers ou religieux, au milieu des allées et venues bruyantes des colombes et des cigognes, il gravait, dans son propre domicile, sur le ventre de scarabées de pierre dure ou de métaux précieux, les sceaux

qui servaient de chatons aux bagues des riches habitants de Memphis.

Le soir, après le travail, il grignotait ses grains de lotus, croquait une galette de dourah et s'abreuvait de l'eau du Nil.

Il aurait pu se nourrir plus convenablement, s'il l'avait voulu, mais, pour mettre de côté l'argent destiné à l'achat de Taéï et à l'accomplissement d'un devoir plus impérieux encore, et que nous dirons dans un instant, il se privait même d'un humble plat de lentilles ou d'une figue fraîche.

Cet impérieux devoir, ce motif puissant d'une abstinence héroïque chez un ami du vin de palmier et de la bonne chère, c'était le paiement d'une dette sacrée.

Au crépuscule de sa joyeuse vie, Pahétar avait emprunté sur la momie de son père, Autef, le noble chef.

Un usurier du quartier *Ankhataoui*, le quartier des joailliers, des courtisanes et des marchands étrangers, le quartier dont on parlait le soir, avec enthousiasme, dans les haltes des caravanes, lui avait avancé une forte somme sur ce

gage, qui laisserait très froids sans doute les marchands d'argent d'aujourd'hui.

Mais alors l'emprunt sur momie paternelle était parfaitement admis et légal.

Le taux de l'intérêt variait seul à la fantaisie ou selon la rapacité du prêteur. Celui qui obligea Pahétar en cette occasion, l'avait fait assez généreusement.

L'imprévoyant Pahétar avait dissipé le produit de cette importante affaire en peu de semaines, aidé par les joueuses de harpes à hanches étroites, aux cheveux tressés en franges de tapis, dont il a été fait mention déjà ; or le moment de restituer le capital mangé, avec les intérêts, s'approchait avec la vitesse du vent du sud, et cette pensée brûlait l'âme du malheureux jeune homme comme le vent ci-dessus nommé brûle les papyrus dans les marais.

Pahétar savait que la loi du prêt sur momie, œuvre du pharaon Aseskaw, V. S. F. (ne l'oublions pas), ne plaisantait pas avec les débiteurs de son genre singulier, lorsqu'ils laissaient protester leur sceau apposé sur un papyrus de premier choix, solide à durer des milliers d'années.

Aussi travaillait il comme un esclave, se serrant le ventre comme un avare, pour arriver à s'acquitter au temps fixé, dut-il perdre à jamais l'espoir d'obtenir Taéï pour épouse, en l'achetant à beaux sekels comptants.

La loi du prêt sur momie, — (que les incrédules consultent à ce sujet Hérodote et Diodore, l'un d'Halicarnasse et l'autre de Sicile, mais tous deux très « *amusants* » à lire) — « autorisait tout particulier à mettre en gage la momie paternelle, mais elle permettait au prêteur de disposer du tombeau de l'emprunteur. »

« Au cas où la dette n'était pas payée, le débiteur ne pouvait obtenir sépulture pour lui ou pour aucun des siens dans la tombe paternelle ni dans aucune autre tombe. »

Son corps était abandonné en pâture aux gypaëtes et aux chacals.

Pour un Égyptien pieux, — et tous l'étaient — l'idée de ne pouvoir soustraire l'enveloppe de son âme, pendant ses migrations d'outre-tombe, à la corruption et aux bêtes sauvages, constituait un infernal supplice, une épouvantable damnation.

Aussi le prêt sur momie était-il toujours religieusement remboursé à l'échéance.

Jamais aucun des engagements de cette nature, qui vraisemblablement devaient se négocier et se passer à l'ordre d'autrui, comme les autres valeurs, ne fut protesté.

Il était toujours payé à présentation, à moins qu'il n'eût été renouvelé, bien entendu. Mais un effet de cette espèce funèbre était-il renouvelable ? Mystère !

Aucun détail là-dessus n'a été fourni par les *Livres des Morts*, dont chaque momie avait un exemplaire sur la poitrine, et qui ont été retrouvés en si grand nombre dans les hypogées d'Égypte.

Hérodote lui-même, si bavard, bavard vénérable du reste, sur tous les autres détails de la législation égyptienne, reste muet sur le cas en question.

Entre parenthèses, ce brave Hérodote est véritablement un bavard extraordinaire. Il entasse renseignements sur renseignements à propos de tout, mais, sur de certains sujets, les dieux étrangers par exemple, dont il semble avoir très

peur, il a des pudeurs et des hésitations des plus comiques. A chaque instant, près de nommer une divinité, il s'arrête, semble baisser les yeux, et murmure : — « Tout le monde comprendra ma réserve » ; ou bien : « Il me serait pénible de le dire » ; ou bien : « On me saura gré de garder le silence » ; ou : « Qu'on me permette de me taire » ; ou encore : « Il serait peu convenable de le rapporter. »

Ah ! ce n'est pas un *naturaliste* (côté des romanciers) qui imiterait la discrétion du vieil historien ; il dirait tout, et même autre chose encore !

Mais revenons à Pahétar.

Le pauvre garçon se tuait à la tâche comme un condamné éthiopien pour se libérer envers son créancier funéraire et pour amasser la rançon nuptiale de Taéï.

Taéï, chère fille, pour lui donner du courage, chantait chaque soir, en se promenant dans son petit jardin, une vieille chanson d'amour que son amant entendait avec délices, car il rôdait pendant la nuit autour de la demeure de sa bien-aimée.

Voici cette chanson dont trois mille années n'ont pas altéré la grâce tendre :

— « Tous les oiseaux de Pount (l'Arabie heureuse)
« Ils s'abattent sur l'Egypte,
« Enduits de parfums.
« Celui qui vient en tête, il saisit mon ver (l'appât),
« Apportant de Pount l'odeur qu'il exhale,
« Et les pattes pleines de gommes (aromatiques).
« Je désire que tu nous les fasses prendre ensemble,
« Moi, seule avec toi! »

Oh! comme Pahétar, en revenant à son modeste logis, après avoir entendu la symbolique invitation de Taéï, était plein du désir de chasser, seul avec elle, les jolis oiseaux du pays de Pount!

Un jour qu'il venait de graver sur un pylone, suspendu entre le ciel et la terre, quelques-uns des différents noms qualificatifs du Nil : — *Seigneur des poissons*, — *créateur du blé*, — *ami des pains*, — *irrigateur des vergers*, — *porteur de barques pleines de bonnes choses*, — il consacra l'instant de repos qu'il s'accordait après son rude travail à l'examen des maisons, entourées de maigres jardins, de la portion du quar-

tier du Mur-Blanc qui, tel un plan en relief, s'étalait au-dessous de lui.

Ici, on en conviendra, on pourrait placer une forte description du quartier du Mur-Blanc, vu du sommet d'un polygone. Elle ne demanderait certainement pas plus d'une trentaine de pages. Ce qui n'est guère. Cependant nous ne les écrirons pas. Nous ne feindrons donc pas de croire que Pahétar contemplait plus attentivement ce jour-là que tout autre le coin de ville où il était né, afin d'en glisser le tableau sous les yeux du lecteur.

Pahétar regardait en effet bien vaguement : 1° Le lacis des ruelles étroites, bordées de lignes continues de petites maisons basses en briques crues, recouvertes d'un toit plat herbeux, et cernées à leur pied d'un mince filet d'ombre ; 2° les obélisques roses dressant dans l'azur vif leur pyramidion scintillant ; 3° les cours intérieures trouées de citernes rondes qui semblent des paillons d'étain cerclés d'un ruban vert ; 4° les grandes voies poudreuses, les places inondées de soleil, où se meuvent des centaines de points noirs ; 5° les temples innombrables et les chapelles émer-

geant de la masse rousse des blocs de maisons ; 6° les bouquets de palmiers immobiles et de sycomores poussiéreux ; 7° les rangées d'ibis sur le rebord des terrasses blanches ; 8° les vergers roussis ; 9° au delà des murailles de la ville, les ondulations des collines lybiques et arabiques ; 10° ..... mais en voilà assez déjà.

Ce que le jeune artiste distinguait surtout dans l'agglomération des masures groupées autour des temples, sur lesquelles il planait, ce qu'il couvait d'un œil attendri, c'était, imperceptible et perdue dans la masse générale, l'humble bâtisse cuite et recuite par le soleil où, dans l'ombre de sa chambre de jeune fille, la belle Taéï lissait sans doute ses admirables cheveux noirs, en agaçant de son peigne, avec gaieté, de temps à autre, un chat roide et pensif, juché sur un coffre et s'imprégnant de la chaleur ambiante avec gravité ainsi qu'il sied à un animal vénéré.

Parfois, Pahétar regardait immédiatement au dessous de lui, sa propre petite maison où dormait, dans un joli coffret finement décoré d'émaux bleus, oranges et verts, la somme lentement amassée à la suite de longs mois de travail

et de privations, et dont le total suffisait presque déjà au rachat de sa créance et à l'achat de Taéï.

Tout à coup, il songea avec une inquiétude vive, qu'il était parti le matin sans avoir refermé le précieux coffret après en avoir compté et recompté le contenu.

Comme il faisait cette réflexion désagréable, il aperçut un grand singe cynocéphale qui escaladait les murs de séparation des jardins et des cours, s'arrêtant pour extraire de sa toison quelque indiscret parasite, puis reprenant le cours de ses exercices gymnastiques.

Pahétar respectait infiniment les faits et gestes des singes sacrés. Leurs excursions autour des temples où ils adoraient le soleil levant, — à ce qu'assuraient du moins les prêtres qui en prenaient soin, — trouvaient en lui un censeur indulgent. Il éprouvait même une certaine sympathie à l'égard de ces fantaisistes velus, et quand il avait à sculpter leur profil d'un sérieux comique sur la paroi de quelque édifice, il le faisait avec infiniment de plaisir.

Cependant il trouvait parfois que les cynocé-

phales de son quartier se permettaient bien des choses, notamment de gâter les provisions de bouche du pauvre monde, et d'en voler les meilleurs morceaux, à commencer par les œufs des oies dont ils laissaient la coquille parfaitement vide dans les basses-cours.

Le cynocéphale dont les sauts et les gambades avaient attiré soudain l'attention de Pahétar, prenait des précautions quasi humaines pour s'assurer s'il n'était point observé, avant de se glisser furtivement dans l'intérieur des maisons. On l'en voyait ensuite sortir avec précipitation et s'enfuir à grands pas, les bajoues gonflées.

Ces allures de voleur faisaient sourire Pahétar.

Il pensait que les fruits de ses voisins devaient subir de terribles assauts.

Quand il vit l'animal entrer dans sa propre maison, il eut l'âme fort égayée.

— Ce larron à quatre mains va être volé à son tour, se dit-il. Mon buffet est vide !

Pourtant quand le singe reparut sur le seuil de la maison de Pahétar, celui-ci constata que les bajoues de l'animal étaient distendues d'une façon absolument insolite.

— Qu'a-t-il donc pu me dérober? se demanda-t-il, en regardant le cynocéphale qui escaladait de nouveaux murs et toits et galopait de terrasse en terrasse en toute hâte.

Comme il se faisait cette question, il perdit de vue le singe qui disparut derrière les murailles d'une chapelle consacrée au dieu Thot, protecteur des arts et des lettres, dont le fronton se dressait, au loin, au-dessus des plates-formes gazonnées d'un tas pressé de cabanes populaires.

Un soupçon cruel traversa l'esprit du jeune homme en ce moment.

Il se rappela son coffret laissé entr'ouvert, et frissonna d'angoisse tout d'abord.

Puis il rit largement, se moquant de sa peur, en murmurant :

— Les singes préfèrent les dattes aux sekels d'or. Que je suis sot!

Néanmoins il descendit rapidement de son échafaudage et retourna chez lui d'un pas pressé.

Il constata d'un coup d'œil, en arrivant dans le réduit où gisait son trésor, que le singe, à défaut de dattes, avait enlevé le contenu de la boîte précieuse.

Il vit alors clairement qu'il était la victime, ainsi que plusieurs de ses voisins sans doute, de l'habileté d'un singe dressé à voler les objets d'or et d'argent par quelque misérable prêtre des environs, probablement par l'unique pastophore de la chapelle de Thot, vers laquelle le singe, ses exploits accomplis, s'était dirigé avec tant de vitesse.

Pahétar entra dans une colère désespérée et attesta les dieux qu'il tirerait une vengeance éclatante du misérable prêtre.

Il se sentait perdu. Il lui devenait impossible de rembourser à temps le prêt fait sur la momie paternelle, et c'était de la folie de songer maintenant à acquérir la main de Taéï !

Il gémit douloureusement, affaissé sur son lit.

Il s'écriait, les larmes aux yeux :

— Mon corps sera dévoré par les animaux sauvages dans les sables, et mon âme ne fera point partie des âmes bienheureuses qui, tour à tour, rament sur la barque de Ra, au lever de l'aurore !

Il disait encore :

— Adieu, Taéï ! Tu seras bientôt la femme de

ce riche porte-ombrelle du roi, qui te poursuit de ses vœux en même temps que moi, et comme je ne puis plus à présent apaiser la soif d'or de tes parents, ils te vendront sans doute à ce vaniteux porte-ombrelle qui a déjà fait orgueilleusement graver sur le premier registre de sa future stèle funéraire « qu'il a été honoré de la faveur royale dès sa sortie du sein de sa mère ! »

Ainsi s'exclamait le malheureux jeune homme, et il ajoutait mille autres paroles touchantes sur l'ignominie de sa sépulture et sur le renversement affreux de ses espérances d'amour.

Mais il songeait aussi qu'il lui serait bien difficile, à lui chétif, de traîner devant la Justice un prêtre de Thot, un homme vénérable, puissant, protégé par cent lois redoutables, et que, d'ailleurs, le seul témoin qu'il pût invoquer, en cette affaire, était un singe intelligent, mais privé de la parole.

Après avoir bien pesé le pour et le contre, il prit la résolution de chercher à punir le pieux malfaiteur d'une façon adroite, impunément, secrètement, mais en renonçant à lui faire restituer la somme volée, hélas !

Il s'y prit de la façon suivante pour arriver à ses agréables fins.

Le soir même, sans perdre le temps en lamentations vaines, il construisit dans une des chambres de sa maison une vaste cage ou plutôt un grand et solide trébuchet. Au lieu de grains, comme l'oiseau qu'il voulait y prendre était un singe, et un singe filou, il mit en guise d'appât les quelques petits lingots d'or oubliés dans le coffret par l'ami et pourvoyeur du détestable prêtre de Thot, protecteur des lettres et des arts.

Puis, son ouvrage achevé, il retourna à ses sculptures comme si le cours de sa vie avait continué d'être le même pour lui. Il avait son plan.

Un jour, deux jours, trois jours se passèrent sans que le cynocéphale donnât signe d'existence. Il explorait évidemment d'autres quartiers.

Pahétar devenait très mélancolique.

Et c'était d'un burin sans conviction, le quatrième jour, qu'il écrivait sur le granit de son pylone ces litanies du soleil levant, du resplendissant Ra, debout au seuil de sa cabine sur la barque mystique :

« Fort est Ra; faible, l'impie!
« Haut est Ra; foulé, l'impie!
« Vivant est Ra; mort l'impie!
« Rassasié est Ra; affamé, l'impie!
« Lumineux est Ra; terne, l'impie!
« Bon est Ra; mauvais, l'impie!
« Puissant est Ra; nul, l'impie!
« Ra existe; Apap est anéanti!

Pahétar souhaitait naturellement à l'infâme prêtre de Thot toutes les disgrâces qui atteignent l'Impie, et il demandait ardemment à tous les dieux (Thot excepté, car le protecteur des Arts et des Lettres s'était bien mal acquitté de sa tâche en cette occasion), d'anéantir son ennemi comme le fut Apap, le ténébreux Apap.

Le cinquième jour, une joie délicieuse coula, — tel un filet d'eau glacée dans le gosier d'un voyageur qui marche au soleil, — dans le cœur de Pahétar.

Le cynocéphale, plein de confiance, les bajoues flottantes au vent, l'air plus avisé que jamais, pénétra de nouveau dans la maison du sculpteur d'hiéroglyphes.

Il n'en ressortit pas.

Du haut de son pylone, Pahétar constata ce fait charmant, et il s'écria :

— Haut est Ra ; foulé l'impie !

Sans attendre davantage, il quitta son atelier volant, et retourna chez lui.

Le singe s'était pris au trébuchet, et derrière les forts barreaux de sa prison, il grommelait avec une fureur concentrée en découvrant ses gencives roses, hérissées de crocs formidables.

Pahétar se coucha tranquillement, après avoir soupé de grand appétit en présence du voleur, auquel il n'offrit même pas une tasse d'eau.

Le lendemain matin, l'animal implora de son geôlier, en tendant la patte d'un air attristé, un morceau de n'importe quoi arrosé d'une goutte d'un liquide quelconque.

Pahétar, inflexible, mit devant la cage, mais à une distance que le bras du cynocéphale ne pouvait franchir, une gargoulette ruisselante et une galette de mil noir. Le singe fit de suprêmes efforts pour les atteindre.

Puis il passa dans une autre chambre et endossa un vêtement complet de prêtre de Thot,

— robe de lin, sandales de papyrus, poitrinal à sept rangs de grains de pâte verte et jaune — qu'il avait confectionnés après avoir construit la cage.

A l'aide d'une vessie de porc dont il couvrit ses beaux cheveux, il se fit la tête rasée d'un serviteur des dieux. En outre, en quelques coups de pastels, il donna à ses traits l'air bénin, mystérieux et fatigué d'un pastophore.

Ainsi déguisé, il reparut devant le singe, tout à coup. Celui-ci grogna de satisfaction. Evidemment, il croyait reconnaître son maître. Ayant grogné, il tendit la main d'une façon très significative vers l'eau et le pain mis hors de sa portée.

Mais alors, gravement, le pseudo-prêtre de Thot, prit les objets ardemment convoités par le cynocéphale mourant de faim et de soif, les lui montra de loin, et les emporta impitoyablement dans la pièce voisine.

Le singe poussa des cris horribles.

Pahétar se débarrassa vivement de son costume, et retourna de nouveau vers son captif, auquel il accorda, en souriant, avec d'aimables

paroles, un petit morceau de pain et un petit vase plein d'eau.

Le cynocéphale eut comme des larmes de reconnaissance dans ses yeux injectés de sang, en recevant ces maigres dons de la main de l'artiste. Il but avidement.

Le cœur de Pahétar souffrait. Il aimait les animaux. En outre, il était fort pieux. Il regrettait donc doublement d'être obligé de faire subir au cynocéphale sacré une épreuve aussi cruelle. Mais il avait à cœur de punir le prêtre de Thot, qui l'avait mis dans un embarras mortel. Aussi, pendant cinq jours, soir et matin, il renouvela la scène que nous avons esquissée.

Sous ses traits ordinaires, il se montrait d'une bonté providentielle, quoique très parcimonieuse, envers le pauvre singe ; mais en costume de pastophore de Thot, il semblait un échappé des lieux infernaux aux yeux effrayants du cynocéphale exaspéré.

Aussitôt que le farouche animal apercevait le pan de la robe blanche et la tête rasée de celui qui lui arrachait sa nourriture et sa boisson, il entrait dans une rage inexprimable. Il s'élançait

sur les barreaux de sa cage, les empoignait avec violence, les secouait avec furie, grinçant des dents, bavant une salive rougeâtre.

S'il avait tenu son tortionnaire entre ses doigts noirs, il l'aurait étranglé, en un instant.

Pahétar qui sculptait parfois gentiment en ronde bosse comme en bas-relief, confectionna une tête de prêtre rasé, au vilain teint jaune, qu'il plaça devant la cage du singe. Il arma en même temps celui-ci d'un bâton solide sur lequel il grava en relief fort saillant, une série de caractères sacrés, ignorés du vulgaire, et signifiant : — *Voleur*, — *Infâme*, — *Débauché*, — *Maudit*, — *Misérable.*

Le singe prit un plaisir féroce, avec son arme, à assommer autant que le lui permettait la distance à laquelle Pahétar l'avait solidement établie, la tête qui lui rappelait vaguement son bourreau quotidien.

C'était même sa seule consolation entre les maigres repas qu'il devait à la générosité de l'artiste.

Quand Pahétar jugea l'éducation affreuse de l'animal suffisamment complète, il redoubla, —

sous son déguisement sacerdotal, — de mauvais traitements envers son prisonnier.

Puis, un matin, et c'était le jour de la grande Panégyrie du Mur-Blanc, fête solennelle des offrandes aux temples et des distributions royales au peuple, il ouvrit, — sous les traits du bon artiste, — la cage du prisonnier et lui confia le terrible gourdin sculpté par ses mains habiles.

Le cynocéphale, sans dire merci, sans jeter un regard en arrière, s'élança comme un fou hors de son cachot, franchit d'un bond la porte de la maison, et disparut en quelques secondes aux yeux de Pahétar qui, pensif, murmura :

— Et maintenant, il s'agit d'attendrir le vieil Akki, le prêteur sur momie du quartier Ankhataouï ; j'irai demain lui demander un délai.

Cette décision arrêtée, Pahétar mit ses habits de fête et se rendit pieusement dans les Temples, en bon Égyptien qu'il était.

Seulement, il fit ses dévotions ce jour-là dans les Temples du quartier Ankhataouï où, d'ailleurs, le bruit des chants sacrés, le son des trompettes et des sistres des innombrables servants, des innombrables dieux locaux et de leurs hô-

tes, non moins innombrables, retentissaient, assourdissants, comme dans le quartier du Mur-Blanc.

Le lendemain, avant d'aller chez le vieil Akki, dont c'était le jour de réception d'intérêts et d'audiences pour affaires, Pahétar s'aventura du côté de la chapelle de Thot de son quartier.

Il fut frappé de l'aspect désolé des figures qu'il rencontra dans les rues. On eût dit ce coin de la ville en deuil. Un profond silence y régnait. Les passants avaient l'air de marcher sur la pointe des sandales, comme des parents autour du lit d'un malade.

Pahétar pensa avec chagrin, en présence de ces preuves d'une affliction générale, qu'elle était peut-être causée par la mort de quelques-uns des chats du quartier, frappés par une épidémie soudaine.

En effet, la mort de ces animaux chers à tous était, dans toutes les villes de l'Égypte, un motif suffisant de douleur publique.

La pauvre mère Michel, dont les lamentations ont diverti notre enfance sur un air connu,

aurait été honorée, pour cela même, à Memphis à l'égal de Niobé, la *Mater Dolorosa* des Grecs.

Quant au père Lustucru, de sinistre mémoire, son forfait aurait été puni de mort par les bons Égyptiens.

La perte d'un chat comptait comme une calamité.

J'en trouve la preuve dans cette lettre, traduite récemment, qu'un chef de tribu égyptienne des frontières menacé d'être attaqué par un chef voisin, écrivait à un autre chef, son ami, pour lui demander du secours.

Dans cette lettre, le chef en péril implore l'aide de son allié de la façon la plus pressante, attendu, ajoute-t-il, que « mon ennemi veut m'enlever mes tentes, mes bestiaux, mes femmes *et mes chats.* »

Cependant, Pahétar, à mesure qu'il s'avançait dans le quartier silencieux et comme frappé d'un fléaux, faisait cette remarque que personne, parmi les passants, n'avait les sourcils fraîchement rasés.

Or, se raser les sourcils était la marque offi-

cielle de tristesse et de regrets accordée au trépas d'un chat.

Pour le décès d'un chien, on se rasait les cheveux et la barbe entièrement.

— Si personne n'a les sourcils fraîchement rasés, se dit Pahétar, c'est que nos chats bien-aimés se portent à merveille. La désolation générale a donc une autre cause.

Cette cause, elle lui fut bientôt révélée par un bonhomme en larmes, auquel il adressa la parole à ce sujet.

Il apprit que la veille, pendant la fête, un vénérable serviteur des dieux, le très saint Patkesch, prêtre interné de quatrième classe, pastophore de la chapelle de Thot, le dieu à tête d'ibis, protecteur des Lettres et des Arts, avait été assailli par un des cynocéphales adorateurs du Soleil-Levant, et traité d'une façon épouvantable. Le singe, armé d'un bâton, était entré dans la chapelle au moment où le pastophore offrait solennellement des pains et des fruits au dieu caché derrière le rideau de pourpre, et il s'était précipité avec une fureur inconcevable sur le digne confident du ciel.

On avait eu toute les peines du monde à l'arracher vivant des mains de l'animal sacré qui semblait frappé de démence.

Pahétar ne se lassait pas de se faire répéter les détails de l'événement qui avait plongé le quartier dans une sorte de désespoir. Mais pendant que sa figure exprimait la plus violente surprise et le regret le plus indigné, son cœur nageait dans les flots de lait de la satisfaction la plus vive.

Le vénérable Patkecsh, roué de coups, avait été transporté dans son domicile.

Quant au singe, on avait dû respectueusement l'enchaîner.

Ces renseignements entendus, Pahétar se rendit d'un pas alègre, l'âme imbibée d'une joie exquise, dans le quartier où demeurait le vieil Akki, l'usurier.

Une nouvelle surprise l'attendait dans l'Ankhataouï. Le viel Akki n'était pas venu à ce que les modernes Français appelleraient : son cabinet d'affaires, et les modernes Américains : « son office. » On ne savait ce qu'il était devenu.

Le lendemain Pahétar se rendit dans l'An-

khataouï. Il trouva la porte du vieil Akki close comme la veille.

Pahétar n'eut pas une chance meilleure les jours suivants. Il vint avec probité frapper au seuil de l'usurier, mais l'usurier continua de ne pas donner signe de vie.

— Serait-il mort? Se demanda le jeune homme.

Et il aimait à supposer que le prêteur sur gages, momies comprises, avait peut être expiré, après avoir généreusement brûlé les créances dont il était possesseur.

Si cela était, soupirait Pahétar, le poids écrasant de l'anxiété serait enfin enlevé de dessus mon cœur; et je n'aurais plus, certain d'être inhumé convenablement, qu'à peiner de nouveau pour trouver la somme que demandent les parents de Taéï.

— Bon Akki, sois béni dans le noir passage, s'écriait-il.

Il se plaisait alors à se représenter l'Ame du vieil Akki, abandonnée par l'Intelligence et allégée de son corps, en train de comparaître devant le tribunal où siège *Osiris-Khent-*

Ament, entouré des quarante-deux membres du jury infernal.

Il la voyait pâle et courbée, cette âme d'usurier, se traîner au pied du Justicier suprême, accablée sous les témoignages portés contre elle par sa Conscience et par sa Vie, pendant qu'on pèse toutes ses actions dans la Balance infaillible de l'équité divine.

Elle allait être condamnée aux châtiments les plus rudes. Quand, tout à coup, le poids de la dernière action de la vie du vieil Akki — l'incinération généreuse des créances en circulation — faisait pencher l'opinion des juges en faveur de l'accusée.

On l'absolvait pour ce fait unique et si extraordinaire, et elle allait, après les épreuves obligatoires, se livrer dans les demeures célestes aux opérations du labourage mystique, en attendant la suprême félicité, la fusion dans la lumière de la vérité unique et l'adoration de l'Être parfait.

Hélas! tout cela n'était que le rêve d'un faiseur d'hiéroglyphes naïf et doux. Le vieil Akki, incapable d'anéantir aucune espèce de papyrus

scellé pouvant lui rapporter une obole, n'était malheureusement pas mort.

Pahétar en eut la preuve la sixième fois qu'il vint heurter à l'huis du redoutable usurier.

Car ce fut ce personnage en personne qui vint lui ouvrir la porte.

Nous renonçons à peindre le désappointement amer du visiteur. Il avait fini par être fermement persuadé du trépas du vieil Akki, et il avait même fait part de cette agréable nouvelle à Taéï, qui en avait battu de plaisir ses mains élégantes.

Douleur et misère! Akki se portait comme un cèdre, bien qu'il fût d'une pâleur extrême sous ses longs cheveux roux, tressés en écaille de caïman, à la vieille mode.

Il apprit à son débiteur navré qu'il avait été récemment très malade, à la suite d'un accident de chasse, l'attaque d'un animal sauvage, mais que sa santé était fort bonne pour l'instant.

Pahétar raconta à son créancier qu'il avait été victime d'un vol, sans lui en expliquer les circonstances, et lui demanda de reculer de quelques mois la date du remboursement du prêt fait sur la momie paternelle.

Akki se déclara touché du fait, mais il refusa obstinément le délai demandé par le jeune homme avec une éloquence digne d'un meilleur accueil.

Pahétar se retira, le cœur brisé, en annonçant qu'il allait faire de nouvelles tentatives auprès des amis de ses jours de richesse, et qu'il viendrait le lendemain en annoncer le résultat au vieil usurier dont la créance, du reste, ne devait échoir que trois jours plus tard.

Le soir de ce jour si triste, Pahétar put échanger quelques mots avec Taéï et lui apprit dans quel abîme de désolation il allait tomber.

Ce soir-là, les deux amants ne pensèrent pas beaucoup à la chasse des jolis oiseaux du pays de Pount, et ils pleurèrent de compagnie. Ils se séparèrent enfin, très tristes tous deux, mais en se jurant de s'aimer toujours, malgré tout, jusqu'à la mort.

Taéï promit solennellement de ne jamais appartenir au porte-ombrelle du roi, quelle que fût la somme qu'il offrît à ses parents.

Pahétar la quitta un peu consolé par cette promesse, et passa le restant de la nuit, dans sa pauvre maison, à se rappeler les services dont il

pourrait discrètement se prévaloir auprès de ses anciens amis pour leur demander de lui venir en aide dans cette occasion de la plus haute gravité.

Les courses qu'il fit dans ce but, tout le jour suivant, furent stériles. Ceux de ses anciens amis qu'il put découvrir et qui consentirent à le recevoir, l'écoutèrent avec une bienveillante impatience, et lui opposèrent des fins de non-recevoir très détaillées.

La nuit tombait, quand le malheureux Pahétar, les mains vides, arriva en vue de la maison de banque du vieil Akki. Au moment où il la contemplait de loin, une femme voilée, d'allure jeune, et qui pouvait être prise pour une musicienne de temple, en franchissait mystérieusement la porte sculptée.

Une femme chez le vieil Akki!

Pahétar ralentit le pas pour n'être point indiscret, et, en attendant que la cliente inconnue de l'usurier eût terminé avec lui l'affaire qui l'amenait dans cette maison maudite, il se mit à errer çà et là, en proie à une fièvre gesticulante qui devint bientôt l'objet des commentaires des

troupes d'enfants aux yeux brillants qui jouaient avec des noyaux d'olive dans la poussière de la rue.

S'apercevant de la chose, et ne voulant pas donner plus longtemps à l'extrême jeunesse de Memphis le spectacle d'un homme mordu par les mille dents de l'inquiétude, il se rapprocha de la maison d'Akki, décidé à y pénétrer sans attendre la sortie de la visiteuse qui l'y avait précédé.

A l'instant où il frappait de son index recourbé les ais de la porte, des exclamations de colère où se mêlaient des cris d'effroi et d'indignation, sortis d'une bouche de femme, éclatèrent dans l'intérieur de la maison.

Le son de la voix féminine alla droit au cœur de Pahétar, il crut reconnaître la voix de Taéï, et, d'un coup d'épaule, sans réfléchir à la gravité de son action, il enfonça la porte du vieil Akki.

Il ne s'était pas trompé.

La femme qu'il vit, debout, frémissante de rage, le bras levé, en face du vieil Akki, c'était bien Taéï. Une lampe posée sur une table, au milieu de joyaux épars, éclairait la scène.

Cette lumière lui permit de remarquer qu'un changement considérable s'était opéré dans la personne de l'usurier. Il n'avait plus sa magnifique chevelure rousse tressée en écailles de caïman. Cette chevelure, — une simple perruque, comme l'avait toujours vaguement soupçonné Pahétar, — gisait au pied de son maître, inerte. Akki se manifestait maintenant avec une tête absolument chauve ou rasée de près, laquelle était illustrée d'ecchymoses nombreuses.

La croûte de quelques-unes de ces ecchymoses était tombée en même temps que la perruque, qui avait dû être arrachée violemment de son support naturel, et Pahétar, surpris à un point prodigieux, constata que les cicatrices roses laissées à nu par elles affectaient la forme des caractères du langage sacré. Il lut, entre autres, les mots : — *Voleur et débauché.*

Il fit cette lecture étrange, tandis que Taéï, tremblante et prête à verser des larmes, se blotissait comme un jeune chat dans ses bras vigoureux.

— Que venez-vous faire ici ! cria le vieil Akki, sorti de la stupeur où l'avait plongé l'apparition

de Pahétar suivant de trop près la chute de sa perruque.

— O mon cœur, murmura Taéï à l'oreille de Pahétar, j'étais venue ici, comme ont déjà dû te le faire deviner les bijoux que tu me donnas jadis, et que tu vois étalés sur cette table, dans le but d'obtenir de ce monstre la somme qui t'est nécessaire pour être inhumé sans ignominie.

— Et le monstre t'aura proposé un marché infâme, n'est-ce pas? demanda Pahétar.

Taéï baissa la tête en rougissant.

— Oui, je comprends tout maintenant, ô ma chère vie ; aux paroles de ce misérable, tu as répondu par le mépris, alors il a osé porter la main sur toi, et c'est en luttant contre lui que ta main a arraché la chevelure d'emprunt sous laquelle il cache depuis si longtemps le crâne rasé et le front souillé d'un criminel pastophore.

— Que veux-tu dire, Pahétar?

— Je veux dire qu'à des signes certains je reconnais cet homme pour un prêtre voleur, usurier, prévaricateur et débauché, et que je puis le signaler aux juges, qui m'en remercieront, quand cela me fera plaisir! Cet homme est

un prêtre de Thot du quartier du *Mur-Blanc!*

Taéï, étonnée, regardait son amant avec des yeux plus grands encore que de coutume.

Tandis que Pahétar parlait impétueusement de la sorte, le vieil Akki avait rajusté tant bien que mal sa perruque sur son crâne couturé. Aux derniers mots du jeune homme, sans réfléchir que cette seule action le dénonçait amplement, il tomba aux pieds des deux amoureux, joignant les poings, demandant grâce, offrant à celui qui tenait sa vie entre ses mains tout l'or dont il pourrait avoir besoin.

Pahétar réfléchit longuement.

Pendant qu'il réfléchissait, la jolie tête de Taéï reposait sur la solide épaule de son amant. Elle regardait d'un œil sévère le misérable Akki, ou plutôt Patkesch l'imposteur et le voleur, toujours prosterné devant eux.

Ayant réfléchi, Pahétar reprit la parole. Il dit :

— Patkesch, promets-moi d'abord de faire tous tes efforts pour sortir de la mauvaise voie, de réparer par des privations et des aumônes le scandale de ta vie secrète, et je consens à te livrer au seul tribunal de ta conscience.

L'usurier sacerdotal le promit en invoquant les dieux les plus redoutés.

— Ensuite, poursuivit Pahétar, après m'avoir rendu, acquittée, la cédule que j'ai signée et scellée, touchant le prêt sur la momie vénérée de mon illustre père Autef, le noble chef, tu remettras entre mes mains un papyrus que tu vas écrire sur l'heure, en le signant de ton nom d'Akki et de ton nom de Patkesch, par lequel tu déclareras reconnaître avoir détourné de la voie du bien un cynocéphale adorateur du soleil, et corrompu ses instincts au point d'en faire un voleur. Ce papyrus me répondra de la sincérité de ta conversion. Je ne l'exhiberai que si tu retombes dans le mal.

— J'écrirai cette déclaration, murmura l'usurier, et je te bénirai, jeune homme, jusqu'à la fin de mes jours.

— Ensuite, continua le jeune homme, tu me prêteras sur l'heure, et pour cinq années, la somme dont j'ai besoin pour épouser Taéï, une myriade de sekels d'argent.

— Accordé, seigneur, accordé avec joie, soupira l'usurier, et puisse ta vénérable épouse gar-

der à mon sujet le silence que tu me promets de ton côté.

— Elle le gardera. Relève-toi et écris.

Le sinistre drôle, heureux d'en être quitte à si bon marché, et jurant très sincèrement qu'il renonçait pour toujours à ses existences criminelles, se mit à rédiger la quittance du prêt sur momie et la déclaration exigée.

Le calame, mouillé de noir de fumée délayé dans une eau gommeuse, avec lequel il traçait, en caractères démotiques, les écrits réclamés par Pahétar, tremblait entre les doigts du vieillard. Il frissonnait en songeant à la mort cruelle à laquelle il venait d'échapper, grâce à la magnanimité des amants enlacés de l'autre côté de la table où il s'était assis.

Ceux-ci, que la solution subite et inespérée des cruels problèmes qui torturaient leur esprit depuis si longtemps, remplissait d'une joie profonde, grave et attendrie, suivaient d'un regard humide la main pâle du vieux pastophore courant sur l'écorce blanche du roseau du Delta.

Les écrits dressés, le prêtre de Thot les remit à Pahétar, auquel il donna ensuite un billet pour

aller toucher la somme qu'il avait réclamée, chez un certain marchand étranger qu'il lui désigna dans l'Ankhataouï.

En échange de ce dernier don, Pahétar força le vieillard à accepter de lui une reconnaissance de l'argent qui lui était avancé pour cinq ans.

Ensuite, les deux amants sortirent de la maison de l'usurier, qui tomba de nouveau à genoux, cette fois derrière eux, et baisa le bas de leurs vêtements.

Sans daigner se retourner, ils s'éloignèrent rapidement de l'antre puant du misérable pastophore de Thot, aspirant avec délices l'air rafraîchi de la nuit naissante.

Et Pahétar, souriant à Taéï, songeait, plein de contrition, qu'il avait été bien coupable de soupçonner un instant, dans sa douleur, que le dieu Thot, à la tête d'ibis, pouvait cesser une seconde de protéger les Arts et les Lettres!

On raconte que, plus tard, dans la maison des deux époux, maison fleurie et joyeuse, un vieux cynocéphale, retiré (par ordre) des affaires religieuses, par suite de l'étonnante antipathie que

ne cessa de lui inspirer la vue des robes de lin blanc et des fronts rasés des prêtres en général, trouva un asile amical jusqu'à l'heure où il fut pleuré de tout le quartier assemblé devant sa momie luxueuse.

Impitoyable à l'égard de tout serviteur des dieux, et quoique sacré, l'animal supportait, avec une inépuisable indulgence, les taquineries, parfois un peu vives, des nombreux enfants de Taéï et de Pahétar.

III

CAGIRE ET GARRIGALADOUR

HISTOIRE RACONTÉE PAR M. '...

Un garçon cher à tous et dont je m'honore d'être l'ami, c'est le poète Cagire, l'excellent, l'enthousiaste, le fougueux, le galant Cagire.

Dans ses vers, le madrigal en pâte tendre du siècle dernier fraternise spirituellement avec l'ode moderne, sonore et précise, d'allure romantique, toute pleine en même temps d'un souffle de brûlant civisme.

Si bien que, parfois, je me figure mon ami Cagire négligemment couché aux pieds d'une bergère-watteau, à l'ombre d'un Burg-1830,

et, coiffé du bonnet rouge, gardant leurs blancs moutons, armé d'une houlette d'airain.

Cagire a cent qualités, chiffre rond, mais il est distrait. C'est là son plus gros défaut. Aux examens d'un baccalauréat ès-distrations il serait certainement reçu avec toutes boules blanches.

Distrait comme le Ménalque de La Bruyère, et comme l'orignal de ce portrait fameux, le duc de Branças; distrait comme Racine, qui parlait de Scarron, devant le Roi-Soleil et distrait comme le géomètre Lagrange, qui prenait la capote d'un cabriolet pour un tableau noir; distrait comme La Fontaine, distrait comme le philosophe Kant, distrait enfin comme le Léandre du *Distrait* de Regnard, mon ami Cagire a pour spécialité les rendez-vous qu'il donne et auxquels il vient parfois — le lendemain.

C'est à se demander même comment il a fait pour venir au monde exactement à terme.

Le jour de sa naissance une foule de bonnes fées entourèrent son berceau, et chacune d'elles se complut à lui faire cadeau d'une qualité de cœur et d'esprit. Mais la méchante fée, furieuse

de n'avoir pas été prévenue, arriva cependant la dernière, sur une tortue, et lui dit :

— Enfant, tu ne seras jamais roi, parce que tu n'auras jamais ce qui tient lieu de politesse aux monarques, l'exactitude !

Alors, au grand étonnement de tous et de toutes, Cagire répondit :

— Voilà une chose dont je me moque pas mal, par exemple ! j'aurai ce que l'exactitude remplace chez les rois, et je serai républicain.

Il tint parole de la façon la plus franche et la plus vive.

C'est pourquoi mon ami Cagire, homme poli et poète charmant, est devenu et est encore le gérant responsable d'un journal démocratique tout fleuri de littérature.

Cependant la méchante fée n'en eut pas le démenti. Cagire est le plus sincère, mais aussi le plus distrait des républicains.

Je vous l'ai dit : Cagire amène des amis quelque part et, au bout d'un instant, ayant totalement oublié leur existence, il s'en va seul, les abandonnant à leur sort.

Ou bien, il leur fixe des rendez-vous de la

façon la plus précise, leur fait jurer de n'y pas manquer, et ne s'y trouve pas.

Le globe terrestre est tout ponctué d'amis de Cagire, qu'il a semés çà et là, voilà bien des olympiades, et dont il n'a plus aucune espèce de souvenance.

Quelques-uns l'attendent toujours, depuis des siècles, debout à la même place, ou assis dans le même coin, en plein air ou dans des bureaux de journaux, comptant sur sa venue prochaine.

Aucun n'est découragé. Ils ont la foi. Nulle amertume ne remplit leur cœur.

Les ans s'écoulent, ils attendent encore, fermement convaincus que Cagire va arriver.

Plusieurs ont pris philosophiquement racine et fleurissent tous les printemps.

Beaucoup sont morts, mais fidèles à leur poste, et sans avoir rien perdu de leur foi dans les promesses de Cagire. Jusqu'à la dernière minute, pendant les angoisses de l'agonie, ces infortunés n'ont pas cessé un instant d'espérer que Cagire allait venir d'un instant à l'autre, selon sa parole, les relever de leur longue faction. Ils ont expiré, mais avec la conviction

qu'ils étaient dans leur tort et qu'ils manquaient évidemment de patience.

Pendant ces désastres, Cagire continuait avec sérénité de jalonner les voies diverses où il promène sa vie, de centaines d'autres nouveaux amis qu'il oubliait dans tous les coins comme des parapluies un jour de pluie.

L'exemple le plus célèbre, par ses suites, des distractions de mon ami Cagire est le suivant :

Il y a une dizaine d'années, pendant une semaine de carnaval, il invita à dîner, dans un de ces restaurants du boulevard qui sont montés sur café, un de ses compatriotes, un homme du Midi ; j'oserai même ajouter en me rappelant l'accent terrible de cet homme du Midi, qu'il était du Midi... et quart.

Ce compatriote était un très long et très maigre individu, osseux, barbu, chevelu, moustachu, d'un noir de jais, au nez d'aigle, au teint couleur de cuir neuf.

Cet homme allait dans la vie armé de son seul accent, effroi des masses septentrionales, et il répondait au nom pyrénéen de Garrigaladour.

Il se destinait au barreau, ainsi qu'il sied à un homme du Midi et quart.

Docile aux instructions minutieuses dont mon ami Cagire avait farci sa tête, il se rendit au café-restaurant indiqué, le jour fixé, à l'heure dite, et il s'assit à une table quelconque, un peu étonné de ne pas trouver là tout d'abord, souriant de toute sa face de belle humeur, le bouillant et aimable Cagire.

Il s'assit donc, et, pour attendre patiemment l'arrivée du retardataire, il dégusta un mélange d'eau et d'une liqueur, dont le nom m'échappe, mais qui était de couleur grenat.

Le cadran du café marquait alors six heures et demie, l'heure instamment recommandée par Cagire à Garrigaladour.

A sept heures, Cagire étant toujours invisible, Garrigaladour demanda d'une voix « dont trembla le Thabor », comme il est dit dans les *Orientales,* un second mélange d'eau et d'une liqueur dont le nom m'échappe aussi, mais qui était verte.

Garrigaladour huma le breuvage en murmurant :

— Cagire m'a promis de venir. Il viendra. Il n'a jamais manqué un rendez-vous. Hé! attendons.

Il attendit en buvant, et il but en attendant, le naïf Garrigaladour. Il but, après la liqueur verte, une liqueur rouge, après la liqueur rouge, une liqueur brune, après la liqueur brune, il s'abattit sur une liqueur jaune.

Cagire ne venait pas. Il semblait entré dans la peau de Malbrouck. On était en carnaval, mais il semblait que Pâques et la Trinité fussent déjà passées, et Cagire ne revenait pas.

Garrigaladour eut un frisson. Il n'était pas riche, Garrigaladour. Tranchons le mot, il n'avait pas un sol en poche. Mais puisque M. Cagire lui avait promis de venir, il viendrait et payerait la consommation.

A huit heures et demie, Garrigaladour avait dans l'estomac une portion considérable de la Seine (ou de la Dhuys), teinte de mille couleurs.

Tout l'arc-en-ciel des liqueurs y avait passé!

A mesure que les minutes s'accrochaient aux minutes pour disparaître dans l'éternité, Garrigaladour sentait sa confiance en la parole de

Cagire, loin de s'éteindre, grandir et prendre de l'inébranlabilité.

Plus un homme est en retard, plus il est près d'arriver, hé!

C'est ce que se disait Garrigaladour, imbibé d'apéritifs jusqu'aux os et mourant de faim comme un loup en temps de neige.

A neuf heures, certain que Cagire allait paraître dans un quart d'heure au plus tard, infailliblement, et qu'il payerait la consommation, il appela le garçon et lui donna ordre de lui servir à dîner.

Aux premiers mots pyrénéens de Garrigaladour, le garçon préféra obéir tout de suite, et prit son vol vers la cuisine en se demandant comment ses oreilles, si rudement atteintes, n'étaient pas tombées à ses pieds en mille éclats.

Un excellent et fin dîner fut sacrifié en holocauste à l'appétit de Garrigaladour exaspéré par les liqueurs stomachiques.

A onze heures, il en était aux cigares, et se faisait servir un verre d'une liqueur blanche, prêt d'ailleurs, en attendant ce farceur de Cagire, qui ne pouvait plus tarder à montrer son

nez, c'était bien évident, à redescendre la gamme des alcools colorés bus avant le festin.

Cependant, quelle que fût sa confiance en les promesses solennelles et réitérées de mon ami Cagire, confiance qui croissait de seconde en seconde, le bon Garrigaladour regardait souvent l'horloge d'un air indomptable et constatait l'état avancé de la nuit avec de soudaines sueurs froides sur les tempes.

— Ce diable de Cagire, il ne vient pas tout de même, hé !

Mais abandonnons maintenant le bon Garrigaladour à ses inquiétudes.

. . . .

. . . .

Dix ans après, par une joyeuse après-midi de printemps, — le printemps dernier, parbleu, — Cagire était assis, toujours impétueux, toujours aimable, et récitant quelques vers, au banc des prévenus, sous les lambris dorés de la cour d'assises de la Seine, au Palais de justice.

Cagire, toujours gérant d'un journal toujours républicain et destiné, par conséquent, à toujours passer en jugement sous tous les régimes

possibles, celui de M. Dufaure (qui régnait alors) compris, avait à répondre devant la justice de son pays, représentée par des personnes en robe noire et par un jury en habit, tous fort laids, d'un délit de presse quelconque.

Un délit étonnamment grave, assurait le ministère public, et qui aurait certainement mis les fameuses bases de la société dans un joli état si, lui, le ministère public, il ne se trouvait pas là, après de longues années d'étude et de quadrilles chez Bullier, pour lui mettre la main au collet.

Bien que distrait, Cagire s'attendait cette fois à obtenir au moins six mois de prison de l'impartialité des juges. La République de M. Dufaure châtiait bien ceux qu'elle aimait bien! Cagire s'attendait donc à être condamné haut la main, mais il s'en félicitait en songeant qu'il allait enfin trouver dans l'enceinte calme et recueillie de Sainte-Pélagie le temps de terminer, dans la solitude et dans la paix, un volume de vers dont il s'obstine à priver ses amis depuis dix ans.

Sans écouter un mot de ce que vociféraient ou glapissaient pour lui ou contre lui, les personnes

chargées de cette fonction assourdissante, Cagire récitait des vers de Victor Hugo, au grand étonnement des hommes d'armes qui surveillaient de loin ce dangereux criminel.

Au milieu des faces moroses de la foule des juges, avocats, curieux, journalistes, et gardes qui encombraient le prétoire, le front de Cagire resplendissait, tel un joyeux ivoire, sous sa chevelure argentée par les baisers de la Muse.

Enfin la Cour se retira dans la salle des délibérations, emportant le glaive de la loi avec l'intention de le faire reluire effroyablement.

Cagire continua à rêver fleurs, oiseaux, montagnes, océans, rimes riches, sourires de jeunes femmes, élégants édifices, navires sous voiles, Italie, Garibaldi !

Quelques instants plus tard, le verdict étant prononcé, il fallut que ses nombreux amis lui frappassent sur l'épaule affectueusement, pour l'avertir que tout était fini et qu'il n'était pas convenable de rester de force devant un tribunal qui venait de l'acquitter.

Il était acquitté ! Il était libre !

Cagire salua la Cour d'un beau geste, remercia

poliment l'avocat du gouvernement qui l'avait traité de monstre, de fauteur de désordres, de père nourricier du Péril Social, et passa roide devant son propre défenseur.

Celui-ci rit. Il savait son client distrait.

Enfin, acclamé, entouré d'un bataillon de camarades dont la joie était aussi sincère que vive, Cagire apparut dans la salle des Pas-Perdus.

Les échos de la salle répétaient avec fureur en ce moment tous les accents méridionaux de France et de Navarre.

Comme notre héros, l'œil souriant, s'avançait radieux au milieu du flot de ses amis, un homme très gros, court, au teint rouge, à la chevelure blanche, rasé de près et porteur d'un nez d'un aquilin convenable, se précipita vers Cagire, et le serra longtemps avec tendresse entre ses bras puissants.

S'arrachant à cette étreinte, Cagire regarda sévèrement le personnage qui s'était permis de l'enlacer, et lui demanda :

— Eh bien, qu'est-ce que c'est ? Que me voulez-vous ?

— Comment tu ne me reconnais pas, mon vieil ami! hé!

— Non, ma foi.

— Tu ne te rappelles pas le pauvre Garrigaladour?

— Garrigaladour?...

— Oui, Garrigaladour, ton vieux Garrigaladour?

— Je ne me souviens pas...

— Tu ne te souviens pas! — Garrigaladour! qui se destinait au barreau, hé!

— Non..

— Mais c'est moi qui t'ai attendu vainement il y a dix ans, un soir de carnaval, dans un restaurant du boulevard, où tu m'avais donné rendez-vous?

— C'est bien possible. Toutes mes excuses alors.

— Farceur de Cagire! Toujours le même!

— Je suis bien fâché de t'avoir fait attendre un peu...

— Un peu! — tu ne vins pas du tout.

— Pas du tout?

— Pas du tout, hé!

— C'est bien possible. Mais, dis-moi, comment te retrouvé-je ici, Garrigaladour?..

— Tu m'y retrouves, parce que j'y suis venu remplir mes fonctions de citoyen.

— Tu dis?

— Je suis membre du jury pour cette session.

— Toi!

— Moi, et c'est moi qui viens de te faire acquitter.

Ah! ah! Conte-moi donc ça. Voilà qui est curieux! Tu étais du jury qui...

— Tu l'as dit. — Si tu m'avais reconnu, tu aurais été bien capable de me récuser, par distraction.

— C'est bien possible.

— Oui, je faisais partie du jury qui, tout à l'heure... et c'est moi qui, par mon influence et mon éloquence, mon cher, ai déterminé mes collègues à te déclarer complètement innocent. Ils voulaient te saler, mes collègues! mais j'ai manœuvré habilement, et j'ai obtenu ton acquittement.

— Alors, sans toi, j'étais...

— Tu en avais pour six mois. C'est le prix.

— Voilà qui est curieux ! Et pourquoi faisais-tu partie du jury.

— Parce que je suis devenu un notable commerçant de Paris, un homme établi, posé, patenté, un ami de l'ordre..,

— Oui ?

— Et tout cela grâce à toi ! mon bon Cagire !

— Grâce à moi ?

— Grâce à toi. Si tu ne m'avais pas abandonné il y a dix ans, un soir de carnaval, dans un café du boulevard, je serais sans doute encore, avec des cheveux blancs sans doute, mais avec autant de barbe grise que jadis, un maigre et long bohême au teint jaune, se destinant au barreau.

— Et c'est parce que je t'ai oublié, il y a dix ans ?..

— Tu l'as dit, Cagire. Mais je veux te conter la chose en détail.

— J'y consens. Mais permets-moi, avant de te prêter deux oreilles, attentives l'une et l'autre, de donner quelques rendez-vous aux nombreux amis qui m'entourent. Ce sont de braves citoyens.

— Fais, mon cher ! hé !

Cagire congédia ses amis et leur assigna des rendez-vous, où il leur fit jurer de se trouver à l'heure exacte. Tous le lui promirent et s'éloignèrent pleins de foi.

On évalue à trente-deux le nombre des amis que, le jour de son acquittement, mon ami le poëte Cagire oublia dans tous les cafés et bureaux de journaux démocratiques de Paris.

Libéré de ses amis, le poëte Cagire passa son bras sous celui du ventripotent Garrigaladour et lui dit.

— Allons, à ce récit!

— Garrigaladour reprit la parole en ces termes :

— Il était minuit et quart à l'horloge du restaurant où j'attendais ta venue, quand je fis cette réflexion que, incapable de manquer à un rendez-vous, ton absence devait avoir évidemment un motif des plus sérieux, une cause politique ou des affaires de famille, et je ne conçus pas la moindre irritation contre toi. Seulement, ne possédant rien dans mon porte-monnaie, et ayant émaillé les longues heures de l'attente avec de nombreuses consommations et un dîner fin, tel

que tu me l'eusses offert, car je te connais, mon bon, je me demandais avec un peu d'inquiétude comment le patron de la maison prendrait les explications finales, que je me préparais à lui donner en place d'argent comptant.

— Sapristi, je comprends cela !

Autour de moi, les garçons rangeaient les sièges, et tout indiquait que l'on se préparait à la fermeture du café. Il y avait, dans le comptoir de l'établissement, une charmante demoiselle dont les yeux intelligents s'étaient fréquemment portés sur le consommateur étrange attablé depuis six heures et demie, buvant et mangeant comme un milord. Cette demoiselle avait reçu la monnaie de sa pièce. Cette image toute métaphorique signifie que je lui avais rendu les regards dont elle m'avait honoré. Seulement, dois-je le dire, et tu le devines, tandis que mes yeux s'écriaient : amour! les siens répondaient : caisse !

En ce moment Cagire qui, déjà, depuis quelques instants, n'écoutait plus le narrateur que fort distraitement, s'écria.

— Mon cher Garrigaladour, j'ai une petite visite à faire à un vieux ami qui arrive du Tarn-

et-Garonne. Ne peux-tu m'attendre une seconde ici. Je viendrai te reprendre tout à l'heure.

Mais Garrigaladour, homme du Midi, mûri par l'expérience, se refusa tout à fait à exaucer la prière de notre ami Cagire, et, l'ayant réduit en captivité, en le prenant par un bouton de son paletot, il reprit le fil de son histoire :

— A une heure du matin, comme tu n'étais pas encore arrivé, et comme tout me permettait de supposer que je ne te verrais plus ce jour-là, je donnai ordre au garçon dont les yeux étaient dilatés par la surprise où le plongeait ma ténacité dans la consommation, de prier son patron de venir me trouver. Cet homme y consentit. Le patron s'assit à côté de moi. Je lui expliquai mon cas. Je fis de toi un portrait séduisant. J'affirmai que tu viendrais le lendemain solder les quelques petites choses que j'avais internées dans mes entrailles. Cependant, poursuivis-je, comme tout labeur mérite salaire, je vous prie de me permettre de m'acquitter, ce soir même, par un travail quelconque, d'une partie de la dette que j'ai contractée dans votre estimable maison. Le patron sorti de la stupeur mercantile où l'avait

jeté ma confession ou mon accent, je ne sais plus au juste lequel des deux, passa sa main sur son front d'un air égaré, sourit d'un air pénible et me dit:

— Votre franchise me désarme. Je pourrais appeler un sergent de ville et vous envoyer digérer au poste. Mais il se peut aussi que vous ne cherchiez pas à m'en imposer et que vous ayez été véritablement oublié ici par votre ami Cagire. Je conçois ce que votre position a de cruel. J'y compatis. Puisque vous le demandez, puisque vous voulez faire preuve de probité et de bonne volonté, je vous propose, car nous allons avoir un surcroît de travail cette nuit, qui est une nuit de carnaval, d'endosser la veste et le tablier du garçon limonadier et de m'aider jusqu'à l'aube à servir les soupers dans les cabinets.

Cette proposition me ravit. Je l'acceptai avec enthousiasme. Je pris rapidement quelques leçons de mes nouveaux collègues sur la façon de pousser à la consommation et d'offrir aux soupeuses les mets et les vins les plus coûteux de l'établissement. J'appris aussi à n'entrer qu'en opportun dans les cabinets à l'heure des aveux.

Bref, que te dirai-je ? Je fis mon service comme un ange, et je versai de tels pourboires dans le tronc en plaqué dont la demoiselle de comptoir semblait être la nymphe, que cette aimable créature me prit en faveur dès trois heures du matin.

C'était la fille unique du patron. Elle voulait se marier selon son cœur. Pendant les rapides, mais constantes apparitions que je fis au comptoir, ce conciliant tribunal des garçons de café, elle m'enseigna la manière de dissimuler les petites pièces d'or de cinq francs sous la carte en rapportant la pièce et la monnaie. Ma dextérité la charma. Je charmai aussi par ma voix puissante et mon accent le chef et les aides de la cuisine. Avec le seul mot de *Truffe!* jeté dans l'espace, je faisais bondir les assiettes sur les buffets et la garniture des rampes d'escalier faisaient entendre, par écho, des ronflements caverneux.

A quatre heures du matin, j'étais devenu l'ami intime du patron. A cinq heures, il parlait de moi à sa fille comme un jeune homme du plus grand avenir, véritablement précieux. A six heures, il m'offrait des appointements royaux

dans sa maison, le logement, la table, et un jour de congé par semaine. A six heures et demie, douze heures après mon entrée dans le restaurant, tout le monde me considérait comme absolument indispensable à la bonne tenue et à la prospérité de l'établissement. Trois mois plus tard, la demoiselle de l'endroit me demandait à son père, en se jetant dans ses bras, et le papa me suppliait de faire le bonheur de son enfant et de devenir son associé. Ma foi, pendant ces trois mois là, j'avais complètement oublié le barreau auquel je me destinais, comme peu de personnes se le rappellent, et la proposition de mon patron me parut une chose de conséquence. — Rasez-vous, dit-il, et vous êtes mon gendre. Je ne fis qu'un bond chez le coiffeur d'en face. Les ténèbres capillaires qui enveloppaient mon crâne et mon menton s'évanouirent devant les feux du rasoir et l'éclat des ciseaux. Je ne conservai qu'une paire de favoris inextricables, afin de garder encore un dernier air de magistrat. Mais, le jour de mon mariage, j'en fis le sacrifice, et glabre je devins pour toujours — désormais.

Marié, établi, patenté, posé, engraissé, riche,

influent, connu, tourné au réactionnaire libéral, ainsi qu'il sied à un commerçant de mon poids et de mon âge, je fus naturellement choisi pour faire partie du jury; et c'est ainsi, mon bon Cagire, que j'ai pu te rendre aujourd'hui, faiblement, en te faisant acquitter, le bienfait sans pareil dont tu me comblas il y a dix ans, en oubliant de venir au rendez-vous que tu m'avais donné.

— C'est merveilleux !

— C'est exquis, mon bon Cagire, et j'espère bien que tu me feras souvent l'honneur de venir, avec tes amis, manger la soupe à la maison, à la bonne franquette.

— J'y serai ce soir même, s'écria Cagire. adieu!

— Ce soir même? murmura Garrigaladour, homme du Midi et quart mûri par l'expérience, en regardant le poëte Cagire s'éloigner en secouant la tête comme un coursier que le vent du nord taquine, ce soir même?... alors je puis aller au théâtre. Mon ami Cagire ne viendra chez moi que dans un mois.

IV

LE FOIE DE MULET

HISTOIRE RACONTÉE PAR M. H...

Je me hâte d'apprendre à ceux de mes auditeurs auxquels les mystères de la Céramique sont étrangers, que le *foie-de-mulet* est le nom pittoresque donné par les antiques porcelainiers du Céleste-Empire, à une couleur d'une grande magnificence, rarement obtenue du reste, même par eux, et qu'on nomme chez nous le *rouge-flammé* ou *flambé*.

On s'efforce vainement de le reproduire de nos jours.

Le ton *foie-de-mulet* est le « merle blanc, » si

j'ose m'exprimer ainsi, de tous les céramistes modernes, européens et même orientaux. On en a la recette. On sait que le rouge flammé doit surgir du cuivre. Mais comme le cuivre est un métal capricieux, selon qu'il est traité de cette façon-ci ou de cette façon-là par la flamme, il s'oxyde ou il se réduit, et il donne, soit le vert turquoise, soit le rouge flammé. En attendant qu'on ait trouvé une méthode certaine de réduction du métal, le *foie-de-mulet* continue d'être le fils du hasard.

Tous les céramistes en obtiennent, de temps à autre, des fragments, mais si peu importants que ce n'est pas la peine d'en parler, et la manufacture de Sèvres, comme toutes les autres fabriques de porcelaines d'art, n'est pas encore arrivée au vrai et solide *foie-de-mulet.*

Au-dessous du foie-de-mulet, tel un prince derrière un roi, il y a le *haricot-flambé*, qui est assez beau, et communément produit, mais il n'a ni l'éclat, ni le foncé, ni le transparent du *foie-de-mulet.*

Donc, le *foie-de-mulet*, pour le collectionneur, constitue la pièce rare, la curiosité, et vous com-

prenez maintenant, mesdames et messieurs, de quel prix les pots et objets revêtus de cette nuance splendide sont pour un amateur, et avec quel acharnement il en poursuit, dans les ventes et chez les marchands d'antiquités, les trop rares échantillons venus en France au dix-huitième siècle.

Cela vous expliquera aussi pourquoi, un matin de l'hiver dernier, Ponce de Cornaille, suivi de son ami Jules Perdreau, sortait du magasin d'un vendeur de curiosités du quai de Voltaire, tenant avec amour entre ses mains tremblantes d'une pure ivresse, et comme on porte un précieux enfant, une potiche en forme de courge, d'un rouge pourpre. Ponce de Cornaille avait l'air béat d'un saint de Murillo admis à la fameuse *cuisine des anges*.

Ponce de Cornaille était absolument radieux.

— Enfin! enfin! Je te tiens donc, mon *foie-de-mulet!* s'écriait-il, au grand étonnement des cochers de la file de fiacres qui bordait le quai.

Et il pressait le pot sur son cœur.

— La potiche a le tort d'être montée, fit son ami Jules Perdreau. Monture assez lourde. Fa-

brication indienne. Cela a dû être fait à Seringapatam quand Tippoo-Saïb, par amitié pour la France alors vouée au romain et au grec, rendait fous les délicats artistes de sa capitale en leur faisant ériger de lourds fauteuils à tête de sphinx, en acajou massif, avec siège et dossier recouverts de basane rouge à filets d'or.

Mais Ponce de Cornaille répondait :

— Quelle suavité ! quelle richesse ! quelle profondeur ! Ces Chinois sont des gens de génie ! — Quel velouté ! quel cristal ! quel délicieux *foie-de-mulet !*

Puis, comme il était européen, et très bon français, il ajoutait avec un furtif soupir de regret :

— C'est bien dommage de ne pas avoir le *pendant !*

Il y a comme cela des gens qui ne vivent satisfaits et qui ne meurent contents, que lorsqu'ils sont arrivés à trouver ou a créer le pendant d'une chose exquise ou superbe, depuis un tableau jusqu'à un cèdre. La pièce unique est leur cauchemar. Comment n'exigent-ils pas deux jolis nez chez une dame, sous le même prétexte absurde que tout va par paire dans la nature ? C'est avec

cette belle logique-là qu'on arrive à *compléter* sa femme par une maîtresse. Les deux font la paire. Celle-ci fait pendant à celle-là.

Mais revenons à Ponce de Cornaille.

— Si j'avais le *pendant* de ma potiche, disait-il, je me ferais une ravissante garniture de cheminée.

— Pour ton salon? demandait Jules Perdreau.

— Oh! fi! — non! Ce serait livrer l'objet que je préfère aux regards indifférents du profane vulgaire! Ce serait constater avec douleur, à chaque instant, qu'un bibelot rare n'excite qu'une pâle admiration chez des visiteurs banals. Ce serait prostituer mon *foie-de-mulet!* Est-ce que les gens qui viennent dans les salons y regardent autre chose que la bordure des cadres ou les albums de photographie!

— Alors, ce serait pour ton cabinet de travail.

— Point! je n'y travaille jamais.

— Alors, tu les mettrais dans ta chambre à coucher. Mais d'avance, cher ami, je te préviens que ton *foie-de-mulet* courrait là de grands dangers. Ta femme, si tu te maries jamais, deviendra

certainement jalouse des potiches qui auront les meilleurs de tes regards d'amour.

— Je ne me marierai jamais. Je pense donc le mettre en effet dans ma chambre à dormir. A mon réveil, *mon foie-de-mulet* aura mon premier sourire ; il aura mon dernier sourire lorsque Morphée...

— Tu ne te marieras jamais?

— Non.

— Tu dis cela et tu as trente-cinq ans!

— C'est parce que j'ai trente-cinq ans que je dis cela.

— Mon ami Ponce, cela me contrarie fort.

— Et pourquoi cela te contrarie-t-il si fort, mon ami Jules?

— Parce que, mon ami Ponce, vous m'avez sauvé la vie en Afrique, il y a dix ans.

— C'est bien possible. Mais je ne me le rappelle plus.

— Oui, mais, moi, je m'en souviens toujours, attendu qu'à cette époque j'avais vingt-trois ans, et qu'il m'eût été dur, étant jeune, riche, et de temps à autre aimé, etc., etc., d'être privé de ma tête, et par suite, très probablement, de la vie,

par le *flissa* d'un arabe. Or, mon cher Ponce, voilà longtemps que j'ai formé le projet de te marier avec la jeune fille, très fortunée, sans père ni mère, hélas, à laquelle tu as conservé un frère.

— Avec ta sœur? — mais elle est au couvent!

— Oui, mais en qualité d'élève; elle est même une des *grandes* les plus jolies parmi les petites des Oiseaux auxquelles Dieu donne la pâture.

— Ah bah!

— Ma petite Hélène sort du couvent, cette année. Tu la verras, cet été, à Dieppe, mon ami Ponce.

— Eh bien, mon ami Jules, je verrai ta sœur, que je n'ai pas l'honneur de connaître, à Dieppe, cet été. Je la ferai même danser au casino, en dépit de mes trente-cinq ans, mais je ne l'épouserai pas.

— Ponce, cela me fait de la peine.

— Jules, laisse-moi tranquille, — et tout à mon *foie-de-mulet* aujourd'hui! — Je suis vieux. Je suis un collectionneur. Je ne puis faire le bonheur d'aucune jeune fille.

— Tu crois?

— Tu l'as fort bien dit tout à l'heure : — ma femme deviendrait jalouse de ma passion pour les bibelots. Je ne veux faire le malheur de personne et je veux rester fidèle à mes premières amours : les curiosités d'ivoire, de bronze, de kaolin et de terre cuite.

— Je le regrette tout à fait. C'était une idée chez moi, que je caressais avec tendresse, de faire de toi mon beau-frère.

— Je n'en garderai pas moins pour toi des sentiments de beau-fraternité. — Mais laissons-là le mariage. Ce sujet me fâche. Je suis entêté comme le mulet... dont le foie est d'une si merveilleuse nuance. Ce pot est mon vase d'élection et je m'y tiens. Adieu.

— Adieu.

Sur ces mots, les deux amis se quittèrent, mais pas pour toujours, car ils se rencontrèrent souvent, cet hiver-là, dans le monde, et y échangèrent de cordiales poignées de mains.

L'interminable hiver parisien s'acheva enfin. La saison des fièvres typhoïdes, qu'on appelait autrefois le printemps, vint le remplacer. Et la saison des cabines, je veux dire l'été, naquit à

son tour derrière elle. Tout Paris (trois mille personnes environ sur trois millions) s'égrena au bord de la mer ou dans les stations thermales.

Ponce de Cornaille et Jules Perdreau se retrouvèrent à Dieppe, devant les flots.

Jules Perdreau était alors en compagnie d'une délicieuse petite blonde que menait en laisse une gouvernante, d'aspect formidable, à lunettes inquiétantes et à tire-bouchons sévères.

— Mon ami Ponce, ma chère Hélène, dit Jules, en présentant le collectionneur endurci à la jeune blonde ; mon ami Ponce de Cornaille, célibataire.

Le soir, Ponce déclara à son ami qu'il trouvait sa sœur absolument charmante, mais qu'à son grand regret, le fameux coup de foudre dont parlent les bons auteurs, ne l'avait pas atteint en plein cœur, et qu'il ne se sentait aucun goût tendre pour mademoiselle Hélène.

— Tu es difficile! répliqua vivement Jules Perdreau.

Ponce ne fit donc que de rares apparitions dans la maison où il aurait été reçu si volontiers. Il passait son temps à courir les vieilles

rues de Dieppe et les environs de la ville, en quête d'objets curieux et poussiéreux de toute sorte. Il fut, bien entendu, l'une des victimes acharnées de la collection plus ou moins authentique qui se tient en embuscade au pied du château d'Arques, dans une chaumière.

Il exécutait aussi de véritables rafles dans les ateliers des ivoiriers de la ville. Il y trouvait parfois des bijoux, que les japonais n'auraient pas désavoués, attendu que les modèles en avaient été fournis par leurs produits.

Un jour, Ponce de Cornaille, haletant, dépeigné par le vent de mer, apparut à Jules Perdreau ayant sur le visage la lueur extatique d'un musulman mis soudain de plain-pied avec le septième ciel.

— Eureka! — j'ai trouvé! criait-il.

— Quoi? fit Jules Perdreau. Une assiette de Nevers — avec le rouge d'œillet du Rouen?

— Pouah! dit Ponce avec dégoût.

Puis il reprit, tremblant d'émotion :

— J'ai trouvé mon pendant!

— Pendant de quoi?

— Le pendant de mon *foie-de-mulet!* — Une

potiche toute semblable. Seulement, celle-ci n'est pas montée.

— C'est égal. Je te félicite?... Alors, c'est pour cela qu'on ne te voit plus jamais à la maison?

— Oh! mon cher! — Quel admirable pot! Quelle délicatesse dans la somptuosité. — J'en suis fou!

— Et où as-tu trouvé ce *foie-de-mulet?*

— Dans une ruelle perdue, la rue de l'Ecuelle, chez un ivoirier; un vieillard désagréable, du reste, mais qui serait compensé par sa fille, si cette fille...

— Il a une fille.

— Il a une fille, et une fille très convenable, mon cher, pour une ivoirière. — Mais elle a un défaut.

— Lequel?

— Elle ne veut pas me vendre le *foie-de-mulet*.

— Sapristi! c'est grave, en effet.

— Non, mon cher, elle a positivement refusé de s'en séparer. Ça été l'occasion d'une querelle avec son vieux sauvage de père, que j'avais

entraîné au cabaret voisin pour conclure le marché. Cette potiche est un souvenir de sa mère, dit-elle, et elle tient à la garder. Mais, avec de l'argent et du temps... et de l'habileté...

— Bonne chance alors, fit Jules Perdreau.— Te verrons-nous ce soir, Ponce?

— Ma foi, non. — Je vais faire le siège de mon pot!

— Au revoir, Ponce. Mes saluts à ta trouvaille?

— Au revoir, Jules, mes respects à ta sœur.

Il faut croire que le temps, l'argent et l'habileté ne servirent pas énormément Ponce de Cornaille dans son entreprise, car quinze jours après, il était aussi peu avancé que devant, et il semblait de plus préoccupé outre mesure.

Il avoua à son ami que la jeune ivoirière, suppliée par lui de céder sa porcelaine, menaçait d'être aussi inexpugnable que la ville d'Azoth, cette Troie hébreu, qui résista pendant dix ans. Il avoua encore, avec des jurements que Charles IX lui eût enviés, bien qu'il fût le premier jureur de son royaume, que la jeune fille lui avait jeté au nez en riant cette belle parole :

— Je garde cette potiche pour mon mari !

— Diable !

— Oui, diable ; car le diable s'en mêle en effet, poursuivait Ponce d'un air pensif, et cette malheureuse enfant est tout à fait bien...

— Eh?

— Tout à fait bien. — Oui. — Oui : — Je m'en suis aperçu en causant avec elle. Le père ne vaut pas grand chose, mais la fille a du prix.

— Est-ce que tu vas l'épouser ?

— Tu ris?

Jules Perdreau riait peut-être, mais Ponce de Cornaille ne riait plus, ou bien rarement du moins.

Un mois se passa de la sorte.

Le mois passé, Jules Perdreau apprit de la bouche même du collectionneur, plus frénétiquement épris que jamais de son *foie-de-mulet*, que ledit collectionneur songeait sérieusement, pour en finir, pour échapper à ses angoisses quotidiennes, et à son obsession de tous les instants, à épouser la fille de l'ivoirier. D'ailleurs, ajouta Ponce de Cornaille, cette jeune personne est adorable, réellement, et plus je la vois, plus je

trouve que mon projet a son côté raisonnable. Je ne parle plus ici de la potiche qu'elle apportera en dot, mais de la chère créature elle-même, si gaie, si franche, si modeste en même temps. C'est bien l'épouse qu'il faut à un vieux collectionneur comme moi. Et puis, ce que je ne savais pas, et ce que j'ai appris avec ravissement, c'est qu'elle se connaît comme moi en céramique. Elle est très forte sur le *haricot flambé*.

— Sur le haricot de mouton, vaudrait peut-être mieux, dit Jules Perdreau.

— Elle est aussi d'une jolie force sur ce que tu dis, reprit Ponce. -- J'ai dîné... de temps à autre... dans la maison. Elle cuisine comme un ange. — Et quelle grâce avec cela !

— Mauvaise affaire, mon ami, murmura Jules Perdreau.

— Mauvaise affaire ? — Tiens, tu n'es qu'un misérable ! s'écria Ponce avec une fureur comique.

Et il quitta son ami après lui avoir jeté un regard de véritable colère.

Le lendemain, néanmoins, Jules Perdreau, recevait la visite de Ponce de Cornaille, qui était

très pâle, semblait n'avoir point dormi, et roulait des yeux égarés.

— Ah ! te voilà ? dit Jules.

— Oui, me voilà, mon ami. — Je viens te prier de m'accompagner chez le vieil ivoirier. J'aime sa fille et nous allons lui demander sa main.

— La main du vieil ivoirier ?

— Non, la main de sa ravissante enfant ! Car je ne dors plus... je... je. — Ah ! qu'est-ce que je vois !

Il s'arrête soudain, frappé de stupeur, en montrant un objet placé sur un guéridon.

— Eh bien, c'est un *foie-de-mulet*, dit Jules.

— Mais... mais... c'est le mien !

— Oui, c'est le tien.

— Et tu l'as eu... où ?

— Chez ton vieil ivoirier, avec mon bel argent, parbleu.

— Tu l'as eu !... pour de l'argent !

— Mais oui, grand enfant ! Est-ce que je ne veillais pas sur toi ! — Il fallait te sauver de ton fol entraînement. — Tu allais faire une bêtise effroyable, épouser une petite fille sans éduca-

tion et... qui n'est pas ton égale, en somme... — Je ne l'ai pas toléré. — Ce que tu aimes, chez l'ivoirier, entre nous, voyons, sois franc, c'est cette potiche. — Une fois marié avec ton ivoirière, un jour ou l'autre, ta potiche et ta femme t'auraient semblé faire partie d'une collection à renouveler, et tu aurais quitté l'une et vendu l'autre. J'ai pensé à cela, moi, et alors par pitié pour cette enfant, qui est innocente et qui ne doit pas devenir une martyre de la céramique, et par amitié pour toi, j'ai été acheter ce vase. — Voilà ta fantaisie contentée. Tu n'as plus besoin d'épouser personne. Sois heureux. Et vive le *foie-de-mulet !*

Atterré, Ponce de Cornaille écoutait son ami lui parler sur ce ton semi-sérieux semi-plaisant.

Tout à coup, il se lève, frappe du pied avec rage, et s'écrie :

— Non ! non ! c'est impossible ! — Je te hais! Va-t-en au diable avec ce maudit *foie-de-mulet*. — Je te dis que je suis revenu de mes erreurs, que j'ai réfléchi depuis deux mois, et que j'adore cette jeune fille ! — Qu'est-ce que çà me

fait, le *foie-de-mulet !* — Mais, donne-moi ce vase que je le mette en miettes!

— Merci, non. — Il m'a coûté mille francs!

— Tes mille francs, les voilà! — Tu m'as brisé le cœur, donne-moi ce vase, je veux qu'il soit comme mon cœur. Je hais la potichomanie à présent. Je n'aime que ma petite Cécile. Oh! ma chère petite Cécile, va, sois sans crainte, tu seras ma femme, malgré mes amis, malgré le sort, malgré ton affreux père!... et malgré toi-même, méchante Cécile, car tu me détestes, j'en suis sûr!...

— Vous vous trompez, Monsieur, dit une voix douce et fraîche.

Ponce de Cornaille lève sa tête, qu'il a dû baisser pour cacher à son ami les pleurs dont ses yeux sont remplis, et il voit sur le seuil d'une porte qui vient de s'ouvrir, une jeune fille souriant à travers ses larmes.

— Cécile! s'écrie Ponce avec une surprise joyeuse, en tendant les bras vers l'apparition bien-aimée.

— Non, pas Cécile, Hélène.

— Hélène?

— Oui, Hélène, ma sœur, fait à son tour Jules Perdreau, Hélène que tu ne voulais pas prendre pour femme et qui a entendu les chères injures que tu m'as adressées tout à l'heure.

— Oui, Hélène, car je peux lui restituer son nom, à présent, dit en ce moment une charmante petite blonde entrée dans le salon sur ces entrefaites, toujours menée en laisse par une gouvernante d'aspect formidable. — Oui, Hélène... et moi, je suis Louise, simple cousine...

Jules Perdreau, prenant la simple cousine par la main, l'amène devant Ponce, et lui dit :

— Simple cousine, et ta belle-sœur future, — dans trois mois. — Le... même jour que vous deux... ne t'en déplaise !

Ahuri, affolé, anéanti, Ponce de Cornaille s'est affaissé sur un siège. Une nouvelle envie de pleurer lui pince le haut du nez. Il finit par dominer sa profonde émotion, et aux questions que font ses yeux, avant que sa bouche puisse parler de nouveau, Jules répond :

— C'était machiné comme une féerie, mon cher, et répété depuis un an ! Tu as été mis dedans comme un enfant à la mamelle, et même

davantage. — Le *foie de mulet* du quai de Voltaire, c'est moi qui l'avais porté chez le marchand pour te tenter, et c'est moi qui t'ai mené faire sa découverte. Le *foie de mulet* de la rue de l'Écuelle, encore une pièce de ma part, en collaboration avec ma sœur, cette fois. Elle joue très bien les jeunes ivoirières, comme tu vois. C'est Francis, le jardinier de notre maison de Breuil, qui a fait le papa à la demoiselle. — Ah ! tu ne voulais pas te marier avec ma sœur ! Attends ! attends ! et nous t'en avons joliment fait accroire. Nous en veux-tu?

— Vous êtes mes dieux ! dit Ponce en se mettant à genoux devant Hélène, qui lui tend sa main fine.

Puis riant, il ajoute :

— Dis donc, Jules, et si le jour où j'ai eu l'honneur d'être présenté à mademoiselle Louise, sur la grève, je m'étais mis à l'aimer ?

— Ah ! dame... répond Jules... à cette époque-là, elle était libre de choisir... et moi aussi...

— Oui, continue mademoiselle Hélène avec un sourire exquis, et à cette époque-là aussi, monsieur, je n'aurais pu... me montrer jalouse.

— Mais depuis? demanda impétueusement Ponce de Cornaille.

— Depuis... depuis... Je vous aurais donné le *foie de mulet* pour rien...

— Oh! que je vous aime, ma chère, pour ce mot, et quelle adorable monture il fait à la potiche!

Et le globe terrestre continua de tourner dans l'espace avec quatre êtres complètement heureux sur son écorce.

V

MONSIEUR BÈDE

HISTOIRE RACONTÉE PAR M. E...

I

Bien qu'une malicieuse destinée l'ait fait le héros de cette histoire, M. Bède n'offre, dans toute sa petite personne, absolument rien d'héroïque à l'œil de l'observateur, que cet œil soit celui d'un sagace philosophe ou celui d'un simple membre des conseils de révision.

M. Bède est un doux et honnête Parisien. Il a grandi aux sons aigrelets de la timbale des marchands de coco des Champs-Élysées. Il a vieilli dans un grand et célèbre Magasin de vê-

tements, confectionnés d'avance comme par un Dieu-tailleur, courbé sur un de ces énormes registres de comptable dont la couverture ressemble à un désert de peau de chamois verte, borné aux quatre coins cardinaux par des oasis de cuivre poli.

La biographie complète de M. Bède tiendrait dans une brochure de deux pages. Au début de sa carrière, lorsqu'il n'était encore attablé que depuis cinq minutes au banquet de la vie, comme dit le poète, les dames qui entouraient son berceau, loquaces et empressées, lui prodiguèrent la la somme d'adverbes qu'on ne saurait refuser en pareille circonstance, à moins d'être plus insensible qu'une tigresse.

Elles dirent de lui d'abord :

— Il est *admirablement* bien portant.

Puis elles continuèrent de la façon suivante :

— Il ressemble *énormément* à son père.

Ces compliments, aussi flatteurs pour le nouveau-né qu'honorables pour les parents, obtinrent un très grand succès autour de l'alcôve de l'accouchée, mais ils ne furent pas justifiés par la suite. M. Bède ne tarda pas à être le plus ma-

lingre des bambins, et son visage cessa bientôt, même pour les dames empressées et loquaces, d'avoir la même similitude avec le galbe paternel.

Quand l'ère solennelle des premières culottes s'ouvrit pour M. Bède, celui-ci ne possédait plus même cet « air de famille » que les peintres d'un ordre que je n'ai pas à qualifier, garantissent à leurs patients, pour cinquante francs, cadre compris.

Mais passons rapidement sur les temps obscurs qui précédèrent la première et la dernière barbe de M. Bède. Arrivons à l'époque où sa face, fertile en poils rudes, mais moissonnée sans relâche par les barbiers de la capitale, se sillonna de rides précoces, et apparut pour toujours au sommet d'une cravate de soie noire semblable à une petite tour.

II

C'est alors que M. Bède entra dans le grand et célèbre Magasin de vêtements tout confection-

nés dont nous avons parlé plus haut. On lui confia l'enregistrement quotidien des pantalons vendus dans la maison. Il prit place dans un bureau sombre, entre deux messieurs qui, tous deux grisonnants et monosyllabiques, inscrivaient dans cet endroit ténébreux, depuis quinze ans déjà, l'un, les gilets achetés mélancoliquement par des clients que leur choix ne satisfaisait jamais, l'autre, les paletots-sacs toujours trop larges dans le dos que les mêmes clients mélancoliques payaient avec le soupir de cœurs incompris.

A partir de ce beau jour, et pendant trente ans, trente ans! — écoutez cela, messieurs, — pendant trente ans, M. Bède, perché sur un haut tabouret de paille sans dossier, copia, de huit heures du matin à neuf heures du soir, sur les interminables pages de son registre à dos de chamois vert, les hiéroglyphes inscrits sur des factures que lui passaient les commis de la vente — des pantalons. Jamais, pendant trente ans, il ne put avoir la satisfaction modeste de coucher sur son registre les achats et les ventes, soit de gilets, soit de paletots-sacs, jamais! Il dut tourner sans cesse dans le cercle des pantalons, entre ses

deux compagnons grisonnants et monosyllabiques.

M. Bède trouva le métier un peu dur, pendant les dix premières années, mais vers la onzième année, il inventa un moyen de se consoler de son labeur peu récréant, pour ne pas dire davantage, en consacrant le dimanche de liberté que ses patrons lui accordaient toutes les trois semaines, à l'examen des travaux hydrauliques entrepris dans Paris.

Le réseau des conduites d'eau du service municipal n'a pas un seul mystère pour le bon M. Bède. Il a même bu à la coupe, qu'on me passe cette métaphore, à la coupe des nymphes que les ingénieurs des ponts-et-chaussées forcent d'aller apaiser la soif des Parisiens, en passant par des tuyaux de fonte d'un diamètre réellement bien peu convenable pour des divinités mythologiques.

III

Ce n'est pas M. Bède qui confondrait l'eau de la Dhuys avec l'eau de la Seine !

Mais pourquoi nous attarder sur ces points délicats ? Sans anticiper sur les événements, comme disait cet excellent Ducray-Duménil, hâtons-nous, maintenant que nous avons esquissé en traits légers la physionomie physique et morale de M. Bède, d'apprendre aux lecteurs qui ont eu la bonté de nous suivre jusqu'ici, que M. Bède avait, qu'il a encore, un mystérieux parrain, lequel après l'avoir tenu, assez mal d'ailleurs, sur les fonts baptismaux, était retourné dans son pays... (le parrain de M. Bède habite Dunkerque), avec la rapidité de la flèche lancée par un archer crétois, quand il y avait des archers crétois.

La comparaison, du reste, n'est pas de nous ; elle fut émise par M. Bède père (*requiescat in pace !*) quelques heures après le baptême du petit Adolphe Bède.

Or, un beau matin, à la seconde même où, l'estomac distendu par une odieuse combinaison de lait parisien et de café également parisien, M. Bède se disposait à aller inscrire ses pantalons quotidiens, une lettre venant de Dunkerque fut remise à ce comptable modèle, devenu à son tour monosyllabique, comme ses deux compa-

gnons de tabouret, et chauve... j'oserai dire comme un boa!

Chauve comme un boa nous plaît. Cette image hardie rend bien notre intime pensée ; et elle fait agréablement constater, je l'espère du moins, le degré atteint par la calvitie qui a en quelque sorte scalpé le crâne de M. Bède, le jour où cet excellent individu reçoit la lettre de son parrain le dunkerquois.

IV

M. Bède eut un vif battement de cœur en décachetant la lettre arrivée avec les trains de marée de la nuit. Cette palpitation était même la première qu'eut ressentie l'organe utile qui fonctionnait si modestement sous les humbles côtes de M. Bède, depuis son enfance. M. Bède, pourquoi ne pas l'avouer tout de suite, n'avait jamais rien éprouvé qui pût faire sortir son cœur de son calme habituel. Ecrasé pendant les jours de travail sous une avalanche continuelle de pantalons à cataloguer, et d'un autre côté, tout au progrès du Service des Eaux, lorsqu'il était

rendu à la liberté, il n'avait jamais songé à... comment dirai-je?... à la Bagatelle!

Les saisons, pour M. Bède, se distinguaient entre elles par l'étoffe des pantalons dont elles suggéraient le port aux jambes d'autrui.

L'hiver s'annonçait par des culottes de drap solide, le printemps ramenait avec lui les pantalons de drap léger. Quant à l'été, oh! M. Bède ne l'aurait jamais reconnu, dans le trou noir, humide et froid, où il griffonnait des *largeurs de ceintures* et des *longueurs d'entre-jambes*, sans l'arrivée des cottes de coutil et des hauts-de-chausses de nankin.

Donc, le printemps, cet aimable renouveau de la culotte de toile, n'avait jamais fait entendre sa petite voix démoralisatrice dans l'âme du vieux M. Bède, même aux heures de sa jeunesse ardente.

Le petit oiseau qui chante, en avril, dans le cœur des demoiselles et des célibataires de l'autre sexe, n'avait jamais modulé son refrain annuel et capiteux tout au fin fond du cœur ankylosé de ce pauvre M. Bède.

V

Et cependant ce cœur était resté bon, doux, complaisant, sensible. Mais, voilà, M. Bède avait trop de pantalons à inscrire pour penser aux folles promenades à deux, dans les bois, promenades qui se terminent, du côté des dames, par l'oubli, je ne dirai pas de tous, mais d'un grand nombre de devoirs au moins, et par des accès de lyrisme tout à fait singuliers du côté des messieurs.

Non, M. Bède n'avait pas été amoureux. En outre, il n'avait jamais eu l'idée d'aller, même tout seul, dans les forêts de seconde qualité qui entourent Paris. Je l'ai dit : M. Bède employait ses instants de loisir à inspecter la construction des vastes réservoirs qu'une édilité prévoyante fait bâtir dans la grande ville.

Bref, l'émotion que M. Bède éprouva en recevant la lettre de son parrain inconnu fut la première de sa vie, nous le répétons.

La lettre du Dunkerquois, la lettre de M. Grinel,

en un mot, contenait une invitation en règle adressée à son filleul parisien. M. Grinel, ancien armateur que le commerce des morues salées avait extrêmement enrichi, témoignait le désir de voir, au moins une fois, avant d'aller causer sel et poisson avec les anciens armateurs que contient certainement le Paradis, l'enfant qu'il avait tenu, et fort mal, comme on sait, sur les fonts du baptême.

M. Grinel offrait ses amitiés à M. Bède, et, par la même occasion, lui apprenait que les frais du voyage seraient supportés par lui, Grinel.

VI

— « Ainsi, mon cher enfant, concluait « M. Grinel, prenez aussitôt que vous le pourrez « le train express de 6 heures du soir, et venez « serrer la main du vieillard qui se dit votre... « etc., etc., etc. »

Le cher enfant (M. Bède, hélas! touchait à ses cinquante ans) était en outre prévenu que, comme il débarquerait à Dunkerque au milieu de la nuit,

il devait se faire conduire tout d'abord à l'hôtel du *Chapeau-Rouge*, sis rue des Capucins. M. Bède était autorisé à y passer le reste de la nuit, et à y déjeuner. « La dépense me regarde, « avait ajouté M. Grinel. Ne vous gênez pas. « Faites honneur à ma position. Je vous atten- « drai, sur les deux heures de l'après-midi, le « lendemain! »

Ayant lu cette lettre, tombée chez lui de la province aussi brusquement qu'un fragment de planète, M. Bède se sentit tout à coup métamorphosé!

Ce vieil orphelin retrouvait tout à coup comme un morceau de famille. A la joie d'apprendre soudain que quelqu'un s'intéressait encore à lui sur la surface de la terre, se mêlait l'inquiétude de penser que, pour aller se précipiter dans les bras de ce quelqu'un, il y avait un voyage, c'est-à-dire une pointe hors du connu à faire, et des habitudes de trente ans à rompre momentanément. Instant solennel. L'esprit de M. Bède n'avait jamais envisagé une idée de ce genre. Il s'était bien dit parfois que l'homme vit à peine ici-bas un peu plus qu'un cheval et beaucoup

moins qu'un perroquet ; il soupçonnait bien que la mort l'arracherait inévitablement aux pantalons du grand et célèbre Magasin de vêtements tout confectionnés ; mais, dans la simplicité de son âme, il croyait fermement qu'après quelques heures d'interruption, il reprendrait Là-Haut son travail, et qu'il serait employé à enregistrer quelque chose, pendant l'éternité, ne fût-ce que les noms des personnes mises à la porte du lieu de béatitude éternelle, pour avoir été vertueuses dans une autre religion que la religion chrétienne.

VII

Mais quitter Paris, passer les fortifications, ne pas arriver à l'heure exacte à la porte du grand et célèbre Magasin, cesser d'entendre, pendant un, deux, trois jours ! les monosyllabes de ses camarades de bureau blanchis, l'un dans les gilets, l'autre dans les paletots-sacs, oh ! jamais, jamais ! cette pensée n'avait fleuri, n'avait germé même sous le crâne — chauve comme un boa — du brave et fidèle M. Bède !

Il fallut pourtant obéir à la voix qui venait de

Dunkerque. M. Bède demanda un congé ; après avoir consulté ses compagnons de registres, qui le poussèrent, monosyllabiquement, mais avec une énergie singulière, tout à fait surprenante de leur part, à faire cette demande extraordinaire. Comme M. Bède n'avait jamais demandé de vacances, les patrons du grand et célèbre Magasin firent de grandes difficultés pour accorder les trois jours de liberté que leur employé irréprochable sollicitait d'eux. On eût dit que le sort des pantalons était mis en péril par le voyage de l'honnête quinquagénaire. Enfin, le congé fut octroyé. M. Bède fit un petit paquet de voyage, qui n'était pas beaucoup plus volumineux qu'une noix de coco, il le ceignit de ficelle rouge, — la ficelle du bureau ! — et, tout seul, deux jours après avoir reçu la lettre dunkerquoise, il se dirigea vers la gare du Nord.

Le pantalon de coutil venait de renaître. Pardon. Nous voulons dire qu'Avril, le joli fleuriste, venait à peine, de ses mains encore un peu froides, de garnir les rameaux noirs des abricotiers et des pêchers de bouquets de fleurs toutes fraîches.

Or, comme les brises du nord-ouest soufflaient toujours, le cou de M. Bède était alors garni d'un blindage compliqué de cravates de laine. La haute tour de soie noire qui supportait, pendant la saison du pantalon de toile blanche, la tête bien rasée de M. Bède, reposait alors dans les profondeurs caverneuses de sa commode.

A sa cravate d'hiver, afin de mieux braver le froid de la nuit, le héros très troublé de cette histoire avait joint une espèce de mantelet de molleton (origine inconnue) destiné à protéger ses épaules. M. Bède était affecté de cruels rhumatismes. Ces rhumatismes, du reste, M. Bède ne les gardait pas toujours pour lui seul, en égoïste ; de temps à autre, ses deux amis du gilet et du paletot-sac en prenaient une bonne part.

VIII

Ainsi affublé, ayant chaud dans ses habits, comme un Lapon sous sa pelisse, M. Bède prit place dans un train en partance pour Dunkerque.

Mais il ne prit pas place dans le rapide train de six heures, spécialement recommandé par M. Grinel. M. Bède, homme économe, ne voulait pas être l'occasion d'une dépense aussi considérable pour son généreux parrain. Il s'était offert un humble billet de troisième classe, en se disant :

— « Je serai plus longtemps en wagon, c'est vrai, mais j'arriverai toujours de très bonne heure à Dunkerque, et je me présenterai chez mon parrain à l'heure indiquée, avec la satisfaction de lui avoir coûté peu de chose. »

Le désobéissant M. Bède s'embarqua donc dans un de ces trains omnibus qui partent de temps à autre, pour arriver quelquefois, et qui s'arrêtent non-seulement à toutes les stations à partir de Paris, mais aussi entre toutes les stations imaginables, pendant un temps infini.

Stations inexplicables, que rien ne semble motiver, et pendant lesquelles la locomotive, comme si elle se trouvait en détresse, siffle d'une façon désespérée qui glace d'effroi le cœur des voyageurs sans expérience !

Pendant ces arrêts insolites, M. Bède, fort

peu rassuré, et serrant sur ses genoux son paquet gros comme une noix de coco, se redisait et commentait mentalement les dernières paroles que lui avait adressées son patron en lui permettant de s'absenter :

— « Mon cher monsieur Bède, avait dit ce « patron austère, libre à vous de nous abandon- « ner en ce temps où le pantalon de fil reprend « une nouvelle vie, mais souvenez-vous de ceci : « ou soyez de retour à l'époque que vous m'indi- « quez, ou ne comptez plus sur votre indemnité « de fin d'année. Nous n'aimons pas, dans la « Maison, les employés qui se dérangent sous « un prétexte ou sous un autre. Allez, et bon « voyage, mon cher monsieur Bède. »

M. Bède s'endormit en ruminant ces paroles menaçantes.

Mais à Hazebrouck, son sommeil fut troublé à tout jamais par l'entrée brusque et bruyante dans le wagon d'un matelot porteur d'une forte gourde.

Ce matelot se laissa tomber à côté de M. Bède et lui adressa immédiatement la parole, en l'en-

veloppant soudain d'une atmosphère de genièvre frais bu.

IX

Il était une heure et quart du matin quand M. Bède débarqua, nous voulons dire déwagonna dans la patrie de Jean-Bart. Il était une heure et quart et l'illustre carillon du Beffroi se mit à annoncer cette nouvelle à la Ville endormie depuis longtemps et aux douaniers de garde dans les Dunes lointaines, sur un air joyeux fort connu, que nous ne noterons pas, et pour cause, mais dont nous pouvons donner les paroles, que voici :

— « *Pan! pan! pan! — Qui est là ? — C'est Polichinelle, madame. Pan! pan! pan! — Qui est là? — C'est Polichinelle, que v'là.* »

En écoutant cette musique soudaine, qui semblait descendre des nuages, car le sommet du Beffroi était encapuchonné sous une brume épaisse, M. Bède poussa un éclat de rire anormal, tout à fait surprenant chez une personne de son âge et de sa classe ; puis, agitant son paquet

gros comme une noix de coco, avec les gestes d'un Huron qui balance une tête d'ennemi par les cheveux, il se mit, lui, M. Bède, du grand et célèbre Magasin, à danser un pas aussi en dehors des règles de la chorégraphie que des lois de la bienséance, sur les pavés pointus de la rue qu'il avait enfilée en sortant de la gare.

Cette danse frénétique n'eut que la durée d'un éclair, car le souffle manqua tout de suite à M. Bède. Il fut donc obligé de s'arrêter au bout d'un instant en chancelant d'une façon choquante. Mais le reste d'air que contenaient les poumons de M. Bède suffit cependant pour former dans le larynx de cet employé exemplaire plusieurs sons que sa bouche modula en les paroles suivantes :

— Ohé ! Déralingué ! ohé !

A cet appel de plus en plus anormal et surprenant chez un homme ayant l'âge et les habitudes de notre héros, un être que nous n'avons pas encore eu le temps de présenter à nos lecteurs sortit de l'ombre où il chancelait lui, aussi, aux environs de M. Bède, et répondit ces simples mots d'une voix rauque :

Va d'l'avant! vieux Cacatois!

— Déralingué! reprit M. Bède d'un air offensé, le poing sur la hanche, et en essayant de lancer un regard sévère à l'individu qu'il avait évoqué, Déralingué!!... pas de vieux cacatois, monsieur, s'il vous plaît, ou je vous assène un coup de ce paquet sur le crâne...

— Va de l'avant, Parisien, murmura alors l'être intitulé Déralingué. Chasse sur ton ancre, ma belle!

— J'accepte vos excuses, monsieur Déralingué, poursuivit M. Bède. Tout est oublié, Donnez-moi la main.

Le nommé Déralingué donna la main, comme un ours tendrait la patte, et il sourit. M. Bède sourit à son tour, saisit la main velue qu'on lui offrait, et l'agita avec vigueur, en protestant de son inaltérable affection pour celui qui en était l'heureux possesseur.

L'accord ainsi rétabli, M. Bède et M. Déralingué, bras dessus, bras dessous, se remirent à arpenter en chancelant la rue qui s'ouvrait longue, déserte et noire devant eux.

X

O dames empressées et loquaces, qui formiez jadis comme une corbeille de fleurs vivantes autour du berceau de M. Bède! dames loquaces et empressées, diriez-vous de l'homme très mûr, scandaleusement ému, qui zigzague aujourd'hui sur les voies publiques d'une ville du nord, à deux heures du matin, ce que vous disiez alors de l'enfant à peine âgé de cinq minutes?

Diriez-vous encore de cet homme qui ne semble plus pouvoir se tenir sur ses jambes, qu'il se porte *admirablement* bien? Ajouteriez-vous, au mépris des mânes du sobre M. Bède père (*requiescat in pace!*) que son fils lui ressemble *énormément*?

Oh! non! non! n'est-ce pas?

Loin de vous, avec un dédain sans égal, vous jetteriez les adverbes flatteurs que vous lui avez prodigués dans l'innocence de votre cœur, et, détournant la tête d'un air de dégoût, vous laisseriez M. Bède s'engager à son aise dans la voie

de turpitudes qu'il paraît avoir choisie depuis son départ de Paris.

Pouah!

Vos nez chastes, dames loquaces et empressées, refuseraient de respirer plus longtemps les vapeurs alcooliques qu'exhale la bouche de M. Bède, et vos oreilles, plus chastes encore que vos nez, refuseraient d'entendre, avons-nous besoin de l'ajouter? les paroles déplacées, pour ne pas dire davantage, qui voltigent, d'une aile lourde, au-dessus des grosses lèvres tout humides de genièvre du compagnon insolite de M. Bède.

Pourriez-vous, sans horreur d'ailleurs, contempler, ne fût-ce que du coin de l'œil, et pendant une seule seconde, ce compagnon grossier, le dernier en outre qu'on s'attendrait à voir aux côtés du bon, du doux, de l'irréprochable scribe de ce Magasin grand et célèbre qui aurait pu être au coin du quai!

Non, vous ne le regarderiez pas, dames empressées et loquaces. Cette trogne joyeuse, abritée sous un béret de laine bleue, et dont le menton porte, comme suspendue, une barbe de bouc d'un genre original, vous semblerait hideuse.

Les petits yeux, percés à grand'peine par la vrille de la Nature, dans le masque enluminé du sieur Déralingué, matelot au cabotage, à bord du lougre « *Miroir de Justice,* » ce masque, disons-le, vous ferait l'effet du front cornu du Diable.

Oh! dames loquaces et empressées, passez l'éponge de la désillusion sur les aimables souvenirs que vous avez conservés de l'enfance rose de M. Bède. Oubliez totalement et pour jamais M. Bède. M. Bède est indigne d'occuper maintenant un seul des coins précieux de votre mémoire M. Bède a dit *raca* à quelques kilomètres d'Hazebrouck, à plus de quarante années de sobriété ! Il a bu, par curiosité d'abord, par plaisir ensuite, et à la fin par goût prononcé, véhément même, à la propre gourde de genièvre du matelot communicatif monté dans son wagon à la Station dont le nom barbare a retenti plus haut.

En un mot, M. Bède a vidé imprudemment jusqu'à la lie la coupe des débauches en chemin de fer, et comme le froid de la nuit l'a saisi à sa sortie de la gare, M. Bède, horreur, trois fois horreur! M. Bède est ivre comme un slave.

M. Bède est effroyablement ivre !

M. Bède, prêt à danser en ricanant la gigue, s'il le faut, sur la verte peau à coins de cuivre du noble Registre des pantalons, se répand en paroles abondantes et sans suite, au milieu de la nuit, dans les rues d'un port de mer septentrional. Il s'exclame. Il brandit son paquet gros comme une noix de coco. Enfin, lui, M. Bède, il chante en la compagnie exécrable de l'individu aquatique avec lequel il a contracté une de ces liaisons qu'un romancier de l'autre siècle qualifierait de dangereuses.

Et que chante-t-il ? Oh ! Dames loquaces et empressées, M. Bède, stylé par son ami Déralingué, chante au moment où nous vous supplions de l'abandonner, le couplet suivant qui nous dispensera d'en citer plus long :

La belle Pimpolaise,
Vivent les mariniers !
Çà, qu'on se mette à l'aise !
Et carguons les huniers !

XI

Ayant loué de la sorte la Belle Pimpolaise, M. Bède et M. Déralingué reprirent leur route vers un but quelconque, avec les coups de tête et les zigzags d'un cerf-volant que la brise contrarie dans son essor.

Où allaient-ils? Qui le saura jamais. M. Bède, au début de leur duo maritime, avait vaguement parlé d'un M. Grinel, son parrain, qui l'attendait. Il avait même proposé à son cher Déralingué de l'y mener... s'il voulait bien d'abord l'y conduire; mais l'adresse de M. Grinel s'était bientôt — fort heureusement! — envolée de la tête en feu de M. Bède, et sa proposition qui eût mis en un péril extrême le sommeil de M. Grinel, avait été en outre considérée comme absolument inacceptable par Déralingué.

Déralingué déclara qu'aller voir un parent, c'était se conduire comme un gendarme, mais que descendre au port et boire un peu de tafia à — *l'Abri de la tempête* — valait infiniment mieux, à tous les points de vue.

On se dirigea donc, tant bien que mal, avec des arrêts subits consacrés de part et d'autre au recueillement pénible des pensées en fuite, du côté de — « *l'Abri de la tempête.* »

Le cabaret ainsi poétiquement désigné montra enfin sa façade aux yeux égarés de Déralingué, qui en informa son ami. Un vent terrible, car la marée montait alors, balayait l'avant-port sur les quais duquel s'élève « *l'Abri de la tempête,* » et M. Bède avait grand peine à retenir son mantelet de molleton (origine inconnue) sur ses épaules. En outre, il se sentait transi, malgré sa vaste cravate de laine.

— C'est là ! dit tout à coup Déralingué d'un ton sauvage, en désignant du poing une maison hermétiquement close. Frappons. On nous ouvrira.

M. Bède frappa d'un poing mal assuré. Les volets consultés de cette façon violente rendirent un son caverneux. M. Déralingué frappa à son tour, et accompagna ses coups d'un engageant appel adressé à l'hôtesse du cabaret ;

— Ohé ! bourrique de Mardick ! cria-t-il.

En ce moment, la lune apparut entre deux

nuages mis en pièces par le vent : A la lueur soudaine de ses rayons, M. Bède eut le temps de lire sur la muraille qu'il contemplait d'un œil morne l'inscription bilingue suivante :

COOK HOUSE

ICI ON FAIT CHAUDIÈRE.

— Ici on fait chaudière! balbutia M. Bède, dont les pauvres mollets s'entrechoquèrent. Mais alors, reprit-il, nous allons chez le diable!

Comme il prononçait ces mots avec une évidente émotion, un mugissement lugubre et capable de troubler les cœurs les plus fermes, tomba du haut des airs dans les oreilles de l'enregistreur des pantalons parisiens.

M. Bède pâlit, et tomba sur les genoux en criant :

— Tout est perdu! Je suis maudit!

— Vieux cacatois, va! dit avec mépris le farouche Déralingué. C'est le veilleur qui sonne de la trompe. Fichue bête de parisien!

C'était en effet le veilleur qui, du haut de la tour du guet, réveillait à son de trompe une partie de ses compatriotes pour leur dire :

« — Dunkerquois, dormez en paix. Je veille! »

Le carillon du beffroi parut lui-même tiré de son sommeil par le solo de trompe du guetteur. En effet, M. Bède et Déralingué l'entendirent tout-à-coup annoncer la troisième heure de la nuit sur un air de plus en plus connu et joyeux, qne nous ne notons pas, et pour cause, mais dont voici les paroles, un peu gazées par respect pour nos lecteurs :

« — *Déçu, déçu, mon père ; déçu, déçu, mon père : si mon père est déçu, c'est que ma mère n'y a pas fait d'objections.* »

XII

Deux agents de police, peu d'instants après ce carillon égrillard, passèrent devant *l'Abri de la tempête*, et prièrent les deux amis qui se conduisaient comme des possédés à la porte de cet établissement d'avoir à se contenir, de filer sans retard ou de les suivre — à « *l'Hosteau.* »

M. Bède comprit presque subitement ce qu'il

y avait de désagréable dans la perspective de cet *Hosteau* mystérieux, et il engagea Déralingué à suivre les conseils de l'autorité vigilante.

— Alors, allons à bord ! s'écria Déralingué, dont le cerveau fut comme illuminé par cette pensée subite. Le bateau est à quai depuis ce matin, je le sais. On m'y attend même. C'est vrai, je revenais à bord, quand je t'ai rencontré à Hazebrouck. J'avais oublié ça. En route ! Va d'l'avant, vieux cacatois !

— Je te suis, hardi nautonnier! hasarda M. Bède en expectorant un rire strident.

— Nauto... quoi ? — Je t'enlève le boute-hors si tu recommences, vieux bourlingueur. En route. Babord tout!

Comment M. Bède, oubliant de plus en plus ce qui l'amenait à Dunkerque, oubliant avec une joie sombre ses collègues monosyllabiques du grand et célèbre Magasin, oubliant les plus sacrés des devoirs et les égards dus à la ville où respire son parrain, M. Grinel, ville qui est en outre ornée sur sa grande place d'une statue de Jean-Bart, due au ciseau de Rude ; comment M. Bède, oubliant vents et marée, enfin, bravant

des dangers sans nombre et quittant la terre ferme, se laissa-t-il conduire, installer et enfermer dans la cale du lougre *Miroir-de-Justice*, par l'astucieux Déralingué, c'est ce que nous n'entreprendrons pas de raconter.

Le fait est qu'il suivit docilement les instructions de son compagnon, et entra, à l'insu de tout l'équipage du *Miroir-de-Justice*, dans la cale du lougre, où il se laissa tomber, nous voulons dire où il tomba sur le dos et s'endormit immédiatement du sommeil du juste, sur la promesse vingt-deux fois exigée par M. Bède et vingt-trois faite par Déralingué, de venir le réveiller le matin, de bonne heure, afin qu'il ne fût pas en retard pour aller voir son bon parrain, M. Grinel, — et la mer, — son seul rêve !

M. Bède s'endormit donc au fond de la cale puante du *Miroir-de-Justice*, cuvant son genièvre avec effort, tandis que le sieur Déralingué se glissait pesamment dans un coin mystérieux du bateau où il s'étendit à son tour avec la tranquillité de Titus, le soir d'une journée bien employée.

XIII

M. Bède, hagard, béant, glacé, se réveilla dans son antre ténébreux au bout d'un laps de temps dont nous ne saurions évaluer la durée. Il constata tout à coup, avec quelque peine, car ses idées manquaient tout à fait de netteté en ce moment-là, qu'il se trouvait évidemment sur une escarpolette, et, chose fâcheuse, les pieds situés beaucoup plus haut que la tête, bien qu'il fût de tout son long. L'instant d'après, constata de nouveau M. Bède, et bien qu'il continuât de gésir par terre, ce furent les pieds qui se trouvèrent infiniment au-dessous de la tête. En même temps, M. Bède remarqua, malgré le trouble singulier de sa cervelle, que son individu roulait, tantôt de gauche à droite avec vitesse, tantôt, avec une égale vélocité, de droite à gauche. En résumé, M. Bède finit par se dire, avec un grand malaise dans la région du cœur et de sourdes douleurs occasionnées par le choc fantaisiste de ses principaux membres contre un plan-

cher indubitablement raboteux, qu'il était à peu près dans la triste situation du morceau de réglisse contenu dans une bouteille qu'un enfant agite avec frénésie pour *faire du coco*.

Ce gracieux souvenir de pension n'eut aucun charme pour M. Bède, à la minute où il lui vint à l'esprit.

Les oreilles de M. Bède furent aussi frappées par un clapotis singulier qui se faisait entendre derrière les murailles de la prison où l'avait incarcérée jusqu'au jour le prudent Déralingué.

Serais-je dans un établissement de bains? se dit M. Bède, qui avait totalement oublié son arrivée à bord du *Miroir-de-Justice*. Il me semble qu'on joue avec l'eau des baignoires dans les cabinets voisins, autour de moi, poursuivit-il. Puis il ajouta avec un cri soudain :

— Oh! que j'ai mal au cœur! Je vais m'évanouir!

S'évanouit-il, ce pauvre M. Bède, loin de ses amis monosyllabiques, blanchis dans le gilet et le paletot-sac, loin du registre où il était heureux d'inscrire ce vêtement que l'Écosse est seule en Europe à repousser encore, ou bien fit-il tout

autre chose que de s'évanouir??? — Oh! par pitié! silence! — Étendons un voile amical sur ce passage de l'histoire de notre héros, et poursuivons.

Quand il revint à lui, M. Bède se plongea dans d'amères réflexions. Bien que sa tête lui semblât plus lourde qu'un monde, il avait perdu assez de...... pardon, il avait repris assez de sang-froid pour arriver à lier deux idées ensemble, et il en profita pour recueillir ses souvenirs entre deux haut-le-cœur.

La vérité sur la cause des secousses désordonnées qu'il ressentait, pareil au brin de réglisse captif dans une bouteille d'écolier, lui éclata brusquement aux yeux. Il vit clair dans la nuit où il errait (avec une effroyable douleur d'estomac) depuis qu'il s'était réveillé.

Il comprit tout! et sa honte fut absolument sans égale. Il s'était commis, plus aviné qu'un Silène ventru, avec le plus effronté des lascars qu'eût jamais produit la vase d'un port de mer! Il avait déshonoré Paris en dansant, nuitamment, sur le pavé de la province! On l'avait entendu hurler des chants d'amour effroyable-

ment équivoques — ou plutôt effroyablement dépourvus d'équivoque — en compagnie d'un pirate, d'un corsaire dont la tartane l'emportait pour aller, sans aucun doute, le vendre aux marchands d'esclaves barbaresques, comme dans Molière !

Ah ! que diable était-il venu faire dans cette maudite galère !

XIV

Ici M. Bède interrompit le cours de ses réflexions pour reprendre celui de ses régurgitations. Ce soin pris, il revint à ses tristes moutons, et il se demanda s'il retournerait jamais dans le grand et célèbre magasin, s'asseoir modestement entre ses deux amis autrefois grisonnants et toujours monosyllabiques.

Pendant que ces noirs pensers naissaient, se croisaient, s'entremêlaient sous le crâne brûlant — bien qu'il fût toujours chauve comme un boa — de M. Bède, cette excellente victime d'un Déralingué sans foi ni loi sentit sur ses mains, cramponnées au hasard dans la nuit, le glissement

furtif de corps froids et visqueux. Il frissonna des pieds à la tête (la tête était alors à $1^{m}50$ au-dessous des pieds) et il trouva son sort le moins à envier de la terre. D'autres corps humides et glacés passèrent lentement sur les mains de M. Bède. De petits sifflements brefs et mélodieux se firent entendre. M. Bède frissonna de nouveau (différence de niveau entre les pieds et la tête, en cet instant, $1^{m}80$) et il dit :

— Je suis le plus misérable des êtres de la création, en y comprenant ces gros poissons rouges à l'usage des salons, qu'on insère de force dans des bocaux à peine plus grands qu'une orange !

Bon M. Bède ! au milieu de ses malheurs, il pensait encore aux souffrances d'autrui.

Cédant encore une fois — et ce ne fut pas la dernière, hélas ! — aux conseils d'un estomac maladif, — M. Bède interrompit le cours de ses doléances pour reprendre celui de ses expectorations laborieuses.

Quand il recouvra ses sens, il resta étendu sur le dos, roulé dans tous les sens, au hasard du flot, anéanti, mourant.

Mais alors, par dizaines, par centaines, sur ses mains, sur ses bras, sur ses jambes, sur sa poitrine, sur son visage, marchèrent et sautèrent des êtres vivants, mous, froids, mouillés, ayant des pattes et un ventre ballonné.

Fou de terreur, bondissant dans le noir cabanon où il était enfermé, se ruant avec rage contre les parois, M. Bède se mit à hurler comme un diable immergé dans un bénitier par des anges malicieux :

— A moi! au secours! Déralingué! A moi! je meurs!

Les cris de désespoir du malheureux employé du grand et célèbre magasin furent enfin entendus.

Un bruit de souliers pesants frappa l'oreille de l'infortuné prisonnier qui ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, et trébuchant, tombant, rencontrant des bêtes froides et gluantes sous ses doigts, allait d'un bord à l'autre de la cale infecte, ainsi qu'une souris condamnée à mort, et qu'on secoue cruellement dans une ratière.

Les souliers pesants descendirent un escalier, s'arrêtèrent devant une porte, et une voix de

basse à laquelle le tafia paraissait avoir donné une profondeur particulière tonna ceci :

— Qui diable est là ?

Par pudeur, nous supprimons les B... les F... et S. N. D. D. qui furent étroitement mêlés en quantité considérable aux simples mots de la phrase interrogative écrite ci-dessus.

XV

— Au secours ! à moi ! Ouvrez-moi la porte ! je vais être dévoré vivant ! A moi !

Telle fut la réponse de M. Bède.

Une nouvelle bordée de B... de F... et de S. N. D. D., que suivit quelques M... nettement articulés, accueillit les vociférations pleines d'angoisses de M. Bède.

Mais la porte de son cachot s'ouvrit enfin, et sur le seuil, se présenta un vieillard qui tenait une lanterne à la main, et semblait, à ce que nous a dit plus tard M. Bède, n'être que bottes des talons à la nuque.

Ce vieillard solide, botté de bottes de mer

prodigieuses de taille et d'épaisseur, était le patron du *Miroir-de-Justice.* Il commença par déposer sa lanterne sur le plancher de la cale, puis, cette précaution prise, il décocha des coups de botte, au hasard de la pointe, dans la direction de M. Bède, en vomissant un torrent d'injures et de jurons. Les jurons et les coups de bottes atteignirent cruellement M. Bède, les uns en plein cœur, les autres ailleurs. M. Bède demanda grâce. Le patron du *Miroir-de-Justice*, évidemment soulagé, mit un frein à la fureur de ses pieds, et interrogea M. Bède sans joindre le geste à la parole.

M. Bède expliqua son cas inexplicable au patron du *Miroir-de-Justice*, en chancelant de plus belle, et avec la certitude d'être obligé sous peu d'interrompre le cours de ses explications pour reprendre le *compte de ses chemises*, selon la pittoresque expression des gens de mer.

— Au nom du ciel ! Monsieur... poursuivit M. Bède.

— Il n'y a pas de ciel ici ! répliqua vivement le pieux marin. Il y a moi et mes bottes, et c'est assez ! Déralingué aura son compte tout à l'heure.

Je devine maintenant pourquoi il n'a pas fait son quart ce matin, ce failli chien !

— Où suis-je, monsieur le capitaine? demanda M. Bède, en joignant les mains.

— Nous sommes à l'embouchure de la Tamise, sale Parisien, daigna répondre le patron du *Miroir-de-justice*.

En apprenant cette horrible nouvelle, M. Bède poussa un cri affreux, et gémit ensuite :

— Ah! mon Dieu! — et mon parrain qui m'attend!

— Si votre parrain, était ici, grogna le matelot en chef, je le f... lanquerais à l'eau, Monsieur!

Flanquer à l'eau M. Grinel, cet homme extrêmement enrichi par le négoce des morues salées et séchées, parut à M. Bède le propos d'un assassin endurci, mais il n'osa pas faire part de cette remarque au patron du *Miroir-de-Justice*. Il usa seulement du don de la parole qu'il tenait du ciel depuis son enfance pour questionner modestement le robuste vieillard étonnamment botté qui le regardait d'un air narquois, au sujet des bêtes inexplicables qui remplissaient la cale et en rendaient le séjour tout à fait désagréable

aux personnes qui ne leur avaient pas été... présentées.

— Mille sacrés millions de parapluies d'acier! hurla le capitaine du *Miroir*, en apprenant que des animaux inconnus pour M. Bède couraient en pleine liberté dans la cale. Vous avez fait sauver mes *jardiniers!*

— Vos jardiniers?.... articula péniblement M. Bède, plus malade que jamais, et qui était retombé accroupi sur le plancher du bateau.

— Oui, mes *jardiniers*, sacré saoulard! tu as fait sauver mes *jardiniers*. Allons! il faut me les remettre en cage. Allons, haut!

En disant ces mots, le patron du *Miroir* envoya sa botte droite dans les côtes gauches de M. Bède, et M. Bède ainsi éperonné se dressa sur ses pieds et se mit aux ordres de l'irascible homme de mer.

XVI

Le *Miroir-de-Justice* avait à bord un chargement complet de crapauds. Les crapauds de France se vendent fort bien en Angleterre. Les

maraîchers, en proie aux limaces que fait prospérer l'humidité du climat britannique, les achètent fort cher. La cale du *Miroir* était donc remplie de paniers où, sur des lits de joncs mouillés, étaient entassés des centaines de ces utiles batraciens. Mais les paniers, mal arrimés, avaient glissé les uns sur les autres. Quelques-uns s'étaient ouverts, et les crapauds, troublés d'ailleurs par le tangage et le roulis, s'étaient mis en liberté.

C'étaient leurs corps bouffis et pustuleux que l'honnête M. Bède avait sentis sur ses mains et sur son visage, pendant de longues heures.

En constatant ce fait, la peau du crâne — chauve comme un boa — de M. Bède se souleva d'horreur.

Mais il n'y avait pas à témoigner d'une répugnance quelconque en présence du capitaine du *Miroir*. Il ordonnait. M. Bède dut obéir. A la lueur de la lanterne que tenait cet homme inexorable, M. Bède dut ramasser précipitamment, les innombrables crapauds épars dans la cale, sautelant lourdement çà et là. La tâche était rude. M. Bède l'accomplit néanmoins, sans mot

dire, en songeant, de temps à autre, que l'inscription de plusieurs milliards de pantalons sur le grand registre était une besogne bien douce à côté de la chasse aux crapauds qu'on le forçait de faire, tout brisé, tout malade qu'il se sentait.

Les crapauds se montrèrent bons enfants. « Ce sont de véritables agneaux, » disait le capitaine.

— En été, vois-tu, poursuivit l'excellent marin, ça ne se passerait pas comme cela. Ils t'arracheraient la peau du visage. Mais en avril, ils dorment encore. Ils sont engourdis. C'est des vraies jeunes filles.

M. Bède rattrapa enfin toutes les *jeunes filles* si chères au cœur du commandant du *Miroir*, et ce travail de nègre achevé, il supplia son bourreau de le faire descendre à terre, n'importe où.

— Nous serons à Londres demain dans la journée, répondit le patron. Dors si tu veux jusqu'à ce moment-là ! Nous sommes en rivière, tu n'as plus à craindre le mal de mer. Dors donc, et demain soir, on te f... ichera en chemin de fer pour Folkestone où tu reprendras le bateau de Boulogne, à moins que tu ne veuilles aller à

Douvres pour retourner dans ton Paris crotté par Calais.

— Mais, mon parrain?... objecta timidement M. Bède. Il va m'attendre...

— Je m'en bats l'œil! Si ton parent vient ici, je le f... jette à l'eau, que je te dis ; là! Allons, dors, et si tu as faim, viens sur le pont manger la soupe avec des amis.

Ayant formulé cette bienveillante invitation, le patron du *Miroir-de-Justice* sortit de la cale, emportant la lanterne, et laissant le triste M. Bède, plus faible qu'un enfant au maillot, dans des ténèbres que, fort heureusement, les promenades des crapauds ne devaient plus rendre infernales.

Alors M. Bède s'installa du moins mal qu'il put, dans son coin, son paquet de voyage gros comme une noix de coco sous la tête (il l'avait retrouvé, par hasard, en *courant* le crapaud) et il essaya de dormir.

Quand le sommeil vint clore définitivement les paupières de M. Bède, les lèvres de M. Bède, du grand et célèbre Magasin, murmuraient le fragment de phrase que voici :

— Et moi qui désirais tant voir la mer!

XVII

Pendant que M. Bède, endormi sur les flots, et bercé dans son âge mûr comme le fut Moïse en son bas âge, remontait lentement la Tamise, voici ce qui se passait à Dunkerque, chez M. Grinel.

M. Grinel, furieux d'avoir arpenté dix fois, depuis le matin, et absolument en vain, le chemin de son domicile à l'hôtel du *Chapeau-Rouge* (et *vice-versa*), se perdait en conjectures, en frottant d'un dos irrité le plus docile des fauteuils, un journal de la localité à la main. M. Grinel était un vieillard au visage écarlate cerclé de favoris blancs.

Près de lui, modestement assise sur une chaise anguleuse, qui semblait avoir été fabriquée par une belle-mère inflexible à l'usage d'un gendre récalcitrant, se tenait une grande jeune femme un peu rousse, osseuse, mais d'une figure avenante, qui tricotait avec ardeur un de ces bas de laine interminables, dont une seule paire

roulée rend tout à fait impossible la fermeture d'une valise parisienne moderne.

Cette grande jeune femme, que l'absence de tout anneau d'or à la main gauche, nous permet de traiter amicalement de grande vieille fille, est en réalité la filleule de M. Grinel, une épave humaine que l'ancien saleur de morues avait recueillie toute petite et qu'il avait élevée avec une tendresse brusque.

Elle s'appelle Marie Torf, mais son père adoptif ne joint jamais à son nom de famille que l'abréviation flamande de son prénom : Mieken.

Mieken Torf tricotait donc, avec ardeur, tandis que son parrain cherchait, mais sans y parvenir, à tromper son impatience accrue d'instant en instant, en essayant de trouver quelque saveur à la lecture de son journal.

De temps en temps, à travers les vitres, M. Grinel décochait un coup d'œil à ce petit miroir révélateur du mouvement de la rue, que, dans le nord, on aime à fixer en dehors des fenêtres et qui a été qualifié d'*espion*, non sans raison.

Mais l'espion dénonçait seulement à M. Gri-

nel, l'allée et la venue de passants, qui n'avaient rien du tout du visiteur attendu, et M. Grinel piquait de nouveau une tête désespérée dans les colonnes de sa gazette.

Une délicieuse horloge hollandaise, haute sur gaîne, et qui avait au-dessus de son cadran, dans un cadre et sous verre, toute une flottille de charmants petits vaisseaux, que le va-et-vient du balancier faisait rouler sur les vagues, se dressait dans un angle de la chambre où se tenaient M. Grinel et sa filleule, à côté d'un guéridon supportant une belle morue si habilement préparée qu'elle semblait vivante, et qui était internée dans un cylindre de verre.

Comme la délicieuse horloge hollandaise n'attendait personne, et qu'elle n'était troublée par aucune espèce de préoccupation, elle se mit à sonner une heure avancée de l'après-midi, avec sa ponctualité ordinaire, et d'un ton grave.

Le timbre était si grave qu'on eût dit la voix d'un personnage très entiché de son importance et parlant du fond d'une haute cravate en se rengorgeant.

A cette voix, M. Grinel leva la tête, fronça

extrêmement les sourcils, et entama avec sa filleule une conversation, qui aurait plongé M. Bède, s'il lui avait été donné de l'entendre, dans un indescriptible abîme de surprises.

XVIII

— Mieken Torf! dit M. Grinel.

— Parrain? fit celle-ci, en s'arrêtant de tricoter pour plonger une de ses aiguilles dans les ondes rousses de sa chevelure.

— Mieken Torf! Votre fiancé se conduit à notre égard comme un esquimau!

— Oh! parrain!

— Comme un esquimau! je le répète.

— Mais, parrain, il peut être tombé subitement malade depuis la réception de votre lettre, ou bien quelque affaire imprévue lui a fait remettre son voyage?

— Il n'est pas malade et il a quitté Paris hier soir, selon mes ordres... Ses deux amis, Mieken Torf, ses deux collègues du grand et célèbre magasin où il est employé, ceux-là

même enfin qui, depuis cinq ans que j'ai retrouvé la trace de mon filleul, m'instruisent de tout ce qu'il fait, sans qu'il le sache, ses deux camarades me l'ont télégraphié ce matin. Il n'est pas malade, et il a quitté Paris. Seulement, je commence à le croire, il a quitté Paris, non pour venir ici, mais pour une destination inconnue, afin de me faire perdre sa trace de nouveau et pour ne pas être obligé de venir vous épouser, Mieken Torf! — C'est un esquimau!

— Mais, parrain, répliqua doucement Mieken, il est à cent lieues de se douter que vous avez formé le projet de nous unir, lui et moi.

— Il ne le sait pas, soit. — Mais il aurait dû se douter que cette invitation pressante et subite à venir voir un parrain inconnu cachait quelque bonne surprise.

— Peut-être est-il arrivé un accident sur la ligne...

— Il n'y a pas eu d'accident sur la ligne. Je vous le dis, Mieken Torf. Votre fiancé est un coquin ou un mal appris. Il vous faudra le mettre au pas.

— Mais, parrain, voyons, supposons qu'il arrive et que je ne lui plaise pas.

— Je n'admets pas cela ! je vous ai élevée pour lui et je sais ce qu'il vaut. Vous vous convenez à merveille.

— Mais, pourtant...

— Des objections ?

— Aucune, parrain. Ses amis nous ont envoyé sa photographie et je trouve que votre filleul a, d'après elle, une physionomie très engageante. Je ne demande pas mieux que d'être sa femme, puisque tel est votre désir, mais pourquoi ne lui avoir jamais parlé ni de vous ni de moi ?

— Inutile ! inutile ! — Je sais qu'il vous aimera beaucoup. Je vous ai élevée pour cela, sans vous en souffler mot pendant de longues années. Tous les deux, je vous ai longtemps laissés libres d'agir selon vos idées personnelles. Adolphe Bède aurait pu se marier à sa guise, Mieken Torf aurait pu s'établir selon son goût. Vous ne l'avez fait ni l'un ni l'autre, et voici que l'âge vient. Il m'appartient donc maintenant de faire votre bonheur, et cela avant que mon vieux bateau ne dérape. Pas d'objections !

— Mais si Adolphe s'obstine à ne pas venir à Dunkerque ?

— Alors, Mieken, j'ai mon plan. Bède sera votre mari ou !... Finissons-là. L'heure du souper approche... Allez voir si Trinette le prépare.

— Oui, parrain.

Et Mieken Torf, roulant avec soin sa laine autour des aiguilles enchevêtrées dans le bas commencé, se leva et sortit de la chambre.

M. Grinel, un peu soulagé, laissa ses sourcils reprendre leur place habituelle, et se frotta les mains bruyamment.

XIX

Bien entendu, M. Bède ne fit pas son apparition à Dunkerque ce jour-là ni les jours suivants.

Car ce jour-là, à la nuit close, le *Miroir-de-Justice* le débarquait sans plus de cérémonie qu'un colis, sur les quais boueux de Londres.

Bien que moulu et comme vidé, M. Bède se fit immédiatement conduire, par un interprète qui exigea comme payement les appointements

de huit ou dix professeurs de langues, à la gare de Cannon-Street où il prit sur-le-champ un billet pour Paris, qu'il avait soif de revoir !

Il arriva de nuit à Folkestone, et dans un état de santé de plus en plus précaire. Se sentant tout à fait affaibli, il dut se résigner à interrompre son voyage afin de prendre quelque soin de sa personne. On le mena dans un immense hôtel, en cette saison absolument désert, où, chaque fois qu'il commit l'imprudence de presser le bouton d'une sonnette électrique pour demander, par signes, soit un médecin, soit une côtelette, on lui apporta uniquement de l'eau chaude pour sa barbe.

Il y resta trois jours, réunissant sous la même accolade de malédictions : M. Grinel, son parrain, le matelot Déralingué et le patron du *Miroir-de-Justice*.

A la fin du troisième jour, le pauvre Bède abreuvé de thé faible et lesté de nombreuses bibles que des personnes charitables lui avaient fait parvenir à l'hôtel, fut enfin en état de reprendre la mer.

Il faisait nuit quand il s'embarqua.

Comme la traversée de Folkestone à Boulogne ne dure qu'une heure et demie, il faisait nuit toujours quand il mit de nouveau un pied chancelant sur la terre du plaisant pays de France.

Il ne vit donc pas plus cette fois cette mer qu'il avait tant désiré contempler, que lorsqu'il traversa le détroit dans la cale du *Miroir-de-Justice*.

Mais, par exemple, il fut malade au retour comme à l'aller effroyablement.

Il ne connut enfin de la Manche que son âpre odeur et les souffrances qu'elle adore faire endurer aux mortels, quels que soient leur rang et leur sexe, ce qui fit que pendant la durée de ce second voyage sur le sein de Thétis, M. Bède se plut de nouveau à placer sur la même rubrique de « gens à maudire à jamais : » — M. Grinel, Déralingué et le patron du *Miroir-de-Justice*.

L'aube au gant-paille avait largement entr'ouvert les portes nuageuses de l'Orient, quand M. Bède revit le macadam sacré de Paris.

Il en pleura de joie.

Puis, jugeant inutile de se rendre à son lointain domicile avant d'aller au grand et célèbre

magasin, dont les bureaux s'ouvraient dès huit heures du matin, il alla absorber avec délices, dans un café déjà ouvert, où les garçons préparaient avec leurs doigts noirs les coquilles de beurre des déjeuners futurs, une énorme tasse de ce breuvage effroyable, dont nous avons parlé ci-dessus, et qui se compose d'un mélange de lait parisien et de café également parisien !

A huit heures sonnant, M. Bède franchissait le seuil du grand et célèbre magasin, avec une joie indicible. Cher registre recouvert en peau de chamois, à coins de cuivre, enfin, il allait donc le revoir après quatre jours d'absence ! Il allait donc le serrer *sous* son cœur, après un voyage plein d'aventures amères !

Hélas ! — M. Bède n'était point destiné à revoir le Grand-Livre des pantalons ! Il ne devait plus lui être permis, ici-bas, de le presser *sous* son cœur en écrivant dessus.

La première personne que rencontra M. Bède en pénétrant dans le grand et célèbre magasin, ce fut son patron.

— Où allez-vous, monsieur Bède ? fit cet être imposant et solennel.

— A mon... à mon bureau... Monsieur.

— Inutile de vous presser, Monsieur. Vous aviez demandé trois jours de vacances. Je les avais accordés. Mais vous en avez pris quatre. Eh bien, libre à vous ! — Je ne veux pas vous gêner dans vos déportements. Mais le pantalon de toile est resté en souffrance, tout hier, et j'ai dû, non sans regret, songer à remédier à cet état anarchique des choses. Vous êtes remplacé. — Passez à la caisse. Votre compte est réglé.

M. Bède passa à la caisse, machinalement, et, machinalement, sortit du grand et célèbre magasin, sans même avoir tenté d'aller serrer la main de ses deux amis grisonnants et monosyllabiques.

Il était anéanti. Il semblait avoir reçu le coup de grâce.

Il retourna lentement à son domicile comme un oiseau blessé qui revient mourir au nid.

— Ma clef ? dit-il à son concierge.

— Oh! vous n'avez qu'à monter chez vous, mon cher Monsieur, répondit le concierge. Vos amis y sont installés depuis deux jours. Ils m'ont dit que vous les y aviez autorisés.

— Des amis?... Quels amis? Ah! mes amis du magasin, mes collègues Broupet et Saragoin, sans doute, murmura M. Bède, incapable d'un plus long effort d'esprit.

Ceci pensé, il se mit en devoir de gravir son escalier bien-aimé.

XX

Son paquet gros comme une noix de coco à la main, — car ce fidèle bagage l'avait suivi sans cesse, à travers les péripéties navrantes de son voyage, — et le col toujours entouré d'un blindage compliqué de cravate de laine, M. Bède, accablé de douleur, franchit lentement la distance verticale qui séparait la loge de son concierge de son quatrième étage.

Le contact de la rampe de son escalier bien-aimé, bien que cette rampe fût légèrement visqueuse, fit passer dans la paume de la main de M. Bède, une pâle sensation de plaisir.

Il lui semblait serrer la main, un peu humide, d'un vieil ami froid mais sûr.

Arrivé devant sa porte, il ôta le spencer de molleton, qui couvrait ses épaules courbées par les doigts inflexibles du malheur, et souffla.

La clef était dans la serrure. Il la tourna. La porte s'ouvrit avec empressement, et M. Bède pénétra dans ses appartements.

La première chose qu'il vit, en entrant dans sa petite salle à manger, ce fut sa table toute servie pour un déjeuner. Ce qu'il aperçut ensuite, de chaque côté de sa cheminée où flambait un feu clair, ce fut une paire d'êtres inconnus, différents d'âge et de sexe, tranquillement installés les pieds au feu.

L'entrée de M. Bède leur fit lever la tête.

L'un de ces êtres était une grande jeune femme, un peu rousse, osseuse, qui tricotait un bas long, rude et épais comme un gabion militaire, l'autre être était un gros vieillard à la face écarlate cerclée de favoris blancs. Ce dernier lisait un journal.

Tandis que M. Bède, bouche béante, et fléchissant sous le poids d'une surprise formidable, examinait ce couple étrange, le vieillard rubicond se leva, fit lever la grande jeune femme,

la prit par la main, et dit d'une voix brève et d'un ton qui ne souffrait aucune réplique :

— Bède, Adolphe Bède, je suppose?

— Oui, Monsieur... je suis...

— Bède, continua le vieillard, je suis votre parrain Grinel, de Dunkerque, et voici Mieken Torf, de Gravelines, ma filleule et votre future épouse...

— Mon?.... ma?.... articula péniblement M. Bède.

— Votre future épouse, poursuivit le vieillard, dont la voix brève devenait plus âpre ; pas d'objections. Mieken Torf vous connait depuis longtemps. Elle sait que vous l'aimez et que votre faiblesse a besoin d'un appui affectueux mais solide. Vous l'épouserez donc. — Je vous expliquerai cela plus amplement tout à l'heure. Mais ce qu'il nous faut à présent, — prenez un siège, — c'est l'explication de votre conduite, Monsieur ! Allons, parlez ! Pourquoi n'avons-nous pas eu le plaisir de vous recevoir à Dunkerque, il y a trois jours, à l'heure dite et fixée par moi ?

— M. Bède, extraordinairement ahuri par la

première partie du discours qui venait de lui être adressé, se laissa choir dans le fauteuil que lui avançait mademoiselle Mieken, regarda longuement cette personne, lui sourit, puis tendit la main à son parrain, et fit le récit de ses aventures jusques et y compris l'épisode douloureux de son remplacement dans le grand et célèbre magasin.

— Très bien, fit M. Grinel, après l'avoir attentivement écouté. Très bien! Vous êtes pardonné. — Inutile de vous donner maintenant l'explication de notre présence chez vous, Bède. Vous n'en avez pas besoin. Ce que vous avez besoin de savoir, et ce que je vous répète, c'est que vous êtes vieux, laid, sans famille, sans place, sans fortune.

— C'est vrai, fit modestement M. Bède.

— Eh bien, Bède, saisissez l'occasion par les cheveux, bien qu'elle les ait un peu rouges ; Épousez Mieken!

— Mais, de tout mon cœur! s'écria M. Bède. Seulement, je désirerais savoir d'abord si mademoiselel Miek...

— Marie, souffla la vieille demoiselle.

— Si mademoiselle Marie y consent...

— Aneries! âneries! cria M. Grinel. Pas besoin de tout cela! — Vous êtes faits l'un pour l'autre, et pour moi. Allons, venez embrasser votre femme, Bède. Après quoi, nous déjeunerons.

— De tout mon cœur! s'écria encore M. Bède.

— Ce cri du cœur était-il arraché à M. Bède par l'espoir du baiser promis ou bien pour l'espoir du déjeuner annoncé, c'est ce qu'on ne saura jamais bien clairement.

Mais, ô dames empressées et loquaces, qui prîtes jadis dans vos mains agréables le corps jaune et potelé de M. Bède naissant, tout porte à croire, que ce modèle des hommes plein de politesse et d'égards envers les femmes, n'était transporté de joie que par la pensée d'effleurer de ses lèvres pures les joues également pures d'une demoiselle sur le retour.

— A table donc! hurla gaîment M. Grinel. Mais déjeunons légèrement, mes enfants; gardons de la place pour ce soir, car ce soir, chez le traiteur voisin, aura lieu un souper de fiançailles auquel j'ai convié, — devinez qui? Bède,

— vos deux amis grisonnants et monosyllabiques du grand et célèbre magasin.

— Hein ? Mes deux amis !... Vous les connaissez donc ?

— Oui, je les connais. On vous expliquera tout cela plus tard. Vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage maintenant. — Nous aurons bien le temps à Dunkerque de nous raconter nos petites affaires.

— A Dunkerque !! fit M. Bède, en proie au noir frisson, comme le Caïn de la *Légende des Siècles*.

— Certainement, à Dunkerque. Je vous y emmène demain. — Mais soyez sans crainte : avec moi, vous ne serez point exposé à rencontrer un Déralingué, — et vous verrez enfin la mer !

— . . . et ses poissons, murmura machinalement M. Bède, plein d'une angoisse poignante au seul souvenir de son voyage, et sans avoir conscience de ce qu'il disait.

— Et ses poissons, oui, certainement, Monsieur ! répliqua M. Grinel, un peu froissé ; ses poissons avec lesquels j'ai fait fortune dans le

but unique de vous établir, vous et Mieken Torf; tâchez de ne pas l'oublier!

M. Bède plongea le nez dans son assiette, accablé sous la lourdeur de ce reproche assurément immérité, et se mit à manger avec ardeur.

Comme il relevait la tête, pour reprendre haleine, ses yeux rencontrèrent le regard souriant et calme de Mieken Torf.

M. Bède sourit et fut rasséréné pour jamais, car l'avenir, même à Dunkerque, même sans registre couvert en peau de chamois, lui apparut soudain couleur de rose thé!

VI

SIGISMUND TOPSAIL

HISTOIRE RACONTÉE PAR MISTER R...

— La première invitation à dîner que j'acceptai en revenant à Londres, après un séjour de huit mois en Islande, ce fut l'invitation que me fit, avec une vive cordialité, au coin de Regent-Street, où nous nous rencontrâmes le lendemain de mon arrivée, Sigismund Topsail, l'humoriste tendre et fin, dont les romans et les nouvelles ont fait la vogue et la fortune de plusieurs des *Magazines* de la métropole.

Sigismund Topsail parut charmé de me revoir, et ce fut avec chaleur qu'il me fit jurer de

ne pas oublier notre rendez-vous fixé à deux jours de là, un mardi.

Bien que je sois, comme vous le savez, le confrère de Topsail, l'admirateur l'emporte de beaucoup chez moi sur le rival en productions littéraires, et nous avons été toujours très amicalement liés.

Aussi je promis avec un empressement sincère de venir dîner chez mon illustre ami au jour indiqué.

Je dois ajouter tout de suite que je m'intéressais particulièrement aussi, et pour une cause qui n'avait rien de littéraire, à ce brave et excellent Topsail.

A l'époque où j'avais quitté Londres pour Reikiawik, Sigismund Topsail avait éprouvé une bien cruelle douleur. Il avait été forcé de se séparer et pour longtemps, d'un grand fils unique, qu'il adorait.

Cet enfant, Réginald, aquarelliste très apprécié, même en Angleterre où les aquarellistes sont aussi nombreux que les pauvres, avait été déçu de la façon la plus affreuse dans des espérances matrimoniales, nourries et choyées de-

puis de longues et douces années : — Sa fiancée était morte subitement pendant une excursion en Écosse.

A la suite de ce triste événement, la santé de Réginald avait décliné rapidement et son état était devenu si alarmant qu'on lui avait conseillé de voyager à l'étranger, pour essayer de secouer la torpeur morale à laquelle il s'abandonnait sans résistance.

Sigismund Topsail, auquel les médecins n'avaient pas caché que la maladie de langueur de son fils aurait infailliblement une issue funeste, si ce malheureux jeune homme s'obstinait à rester en Angleterre, en proie à son farouche désespoir, avait à son tour supplié Réginald de faire un effort, un seul, et de partir pour Bombay où il avait des parents qui seraient charmés de le recevoir, de le soigner avec discrétion, enfin de le laisser vivre à sa guise et sans le tourmenter par des empressements compatifs.

Réginald avait consenti, par pitié pour ce pauvre père qu'il chérissait, à essayer d'aller retrouver dans l'Inde, le goût de la vie qui l'abandonnait dans notre île, et, peu de jours

avant mon départ pour l'Islande, nous avions, Topsail et moi, embarqué le cher garçon, sur le steamer l'*Hoogly*.

La séparation fut déchirante. Pendant longtemps, le visage pâle et maigre de Réginald souriant tristement à son père, du haut de l'échelle du bâtiment, resta gravé dans ma mémoire, et il m'apparut bien souvent, le soir, tandis que je réfléchissais, solitaire, sous le plafond enfumé des *boërs* islandais, assis sur ces étranges sièges de paysans, qui se composent d'une tête de cheval disséquée. Je me demandais souvent aussi, si le bon Topsail reverrait jamais le jeune homme à la face émaciée et décolorée?

Notre rencontre, au coin Regent-Street, ayant duré seulement quelques secondes, employées à échanger les paroles qui constituent une invitation à dîner et son acceptation, je n'avais pas eu le temps de demander à Sigismund Topsail des nouvelles de son fils. D'ailleurs, et comme s'il eut deviné qu'une interrogation à ce sujet allait se placer sur mes lèvres, Topsail avait clos l'entretien par ces mots :

— J'ai beaucoup de choses à vous raconter,

et évidemment vous devez avoir beaucoup de choses à m'apprendre. Mais ce n'est pas ici le lieu de le faire. Ainsi, à mardi, sans faute. Nous passerons une excellente soirée.

Le mardi spécifié arriva comme arrivent toutes les échéances en ce monde, qu'elles soient gaies ou sombres, et nous fîmes, Topsail et moi, un aimable dîner de garçons ; de veuf et de célibataire, devrais-je dire plutôt, car mon illustre ami a perdu sa femme le jour de la naissance de Réginald, et ne s'est pas remarié depuis. Quant à moi, comme vous le savez, je suis toujours décidé à mourir dans l'impénitence finale, relativement au célibat.

Topsail exigea avant toute chose que je lui fisse, le verre en main, lorsque le domestique eut desservi et placé un flacon de vieux Porto sur la table, le récit de mon excursion en Islande.

Je m'exécutai, et j'eus le plaisir de constater que la physionomie de mon hôte, qui m'avait paru empreinte de mélancolie au début du repas, s'animait et se déridait peu à peu à l'audition de mes anecdotes de voyage. J'obtins même ce grand succès de le faire sourire.

Comme j'ai publié chez Thompson et C°, où vous avez tous eu l'obligeance de l'acheter deux schellings, le récit complet de mon voyage en Islande, orné de figures en taille douce, il serait tout à fait impertinent que j'insistasse plus longtemps sur l'effet qu'il produisit, fait de vive voix, sur l'esprit de Sigismund Topsail. Mais vous êtes à même de juger si je m'avance trop lorsque je déclare que ma narration animée eut pour résultat de distraire et d'intéresser vivement mon illustre ami.

Donc, glissons sur cet incident personnel.

Au quatrième verre de vieux vin portugais, profitant d'une lueur joyeuse que je vis passer dans l'œil de mon hôte, je me hasardai à demander brusquement :

— Et Réginald ?

Le front de Sigismund Topsail se rembrunit soudainement, et sa faible gaieté s'évapora en un instant, mais il me répondit pourtant d'une voix ferme :

— All right ! — Le garçon va bien.

— Tout à fait bien.

Entièrement rassuré par cette affirmation

qu'un moment avant qu'elle me fût donnée, je n'avais pas du tout l'espoir de recevoir, je l'avoue, je me versai un cinquième verre du vin péninsulaire, et je le dégustai en regardant Sigismund d'un air qui voulait clairement dire :

— Eh bien, alors, pourquoi ce visage contrit, et que se passe-t-il donc ?

Topsail comprit parfaitement ma muette interrogation et y répondit par ces mots :

— Oui, mon cher, je suis le plus malheureux des pères.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, poursuivit Sigismund,.... Au fait, reprit-il après un moment de silence pénible et en souriant, c'est dans l'espérance d'obtenir de votre amitié un excellent conseil pour me tirer de l'embarras cruel où je me trouve, que je vous ai supplié si vivement l'autre jour de venir ce soir ici. J'avais besoin de consulter un homme de cœur et d'imagination. Aussi, je regardai notre rencontre comme une coïncidence providentielle, et je résolus d'en profiter pour tâcher d'alléger nos soucis en vous les exposant, convaincu d'un autre côté que

vous trouveriez sans doute le moyen de les faire disparaître, ou du moins de parer le coup qui va me frapper.

— Parlez ! mon cher maître, mon vénéré ami ; parlez, et je mets à l'instant à votre service tout ce que je puis avoir d'expérience des hommes et des choses.

— Eh bien, mon ami, dit Topsail, voici l'histoire :

Je me versai, en guise de viatique, car je prévoyais que la confidence allait être d'une certaine longueur, un sixième verre de vin de Porto, et je le lançai résolument dans mon gosier.

— Je vous écoute, fis-je ensuite.

— Le lendemain du jour désolé où nous embarquâmes Réginald sur l'*Hoogly*, poursuivit Topsail, je formai le dessein de tenter de rattacher mon bien-aimé garçon à la vie d'une façon quelconque et à n'importe quel prix, en essayant, par exemple, de l'intéresser insensiblement au sort de quelque pauvre être aussi malheureux que lui. Que j'éveille en son cœur, me disais-je, une seule étincelle d'attention, puis de pitié pour

une douleur autre que la sienne, et il sera sauvé. Car, peu à peu, et sans qu'il en ait conscience, il sera forcé de mettre de côté, ne fut-ce quelques instants, chaque jour, ses propres souffrances pour s'occuper de celles d'autrui, et ce morcellement de son désespoir aura pour effet certain, dans un temps donné, d'en diminuer l'intensité. Et qui sait, pensais-je, si l'intérêt que j'aurai allumé dans son âme endolorie, grandissant de jour en jour, grâce à ma manière intelligente de l'entretenir et de le lui rappeler adroitement et sans cesse, je n'arriverai pas à faire absorber victorieusement par la préoccupation présente la lamentable préoccupation passée. En un mot, je...

— Je crois deviner, mon cher maître ; vous avez cherché autour de vous quelque douce et tendre créature, une honnête et brave enfant, dont la vie courageuse et pénible, racontée par vous, fût capable d'émouvoir le cœur pitoyable de Réginald. Vous lui avez proposé de sauver cette âme.....

— Mon cher ami, vous l'avez dit ; mais je n'allai pas à mon but aussi rapidement et aussi di-

rectement que vous le croyez. Je me bornai, dans la première des nombreuses lettres que je me mis à lui écrire coup sur coup, à lui parler, tout à fait incidemment, de la pauvre Lucy, une jeune fille, ma voisine, dont l'air triste, modeste et doux m'avait frappé. La lettre qui suivit celle-ci contenait l'expression assez vive de l'intérêt que m'inspirait, à moi personnellement, l'existence difficile et méritoire de ma petite voisine ; mais ce détail ne formait qu'un fugitif épisode dans les quatre pages de ma lettre. Pourtant, à la fin, je revenais un instant sur le compte de la pauvre enfant et je demandais négligemment à Réginald son avis sur l'idée qui m'était venue d'aider secrètement la jeune fille dans sa rude vie. La troisième lettre s'expliquait plus amplement sur le protectorat discret que j'avais l'intention d'exercer autour de ma voisine. Je parlai de son caractère charmant, de ses grâces innocentes, etc., etc. Bref, de lettre en lettre, je m'étendais de plus en plus complaisamment sur la jeune fille, ma pauvre Lucy, qui continuait d'être digne, d'ailleurs, de tout l'intérêt que je prenais à elle, et qui croissait de jour en jour.

— Et Réginald ?

— Ce fut seulement dans la troisième des lettres qu'il répondit aux miennes, qu'il fit enfin mention de « ma protégée. » Mais dans la cinquième, car il m'écrivait presque tous les jours, sur ma prière, et chaque courrier m'apportait un véritable volume, il me laissa voir qu'il comprenait le but de mes confidences, et çela sur un ton non plus désespéré et amer, mais seulement bien mélancolique encore, qui me prouva cependant que le changement de vie et de climat influait déjà grandement sur son esprit malade. Mon cher père, disait-il, je devine où veut en venir votre tendresse ingénieuse. Vous formez, à l'image du vôtre, un jeune cœur que vous destinez dans l'avenir à consoler le mien. Hélas, cher père, vos soins seront inutiles. Je ne me marierai jamais !

— Pauvre père, vous étiez deviné de part en part !

— Certes, je fus d'abord atteint rudement, mais je ne me décourageai pas. Je mis en usage toutes les ressources de mon esprit de père, et, dois-je le dire, avec un certain orgueil toutes les

roueries de mon talent d'écrivain, pour vaincre le pauvre Réginald. J'y parvins. Dans sa quatorzième lettre, il m'avoua enfin que le tableau, tracé par moi, d'une existence paisible entre un père adoré et une jeune femme telle que je la décrivais, c'est-à-dire telle que mes soins l'avaient faite, disait-il, avait tenté son triste cœur, et que si cette jeune femme consentait à l'accepter tel que l'avait laissé une inexprimable douleur, il s'estimerait fort heureux de revenir un jour en Angleterre pour goûter le bonheur que je lui avais préparé.

— Et quand revient-il ? demandai-je.

— Hélas ! dit Topsail, Réginald sera à Londres demain.

— Pourquoi cet hélas, mon cher maître ? Tout va bien, tout va très bien ! Réginald est sauvé, et vous lui avez donné une seconde fois la vie.

— Non, s'écria douloureusement Topsail, non, mon ami ; Réginald est perdu et c'est moi, cette fois, qui l'aurai tué !

— Eh ! que voulez-vous dire ?

— Je veux dire..... et ne l'avez-vous pas com-

pris vous-même!..... qu'aucune jeune femme, formée par mes soins, n'existe ici-bas!

— Mais votre « protégée? »

— La pauvre Lucy! C'est un mythe!

— Un mythe?

— Oui, un fantôme créé par ma déplorable imagination, un rêve! La pauvre Lucy n'existe que dans ma tête. Une fois lancé sur la piste, le romancier qui veille incessamment en moi n'a plus voulu s'arrêter. Charmé des premiers succès obtenus par la force de sa plume, il a fatalement poussé jusqu'au bout l'expérience, soutenu par un effroyable amour-propre, et en se disant d'ailleurs qu'il saurait bien, un jour ou l'autre, détruire sa création, une fois Réginald guéri et intéressé de nouveau à la vie; mais quand il a voulu mettre ce projet à exécution, il s'est aperçu qu'il était trop tard, et que le mal était fait.

— Diable!

— Et Réginald revient demain, comptant trouver, assise à mon foyer, émue d'une indicible façon, la jeune fille dont il se croit aimé; car j'ai été jusque-là, mon ami, dans ma funeste rage

d'écrivain, dans ma violente tendresse de père imprudent, mais jaloux de sauver son enfant ; oui, j'ai été jusqu'à dire à ce malheureux garçon que la pauvre Lucy, à force de m'entendre parler avec enthousiasme de l'absent, s'était insensiblement mise à penser à lui avec tendresse. Et voilà maintenant que Réginald aime cette femme qui n'existe pas!

— La situation est tendue, en effet.

— De quel désespoir je suis rempli depuis un mois, continua Sigismond Topsail, depuis le départ de Bombay du bâtiment qui ramène en Angleterre mon fils abusé par moi, vous le devinez sans peine. Je ne dors plus. La pensée du coup effroyable que Réginald va recevoir, en pleine âme, et de ma propre main, me hante jours et nuits. Ah! je suis aussi malheureux que coupable, mon ami!

— Pauvre père! Oh! comme il avait raison, ce poète français qui a dit : « Il ne faut pas badiner avec l'amour! »

— Hélas, Réginald en mourra, cette fois!

— Voyons, Topsail, du sang-froid! — Demain, je serai ici, à l'heure de l'arrivée de votre fils,

et... nous chercherons ensemble le moyen d'amortir le choc violent que va lui causer cette nouvelle déception... Mais, en somme, j'y songe ; si j'ai bien compris, Réginald se résigne à être heureux... Il n'arrive point à tire-d'ailes, éperdument, au nid que vous lui avez... décrit. — Il y vient à petites journées, posément, sans troubles brûlants. — Voyons, Topsail, nous inventerons encore quelque chose. Par exemple : la pauvre Lucy peut être partie inopinément pour quelque voyage... Son absence se prolongera... et le temps aidant... à la longue...

— Oui, peut-être, en effet, un voyage soudain... Lucy rappelée auprès d'une vieille parente... — Oh! c'est égal, ami, Réginald finira rapidement par savoir qu'il a été... ma dupe, et cela va m'aliéner son cœur pour longtemps, si cette découverte ne le brise pas pour jamais. — Lucy était son dernier espoir de félicité sur terre, je le sens bien! — Mais il n'est plus temps de se lamenter. Il faut aviser. Il faut chercher un expédient. Allons, à demain, mon ami, me dit-il en me tendant la main d'un air accablé.

— A demain, dis-je, en lui serrant affectueu-

sement les doigts, car en vérité j'étais fort ému, fort ému.

Le lendemain, comme j'arrivais au logis de Topsail, un peu anxieux et très préoccupé du rôle de tampon amical entre le père et le fils, que j'allais être forcé de jouer au moment de leur conjonction, je trouvai à la porte de l'imprudent romancier, prêt à s'emparer du bouton de la sonnette, un grand, gros et fort jeune homme, au teint à peine moins foncé que celui d'une momie, mais de la même couleur bitumineuse.

Ce jeune gentleman à la mine égyptienne me regarda un moment, tandis que je l'examinais de mon côté, et s'écria joyeusement en me tendant la main.

— Tiens, c'est vous, V. ! charmé de vous voir !

C'était Réginald.

— Charmé de vous voir, aujourd'hui surtout, continua le fils de Topsail qui n'avait plus rien, mais plus rien du tout du pâle et mourant individu que j'avais embarqué sur l'*Hoogly;* charmé de vous rencontrer à point, et ici. Mais entrons vite, ajouta-t-il. Il me tarde d'embrasser mon excellent père.

Gardant mes réflexions pour moi, je le suivis dans le couloir, où il s'élança dès que la porte nous eut été ouverte par un domestique dont les exclamations joyeuses remplirent aussitôt la maison entière, et j'assistai, muet, et des larmes dans les yeux, je ne le cache pas, à l'étreinte passionnée du père et de l'enfant.

Les premiers transports calmés, m'apercevant que Réginald jetait déjà autour de lui des regards inquisiteurs, comme s'il cherchait quelqu'un qu'il était étonné de ne pas trouver dans la maison, je crus devoir glisser à voix basse l'avis suivant dans l'oreille de Topsail :

— Lançons tout de suite en avant le voyage de la pauvre Lucy.

Un regard de Sigismond, un regard navré, me répondit.

Puis, après avoir embrassé de nouveau son fils, en soupirant, il murmura :

— Mon cher Réginald... j'ai à répondre à la question que je lis dans votre regard... et je vais le faire en deux mots...

— Mon cher père, interrompit Réginald, avec un embarras évident, mon cher père... j'ai à

vous causer une grande peine, une amère déception.

— Une amère déception, Réginald ? En effet, c'est une déception amère, mon enfant, et le mot est exact.

Réginald continua :

— Il vaut mieux pour tous deux que l'explication ait lieu à l'instant, ici, en présence de notre cher ami, dont les conseils sont précieux.

Sigismond me lança un nouveau regard navré qui voulait dire :

— Est-ce qu'il aurait tout deviné ?

Réginald, après un moment de silence, reprit avec effort :

— Mon cher père... je vais vous briser le cœur, je vais jeter bas d'un coup l'échafaudage que vous avez laborieusement élevé. Le projet que vous avez formé ne s'exécutera pas. — Je ne puis épouser votre chère Lucy.

— Tu ne peux épouser !... s'écria Topsail en ouvrant des yeux effarés.

— Non, mon père, dit avec fermeté Réginald. Je ne veux pas vous tromper plus longtemps. Certes, en quittant Bombay, j'éprouvais

une joie douce et pure en songeant qu'une honnête jeune fille, stylée par le meilleur des pères et le premier des amis, m'attendait à Londres pour se consacrer à mon bonheur, et je m'étais promis de tout faire pour qu'elle n'eût jamais à se repentir d'avoir consenti à aimer et à consoler le pauvre absent.

Ici, Sigismond Topsail se frappa la poitrine avec douleur en me regardant.

— Mais, continua Réginald, mon cœur était resté calme. Je n'aimais pas votre chère Lucy, et, poursuivit avec hésitation le jeune homme bronzé, quelque mal que cet aveu doive vous faire, mon père, je dois vous dire que j'ai choisi, en route, celle qui doit être ma compagne pour le restant de mes jours! Pardonnez-moi, mon père!

Voyant que les choses tournaient de cette façon, je crus pouvoir glisser à ce moment la réflexion suivante :

— En route, vous voulez dire en mer, cher Réginald; dois-je en inférer que la jeune personne que vous avez choisie est une véritable sirène.

— Oh! cher ami, me répondit Réginald,

quand mon père connaîtra miss Bella Helstone, il sera séduit comme je l'ai été, avant même notre arrivée à Aden, par sa grâce, par sa douceur, par son esprit délicat... On l'avait surnommée la fée du navire...

— Pas un mot de plus, Réginald! pas un mot de plus, mon enfant, s'écria Topsail.

— Pardonnez-moi, mon père?

— Mon fils! pardonnez-moi?

— Qu'ai-je à vous pardonner, mon cher père? Rien. Je suis ici le seul coupable. — Je ne vous demande qu'une chose, c'est de redoubler de tendresse à l'égard de cette pauvre Lucy, de votre fille d'adoption pour laquelle je ne puis être qu'un frère dévoué, hélas!...

— Réginald, ta pauvre sœur est toute consolée déjà...

— Que dites-vous, mon père? — Lucy aurait-elle, de son côté, pendant ma traversée, changé d'avis, comme je l'ai fait? J'avoue que je ne pourrais songer une minute à le lui reprocher... fit il, en souriant.

En cet instant, je crus devoir prendre la parole et brusquer le dénoûment. J'appris donc en

deux mots à Réginald comment et pourquoi il ne briserait le cœur de personne en épousant miss Bella Helstone.

Le plus satisfait de mon explication fut, certes, le cher garçon. C'était surtout afin de procurer à son père une vieillesse tranquille et souriante entre ses deux enfants, qu'il avait consenti à épouser cette Lucy imaginaire, et il croyait avoir commis un véritable crime dont son père devait être infailliblement la première victime, en oubliant sa promesse auprès de Miss Helstone, sur le bateau qui le ramenait en Europe. Sa joie fut vive en apprenant qu'il avait eu absolument raison de suivre l'impulsion de son cœur.

Tout s'arrangeant à merveille, je laissai le père et le fils échanger un dialogue congruant à la circonstance, après une si longue séparation, et je m'esquivai après avoir ingurgité, d'un cœur tout soulagé, un verre de ce vin péninsulaire dont il a été question plusieurs fois dans ce récit.

VII

MON CAMARADE LE VENDU

HISTOIRE RACONTÉE PAR M. V...

Un soir du mois de février dernier, je dînais, avec d'anciens camarades d'études, au Palais-Royal.

Vous connaissez ces agapes fraternelles, où l'on rencontre d'ailleurs fort peu d'anciens copains, et qui réunissent, sans les unir, des gens devenus complètement étrangers les uns aux autres, divisés d'intérêts, de caractères, de goûts, d'opinions.

Ah ! les banquets d'anciens élèves ! quels cruels miroirs ils vous mettent tout à coup devant les

yeux, et comme, en se regardant sur les visages des rares condisciples de son temps qu'on y retrouve, on se voit vieilli, fatigué, déplumé, usé, desséché, — ou engraissé — fini !..

Donc, en février dernier, ancien élève moi-même (côté des maigres) je me trouvais au banquet des anciens élèves du collège de X.

En face de moi, ruisselant d'embonpoint, tel un lauréat de concours d'animaux gras, mangeait avec une vitesse incroyable un gai compère dont la peau tendue défiait les rides. Je le regardais, plein d'inquiétude, en me disant tout bas que s'il éclatait tout à coup, nous serions tous infailliblement ensevelis sous ses décombres.

Il ne fit pas explosion. Mais, quand le vin de Bourgogne nous fut versé, il me décocha un excellent sourire, me tendit la main à travers la table, et me cria au milieu du fracas des assiettes et du pétillement des conversations particulières :

— Tu ne me reconnais donc pas ?

Ma foi, je le reconnaissais aussi peu que le premier Samoyède venu qui m'aurait adressé la même question sur le boulevard.

Je répondis par un petit signe amical, souligné d'un sourire, qui signifiaient à peu près :

— Dame, tu sais, comme ci comme ca ; il y a si longtemps que nous avons été mis au *piquet* ensemble, là-bas ?

Devinant, à ces réserves, que je me rappelais son nom d'une façon très vague, il mugit :

— Le *Vendu !* tu ne te souviens pas ?

— Ah ! — m'écriai-je après avoir opéré rapidement une fouille précipitée dans ma mémoire — oh ! mais si, le *Vendu !* parfaitement !

Le *Vendu* poursuivit :

— Tu me dois encore seize billes et un callot !

Je répliquai :

— Et toi, tu es l'animal qui *plombait* à saute-mouton, et tu me flanquais des *éperons*, cochon !

Et nous nous serrâmes la main, attendris, au-dessus des verres pleins, que nous vidâmes ensuite à notre santé.

Oui, je me rappelais parfaitement le *Vendu*, et je me rappelais aussi l'histoire du sobriquet que nous lui avions donné : car le *Vendu* n'est

pas le nom, comme bien on pense, du volumineux camarade que j'ai retrouvé au dernier banquet des anciens élèves de X.

On l'appelle Cloupêtre, dans le monde.

Nous l'avions surnommé le *Vendu* à cause du récit qu'il nous fit, peu de temps après son entrée au collège, un soir que nous dévorions des radis avec le croûton du goûter, au nombre de huit, perchés sur un banc de la cour, et sautillant comme des pantins, ce qui précipitait notre digestion.

C'était un épisode de sa vie d'écolier, qui vous amusera peut-être, et que je demande la permission de vous répéter avant l'histoire de mariage pour laquelle j'ai pris la parole.

Voici ce que Cloupêtre nous raconta, en mordant son croûton truffé de radis. C'était là le chic.

« — On m'avait mis en pension à Sarcelles (Seine-et-Oise), dans un petit établissement qui avait pour directeur, professeur, maître d'étude, économe, infirmier etc., un unique et même individu, du nom de Vissard. Pauvre Vissard! il était très doux, très jeune, très maigre, très pau-

vre. — Mais n'anticipons pas sur les événements. On m'interna donc, un certain mois d'octobre, à Sarcelles, dans l'*Institution Vissard.* J'avais huit ans. Le maître était très gai et très bon. Il prenait réellement plaisir à nous montrer ce qu'il savait, et puis il nous démontrait un tas de choses amusantes, au moyen de petits modèles en bois et en carton qu'il fabriquait lui-même. Ça allait très bien. Nous n'étions que douze élèves dans l'institution Vissard (soins de famille, grand jardin, préparation aux écoles du gouvernement).

Pendant les premières semaines, ça alla très bien. On avait, au réfectoire, des repas simples, mais abondants. Le cuisinier, qui était une cuisinière, Louise Bourmion, méritait des bonnes notes. Mais après les premières semaines, cette Bourmion se montra moins digne de nos éloges. Une certaine soupe aux feuilles de lilas (charmante fleur, du reste) nous exaspéra. On s'en plaignit à Vissard. Vissard eut l'air triste. Le lendemain, la bonne partit pour toujours, en emportant, pour toujours aussi, plusieurs de nos timbales en argent. Aucune autre espèce de cui-

sinière ne parut, cependant, à l'office, le surlendemain, ni les jours suivants. Entre élèves, on se dit à l'oreille que Vissard faisait la cuisine pendant les récréations. Celles-ci devenaient nombreuses, en effet. On se dit encore, entre camarades, que Vissard faisait les lits du dortoir, et il est de fait que c'est lui qui mettait, le jeudi et le dimanche, sur nos lits, les chemises en toile à voile que nous devions à la générosité de nos parents, lesquels, entre parenthèse, s'inquiétaient fort peu de notre destinée à Sarcelles, et allaient au spectacle, sans doute, et au restaurant, comme devant.

Un matin, au réfectoire, où les notes *très bien*, *bien*, *assez bien*, *passable*, ne pouvaient plus être décernées au repas, Vissard nous parla beaucoup des Spartiates, de leur brouet, de leur simplicité. Nous nous enflammâmes à ses récits. Il s'écria :

— A quoi bon des timbales et des couverts d'argent ?

Louise Bourmion, pensions-nous, aurait bien dû se poser les mêmes questions, et dédaigner aussi les ustensiles susdésignés. Mais, sans sou-

mettre nos réflexions à Vissard, nous déclarâmes que, certainement, nous n'avions besoin que de couverts de fer et de verres de cabaret. L'argenterie disparut. Mais le bœuf ressuscita sur notre table le lendemain. O métempsychose !

Cette abondance dura peu. L'institution Vissard redevint l'image du désert, en fait de victuailles. L'oasis du pot-au-feu n'y fut plus guère rencontrée, et l'ère des croûtes de pain dévorées dans l'ombre s'ouvrit pour nous. Un nouveau discours de Vissard, dont la figure était plus triste que jamais, sur la simplicité des mœurs antiques et la sobriété de leurs festins fut de nouveau prononcé au réfectoire. Vissard nous vanta l'ail comme une manne exquise, comme un remède universel ! Ensuite il nous mena dans un grenier où il y avait des tas énormes de cette bulbe odorante, et il disserta éloquemment en leur présence. Il fit l'ail si séduisant, si appétissant, mis en contact avec un simple morceau de pain bis, que nos pauvres mandibules en claquaient de désir. On se mit donc à l'ail, résolûment. Ce fut effroyable dans la classe, au réfectoire, au dortoir, partout ! Le bruit de dents

avides écrabouillant des gousses sans relâche se fit entendre nuit et jour dans l'institution Vissard. Quel parfum torride! Les voyageurs tombaient morts d'effroi aux environs de l'asile de l'étude à l'ail où nous étions nourris de la sorte, au grand détriment de nos *selles*, qui devenaient fort laborieuses!

La bouche nous brûlait. Notre langue pesait plusieurs quintaux.

Cela ne pouvait durer toute la vie. A la fin d'un repas où, sous le regard navré de l'excellent Vissard, qui grignotait comme nous sa gousse et soupirait, nous avions mangé de l'ail éperdument, avec une énergie sombre, notre maître et domestique (car il faisait alors tout dans la pension, jusqu'au blanchissage!) nous dit :

— L'épreuve est terminée! Les Spartiates n'étaient que des sybarites à côté de vous, chers élèves. Vous avez mérité une récompense. Je vous l'accorde. Demain pendant qu'on blanchira les dortoirs, congé et grande promenade! — Soyez prêts demain matin, à l'aube. Faites ce soir un petit paquet de vos affaires. Emportez vos peignes. Nous coucherons dehors peut-être.

On fit ce que Vissard désirait. A l'aube nous étions prêts. Un omnibus nous attendait à la porte. Nous y montons, à moitié gelés, le ventre vide. On part. Les heures se succèdent. On ne s'arrête pas. Nous mourions de faim. On traverse des villages. On gravit des collines. On descend au fond des vallées. Vissard paraissait plus accablé que jamais. Cela provenait sans doute des apostrophes que les habitants de Sarcelles, au moment du départ, lui avaient adressées. On l'avait appelé : Voleur ! filou ! mauvaise paye ! Pourquoi l'avait-on appelé ainsi ; nous l'ignorions. Nous nous demandions seulement ce que signifiait cette longue course en voiture ? On arrive enfin à une ville populeuse, que quelques-uns d'entre nous affirment reconnaître pour Paris. C'était bien Paris, en effet. On le traverse. On enfile une rue interminable qui escalade une montagne. On est à Belleville, dit quelqu'un. Enfin, l'omnibus s'arrête à la porte d'une maison de sinistre apparence.

Vissard nous dit : — C'est là. Vous allez déjeuner, et il disparaît.

Chancelants, étourdis, les boyaux en révolte

ouverte, chacun de nous croyant avoir dans l'estomac un orgue de borborygmes, nous entrons dans une cour. On nous fait passer sous plusieurs portes. Puis, nous nous trouvons en face d'une haute barrière en planches peintes en vert. Derrière cette barrière, nous entendons des cris sauvages.

La barrière s'ouvre. On nous pousse. Et sur nous se ruent à l'instant des êtres de notre âge et de notre taille qui nous accueillent à coups de poings en hurlant :

— Ah! voilà les vendus! Ah! à bas les vendus!

Après cette vive escarmouche, on s'explique, et nous apprenons enfin de la bouche de ceux qui nous entourent que notre maître a fait de mauvaises affaires et qu'il a vendu son fonds, *ses élèves compris*, au maître de la pension où nous nous trouvons. Car c'était dans une pension que se terminait notre magnifique promenade!

Captifs!

La plupart d'entre nous poussèrent des gémissements prodigieux, en apprenant cette nouvelle. Ils voulaient retourner à Sarcelles. Toujours de

l'ail, s'il le faut, mais ne quittons pas Vissard !

Mais Vissard avait disparu, en pleurant, à ce que nous sûmes plus tard.

Et voilà comme je fus vendu à la fleur de mon âge, moi, Cloupêtre ! — Mais je ne fus pas vendu longtemps, car mes parents me tirèrent de prison et m'envoyèrent ici. »

A partir de ce moment au collège de X..., Cloupêtre ne fut plus appelé que le *Vendu*.

Cette histoire burlesque, mais absolument vraie, vous explique pourquoi, en février dernier, au banquet des anciens élèves du lycée de X..., Cloupêtre qui tenait à se faire immédiatement reconnaître, s'empressa de me jeter son sobriquet au lieu de me dire son nom.

J'eus quelque plaisir à renouveler connaissance avec cet excellent garçon.

On dîna assez mal, mais on but assez bien, ce qui fait qu'en sortant du restaurant du Palais-Royal où avait eu lieu le banquet, on était assez gai, et les passants auraient pu s'écrier en s'apercevant de l'état dans lequel étaient certains d'entre nous :

— Eh bien, ils devaient être jolis les anciens maîtres qui ont formé ces anciens élèves!

— Le Vendu et moi nous partîmes ensemble, bras dessus bras dessous.

Il me fit ses petites confidences.

Il me raconta l'histoire du mariage auquel un jour ses parents crurent devoir le condamner.

Dans la chanson dont le *Bourgeois gentilhomme* ne se rappelle plus les paroles, « il y a du mouton », dit-il; dans l'histoire de mon ami le Vendu, il y a de la tourte.

Il y en a même beaucoup.

Vous allez voir comment.

Mon camarade le Vendu ne tenait pas du tout à prendre femme, du moins par devant le maire. Il ne désirait pas l'œuvre de chair qu'en mariage seulement.

Mais il avait des parents qui le suppliaient de leur donner une belle-fille.

Comme c'est un excellent garçon, je le dis pour la seconde fois, il avait consenti à laisser ses parents l'introduire dans le sein d'une famille de bourgeois sans aucun relief, mais rentés convenablement, et honorés d'une charmante jeune

fille, du nom d'Isabelle, qui les faisait un peu excuser.

Tous les dimanches, il dînait, par ordre, dans la famille en question.

Il plaisait infiniment aux parents de la gracieuse demoiselle, mais la gracieuse demoiselle semblait n'éprouver pour lui que les « sentiments distingués » d'une fin de lettre d'affaires.

Mon camarade le Vendu avait fort bien saisi la nuance, mais il ne s'en était pas préoccupé au point d'en perdre le repos.

Il répondait à ces « sentiments distingués » par ceux d'une « parfaite considération ».

Ne se mariant pas pour lui, mais pour ses parents, il acceptait la fiancée qu'on lui tendait de toutes parts, sans enthousiasme, mais aussi sans chagrin de s'en voir regardé froidement.

C'était une union de convenance, voilà tout.

Cependant, parfois, au dîner hebdomadaire, mon camarade le Vendu, indolent mais nerveux, ne pouvait s'empêcher d'être vivement agacé par plusieurs détails d'intérieur, que les parents de la jolie Isabelle lui épargnaient rarement.

Il y avait, par exemple, une certaine tourte au blanc, qui troublait périodiquement la digestion dominicale du brave garçon.

On aimait beaucoup la tourte, au blanc, dans la future famille de mon camarade le Vendu.

Or cette tourte, comme toutes les tourtes d'ici-bas, quand elles sont commandées chez un pâtissier, arrivait toujours en retard.

Vous avez fait cette remarque, je suppose?

L'exactitude n'est pas la politesse des vol-au-vent.

Donc, chez les parents de la charmante Isabelle, la tourte du dimanche ne manquait jamais à sa fonction primordiale et sacrée : elle était toujours en retard, et son absence suscitait mille commentaires, toujours les mêmes, de la part des convives, (mon ami Cloupêtre excepté), qui mettaient celui-ci dans une agitation cérébrale voisine de l'hydrophobie.

Et quand la misérable tourte faisait enfin son apparition sur la table de famille, le *Vendu* se tenait à quatre pour ne pas s'écrier :

— En voilà assez ! à bas les godiveaux ! mort aux boulettes! Qu'on me ramène à l'ail

de Vissard ! Il frémissait d'une angoisse amère lorsque, le couvercle feuilleté de la tourte ayant été mis à l'écart soigneusement, il apercevait écarlate sur les pâles fragments d'une cervelle luttant contre des ris-de-veau assaillis eux-mêmes par des champignons, cette écrevisse solitaire qui est comme le ruban de la légion d'honneur des vol-au-vent qui ont bien mérité de la pâtisserie.

Un dimanche de novembre — et ce dimanche-là mon camarade le Vendu remarqua que la jeune Isabelle, plus froide encore que de coutume, avait les yeux rouges et tristes — un dimanche, le pauvre jeune homme auquel le ciel destinait une belle-mère doublée d'une tourte, eut un moment d'indicible joie.

Huit heures avaient sonné à toutes les pendules de la maison, et l'infâme vol-au-vent n'avait point été installé sur la table.

Le *Vendu* pensa, tremblant d'espoir, que le dîner serait peut-être marqué dans l'histoire par une éclipse totale de la tourte.

Mais ce n'était qu'une éclipse partielle, — le retard habituel.

Un arrêt se fit dans le service.

Le père de famille en demanda la cause.

La mère de famille, le sourcil froncé, murmura que le pâtissier n'avait point encore apporté ce qu'on lui avait commandé.

— La... ? fit le père.

— Justement, fit la mère.

— Diable! firent les convives, un seul excepté, et l'on devine lequel.

— Mais, reprit le père, a-t-on bien indiqué l'heure ?

— Allons, bon ! pensa le camarade le Vendu, voilà les commentaires qui vont fondre sur nous. Je suis perdu.

En effet, chacun des convives émit son idée personnelle : — On n'avait peut-être pas inscrit la vraie adresse. On avait peut-être confié l'objet précieux à un gas-de-sauce sans âme qui flânait par les rues, en comptant ses pourboire reçus. On s'était peut-être trompé de nom sur le registre du pâtissier. Il y avait peut-être deux personnes du même nom dans la rue.

La bonne fut mandée devant le tribunal des convives féroces, qui se tenaient la fourchette au poing.

Ce redoutable jury lui fit subir un minutieux interrogatoire. La malheureuse fille répondit, comme elle répondait tous les dimanches, qu'elle en perdait son latin de cuisine, mais qu'elle avait exécuté fidèlement sa commission, et que la tourte avait été commandée, au blanc, pour sept heures précises.

— Attendons un peu, alors, dit le père.

— Elle va sans doute arriver dans une seconde, dit la mère.

La tourte n'arrivait pas, et l'on mourait de faim.

Une nouvelle avalanche de commentaires s'écroula sur la tête de mon camarade le Vendu.

C'en était trop pour ce bon garçon. La coupe était pleine. Elle déborda.

Il se leva soudain, pour résister à la tentation de mordre son voisin de table qui venait de l'assaillir, et s'écria d'une voix âpre :

— Je vais la chercher !

— Qui ? demanda-t-on à la ronde.

— La tourte ! ! ! — Sinon..., vous... je... enfin, c'est le parti le plus simple. — Je reviens dans cinq minutes.

Ayant proféré ces paroles d'un air égaré, mon camarade le Vendu se précipita hors de la salle à manger de sa future famille, bousculant la bonne qui tentait de s'opposer à sa sortie et disait : mais j'y vais, Monsieur, j'y vais !

Un instant plus tard, mon ami Cloupêtre, qui avait descendu l'escalier comme la foudre se trouvait sur le quai de l'École, qu'on appelle aussi quai du Louvre, et il aspirait avec délices l'air de la nuit rafraîchi par le voisinage de la Seine.

J'ai oublié de vous dire que la tourte habitée par la belle-parenté future de mon camarade le Vendu se trouvait sur le quai de l'École.

Elle en occupait le troisième étage, la porte à droite.

Le Vendu aspirant l'air de la liberté, et marchant à grand pas, vit sur un banc du quai, un individu, jeune et de tenue convenable, qui pleurait en regardant les étoiles.

Comme le Vendu passait près de lui, cet individu se leva, et, précipitamment, se dirigea vers le parapet du quai.

— Voilà un malheureux qui va se noyer,

pensa le Vendu. Est-ce qu'il aurait aussi une tourte dans son existence ?

Puis il ajouta avec plus de sérieux :

— Mais je crois bien que je dis la vérité en riant.

Et il s'écria :

— Hé ! Monsieur ! hé !

L'individu tourna la tête et s'arrêta. Cet arrêt donna à le Vendu le temps de le rejoindre.

— Que diable avez vous ? lui demanda-t-il en l'abordant. — Est-ce que vous alliez commettre la bêtise de...

Le Vendu fit le geste d'un homme qui pique une tête dans un fleuve.

— Hélas ! Monsieur ! — Je suis si malheureux !

— Malheureux ! — Je ne voudrais pas être indiscret, mais si quelques francs... en ami... vous me les rendrez plus tard, si vous voulez...

— Ce n'est pas cela, Monsieur ! J'aime et je ne puis épouser celle que j'adore...

— Vous n'êtes pas aimé ?...

— Pardonnez-moi ! — Mais les parents de ma bien-aimée me la refusent et veulent lui don-

ner un mari de leur choix, un richard, un gros je ne sais qui...

— Pauvre garçon. Toujours la vieille histoire !

— Oui, Monsieur... et je n'ai plus qu'à mourir !...

— Tout peut s'arranger peut-être, voyons, mon cher Monsieur, ne vous laissez pas conseiller par le désespoir.

— Que faire ! Tenez, ce soir même encore, mon rival, mon odieux rival, dîne à côté d'elle, là haut, en face !

Le Vendu suivit de l'œil la direction indiquée par la main du jeune inconnu, et constata avec un vif étonnement que l'amoureux lui désignait la maison des mangeurs de tourte.

— Votre jeune fille demeure là ? demanda-t-il.

— Oui, au troisième, derrière les fenêtres éclairées que vous voyez ; elle s'appelle Isabelle !

— Sacristi !

— Oui, elle s'appelle ainsi, et depuis deux mois, elle pleure et se désole. Elle fait la plus triste mine qu'elle peut au fiancé que ses parents

lui assènent sur le cœur, mais celui-ci, toujours souriant, a la cruauté de ne pas s'en apercevoir. — Hélas !

Le jeune homme se remit à pleurer amèrement.

En ce moment, un petit patronnet, sa manne d'osier sur la tête, croisa les deux jeunes gens, se dirigeant du côté de la maison des *tourtistes* effrénés.

Le Vendu l'arrêta au passage, s'informa à voix basse de l'endroit où il allait et dit ensuite au jeune inconnu :

— Aimez-vous la tourte ?

— Avec folie !!

— Vous êtes bien heureux !

— Hélas ! — Tous les dimanches, je viens m'asseoir ici, Monsieur, sur ce banc, et je songe qu'à l'heure où je me meurs de faim, de jalousie et de tristesse, ma bien-aimée mange de la tourte en compagnie de mon rival, et cette pensée me navre.

— Eh bien ! cher monsieur, si vous aimez tant que cela l'affreuse chose que vous dites, vous allez pouvoir vous en offrir une tranche

avant peu. Suivez ce gâte-sauce. On l'attend chez votre fiancée. — Pas d'interrogation ! Pas d'explication ! — Allez, accompagnez ce marmiton. On meurt de faim là-haut, au troisième, en face. — Pas un mot ! — Tout vous sera compréhensible plus tard. — Je vous en conjure, mon cher monsieur, séchez vos larmes ; emboîtez le pas derrière ce pâtissier surnuméraire, et laissez-vous faire. On vous recevra là-bas comme le Messie. Adieu !

En achevant ce discours, le Vendu tira une carte de son carnet, y inscrivit quelques mots au crayon et la donna au petit gâte-sauce auquel il fit tout bas une dernière recommandation. Il en fit d'autres également au jeune amoureux.

Puis il serra la main du jeune inconnu, qui paraissait complètement ahuri, et lui cria en s'éloignant à grands pas :

— Allez, allez ! bonne chance ! Suivez le gas-de-sauce. Suivez son toquet blanc en guise d'enseigne et de guidon ; vous le trouverez toujours sur le chemin de votre bonheur !

La tourte fit enfin son entrée solennelle dans la salle à manger des parents de la jeune Isa-

belle. Il était temps, les convives devenaient aigres.

L'amant méprisé suivait la tourte.

Il raconta qu'il avait rencontré le patronnet errant dans les rues, que celui-ci lui avait soudain demandé une adresse qui était chère à son cœur, et qu'il s'était empressé, non-seulement de la lui donner, mais encore d'accompagner à destination le précieux convoi et son porteur.

Il reçut les plus vives félicitations pour sa présence d'esprit. On lui offrit une place à table. On l'invita à manger de la tourte.

Bientôt le père de famille ôta le couvercle feuilleté de l'infâme vol-au-vent.

La mère de famille le lui prit des mains et le mit soigneusement à l'écart.

L'écrevisse solitaire apparut aux yeux de tous.

Mais, ô surprise ! cette écrevisse tenait dans sa pince unique (car les écrevisses des tourtes n'ont jamais qu'une pince ; vous l'avez remarqué, je suppose ?) une carte de visite.

Et sur cette carte de visite, ces mots étaient écrits au crayon :

« Je ne suis pas encore mûr pour le foyer
« domestique. Je devine que je rendrais extrê-
« mement malheureuse mademoiselle Isabelle.
« Je la prie de songer qu'en me perdant, elle
« trouve l'occasion de faire un meilleur choix.
« Et puis, zut ! je n'aime pas la tourte !

« Saluts affectueux !

« CLOUPÊTRE. »

Jamais les parents d'Isabelle, lesquels avaient haineusement brandi leurs couteaux de table en écoutant la lecture de ce billet d'adieu, ne revirent mon camarade le Vendu.

Mais lui, il revit, et avec plaisir, le jeune inconnu qu'il avait empêché de se noyer par un froid dimanche de novembre.

Celui-ci lui apprit qu'il avait enfin touché le cœur des parents barbares de sa chérie, par sa constance et par son goût prononcé pour la tourte au blanc, même quand elle arrivait en retard.

La main de la jeune fille lui avait été accordée. Il était au comble du bonheur.

Le Vendu le félicita chaudement du succès d'une entreprise à laquelle il avait collaboré

d'une façon aussi marquée, et il lui promit, en réponse à l'invitation qu'il reçut de venir parfois dîner chez les nouveaux époux, d'aller de temps à autre partager avec eux le pain et le sel, mais à condition que jamais, à leur table, il ne pût être blessé par un éclat de cet obus de pâte chargé de boulettes meurtrières qu'on appelle une tourte.

VIII

LA LETTRE A NEPTUNE

HISTOIRE RACONTÉE PAR M. I...

Le train qui me ramenait de Londres, où m'avaient conduit des espérances, hélas! déçues, venait de s'arrêter dans la gare maritime de Folkestone.

Il faisait un temps abominable : vent et pluie, comme dans le célèbre tableau de Turner, avec cette différence qu'il ne s'y mêlait aucun rayon de soleil. La mer, ou du moins ce que j'en avais pu voir de loin, entre deux pans de falaise, à travers les vitres mouillées du wagon, offrait un spectacle pittoresque, mais peu engageant, surtout pour un Parisien obligé de traverser le

Détroit. Tout l'horizon était d'un ton neutre sinistre, souligné d'une bande de flots bouleversés et blancs d'écume.

Comme je rassemblais mélancoliquement mes menus bagages éparpillés sur la banquette, en songeant, résigné, au futur mal de mer, j'entendis crier par un conducteur du train, qui courait le long des voitures, sur le quai, une phrase brève où le mot *steamboat* était seul distinct. J'interrogeai l'unique compagnon de route qui était monté dans mon wagon à *Tunbridge-Junction*. Ce gentleman m'expliqua que les employés prévenaient les voyageurs pour Paris que, par suite du mauvais état de la mer, il ne fallait pas compter, pour cette marée-là, sur la correspondance avec le bateau de Boulogne.

— Si le temps ne redevient pas supportable, ajouta l'obligeant interprète, vous aurez peut-être la ressource de prendre, ce soir, le *packet* à Douvres. Il est rare qu'il n'exécute pas la traversée. Autrement, vous aurez à rester à Folkestone aujourd'hui. Le bateau ne partira plus que demain dans la matinée.

Pas de bateau ! Allons, bon ! Eh bien ! je me trouvais dans une agréable situation. Forcé de rester tout un dimanche, et, qui plus est, tout un dimanche anglais, et cela au mois de janvier, dans un petit port, fort estimable en été sans doute, mais absolument dénué de tout attrait en hiver !

Après avoir maudit de grand cœur Neptune et Amphitrite, dont les chamailleries sous-marines me condamnaient à vingt-quatre heures d'internement à Folkestone, je quittai la gare, violemment entraîné, du reste, par un garçon d'hôtel qui s'était précipité sur moi à la descente du wagon. Il me conduisit à l'hôtel du Pavillon, où je mangeai des choses froides et cuites de la veille.

L'immense salle à manger où l'on m'abandonna était aussi vide de gais touristes que le Sahara de glaces à la vanille. Je m'assis seul, au bas bout de la table, juste en face d'un globe étamé épanoui dans un bouquet de houx jauni, et qui reflétait mon individu d'une façon ironique. Je m'y voyais infiniment petit avec une tête affreuse, d'une longueur désobligeante,

perdu dans un désert blanc semé d'assiettes et de cristaux.

Mon repas solitaire achevé, j'eus, pour me distraire, la lecture d'une masse considérable d'*Indicateurs* de lignes ferrées, en anglais, bien entendu, où s'amoncelaient les noms imprononçables de milliers de points de *junction*. Je n'entrepris même pas de démêler l'écheveau inextricable des divers réseaux britanniques, et je me mis à contempler le ciel attristant, vu plus sombre encore à travers les stores métalliques des fenêtres.

Je constatai cependant qu'il avait cessé de pleuvoir. Mais le vent était toujours aussi furieux et ses gémissements lugubres remplissaient l'espace.

Je profitai néanmoins de l'éclaircie pour aller faire un tour dans la ville neuve et dans la vieille ville.

Je ne vous les décrirai point. Je dois toutefois relater que dans l'église de la vieille ville, sur le haut de la falaise occidentale, se trouve un monument élevé à Jeanne Harvey, la mère du célèbre chirurgien de Charles Ier, lequel

constata la circulation du sang, comme on sait.

L'inscription gravée sur la tombe de cette dame porte que : « *Elle fut une femme charitable et une voisine tranquille.* »

La fin de cet éloge original n'est guère à la louange des autres dames qui furent les contemporaines de Jeanne Harvey, mais il présente assurément celle-ci sous un aspect flatteur et laisse à penser qu'elle ne jouait d'aucun instrument de musique.

Après avoir souhaité un repos profond à cette excellente créature qui n'ennuya jamais ses voisins, je revins à l'hôtel du Pavillon, où j'eus de nouveau à subir à l'heure du souper, au bas bout de la table immense, le reflet satirique du globe étamé. Il me sembla que je m'y apparaissais encore plus petit que le matin, avec une tête beaucoup plus grosse et beaucoup plus longue.

Puis vint l'heure du sommeil. Je m'abandonnai consciencieusement à la seconde des fonctions humaines condensées par Hamlet dans sa phrase célèbre : *to die to sleep ; mourir — dormir.*

Le lendemain, la Manche était redevenue à

peu près aimable. Seulement, de temps à autre, la mer apaisée se soulevait convulsivement comme la poitrine d'un enfant après qu'il a beaucoup pleuré. Je me rendis au bateau.

Le petit port était plein des sourds grondements exhalés par les poumons d'airain des bateaux à vapeur en partance. Sur le quai, des gens inoccupés (car que faire à Folkestone, à moins que l'on ne s'y promène sur les quais?), se pressaient en longue file pour assister au chargement des bagages dans les cales des bateaux, chargement qui s'exécute avec les soins que prend une avalanche pour rouler ses blocs de glace et les rochers qu'elle entraîne.

Parmi les gens qui formaient une frange humaine verticale au tapis de granit du quai, je remarquai un petit individu, vieux, à face très rouge dans un collier de barbe.

Je le distinguai dans la foule parce qu'il me regardait obstinément. Généralement, quand on me regarde de la sorte, je me figure tout de suite qu'on constate sur mon visage une balafre noire accidentelle tracée par quelque fragment de suie égarée, et je me livre instantanément, à

l'aide de mon mouchoir, à un frottage vigoureux de mon facies.

Je me mis donc à le frotter éperdument, ce qui le fit devenir presque aussi rouge que celui du gentleman au regard fixé sur moi.

Mais je n'étais déparé par aucune balafre noire, à croire du moins le témoignage de mon mouchoir, qui resta blanc comme devant.

Pendant que je condensais de nouveau mon mouchoir dans ma poche, en fronçant le sourcil, je vis le petit individu, au collier de la barbe blanche, s'avancer vers moi, d'un air poli, souriant. Il me salua. Je lui rendis son salut avec cette chose sans forme et sans solennité qui s'appelle un chapeau de voyage.

Après s'être excusé, le vieux petit monsieur me déclara, en français, brusquement, qu'il avait un service à me demander.

— Vous allez vous embarquer, je suppose? ajouta-t-il en désignant du geste la modeste valise que je tenais à la main, ne voulant pas l'exposer à la chute irréparable que subissaient les colis lancés, sur un plan incliné, dans l'entrepont du steamer.

— Oui, Monsieur, je pars pour Boulogne, en effet.

— Eh bien, Monsieur, reprit-il à voix basse, d'un ton mystérieux, je vous supplie de m'accorder, sans me faire de questions, un important service.

— Monsieur, je suis tout à votre disposition.

En disant ces mots, je glissai deux doigts dans la poche de mon gilet, prêt à en extraire un schelling au premier signal.

Le vieux monsieur sourit de nouveau, car il avait compris ma pantomime discrète, et dit :

— Il ne s'agit pas de cela.

— Alors, parlez, Monsieur, de quoi s'agit-il?

— Voici, Monsieur. Cette lettre...

Il avait effectivement tiré une lettre de son portefeuille, tout en causant.

— Cette lettre, continua-t-il, si vous voulez vous en charger...

— Mais avec plaisir...

— Cette lettre, je vous conjure de la jeter à la mer lorque vous serez arrivé au milieu du détroit.

— Hein! fis-je au comble de la stupéfaction.

— Oui. — Cela vous étonne? — Mais, rappelez-vous, Monsieur, que vous m'avez promis de ne pas me faire de questions?

— C'est vrai. Pourtant... car enfin je ne voudrais pas devenir le complice de la destruction d'un document important! la fortune d'une orpheline, peut-être?

— Cette lettre n'a d'importance que pour moi, Monsieur, je vous l'affirme et j'en fais le serment. Libre à vous de croire que vous avez affaire à un insensé.

— Oh! Monsieur!..

— Oui, je puis passer pour un fou à vos yeux en ce moment...

Il est de fait qu'en ce moment, et même en beaucoup d'autres qui suivirent, ce petit monsieur me semblait appelé à devenir sous peu le locataire d'un cabanon, mais j'eus le bon esprit de n'en rien témoigner, et comme la cloche du bateau sonnait sans relâche, appelant les voyageurs retardataires, je me hâtai de prendre congé de mon excentrique interlocuteur, en lui promettant de faire ce qu'il m'avait dit.

— Vous le jurez? me cria-t-il, tandis que je descendais l'échelle.

— Je le jure!

— Au milieu du détroit?

— Pas à un centimètre de moins! Je me renseignerai auprès du capitaine à ce sujet.

— Bon voyage alors, et merci!

— Adieu!

Quelques instants après, je trébuchais, tout en m'efforçant de rester digne, sur le pont du paquebot en mouvement et s'éloignant rapidement de Folkestone, dont les maisons et les collines qui les supportent, s'effaçaient peu à peu dans la brume.

Je fus tiré de l'état contemplatif où vous réduit tout départ d'un pays qu'on ne reverra probablement pas de longtemps, par un incident désagréable et sur lequel je demande la permission de ne pas insister. Qu'on sache seulement qu'il faisait partie de cette série de tortures nautiques comprises sous la rubrique Nausées.

Je fus malade comme un chien, en admettant qu'un chien soit aussi malade que moi sur mer, ce que je n'ai jamais pu observer.

Enfin, la côte de Boulogne apparut. La vue de la terre, loin de me guérir redoubla fortement mon malaise.

Je ne repris à peu près complètement mes sens que plusieurs heures plus tard, après un dîner de convalescent, dans un excellent lit d'hôtel, à Boulogne même.

Encore ma tête conservait-elle de vifs souvenirs de roulis, qui la troublaient par instants.

Avant de m'endormir, je fis la revue de mes petites affaires, je comptai mon argent, je vidai mes poches. Une lettre cachetée, non froissée, chut tout à coup sur ma courte-pointe en même temps que d'autres papiers.

C'était la lettre de l'Anglais. Ma foi, j'avais absolument oublié la commission bizarre dont je m'étais chargé sur le quai de Folkestone. C'était triste à avouer, mais je m'étais parjuré de fond en comble, tandis que le mal de mer agissait sur moi de la même façon.

Que faire? — Je ne pouvais décemment, pour tenir ma parole, me lever, aller au port, freter un navire à prix d'or et retourner au milieu du détroit faire exécuter à la lettre l'étrange plon-

geon demandé. L'heure et l'état de ma bourse m'interdisaient de prendre ce parti héroïque. Et puis les souvenirs du roulis!

— Allons, dis-je, détruisons cette lettre par le feu, à l'aide de cette bougie de l'Étoile, qui vaut quatre sous chez l'épicier et vingt sous à l'hôtel. Détruisons-la, puisqu'il est maintenant trop tard pour l'envoyer à son destinataire humide, à cet excellent Neptune.

La lettre mystérieuse était en effet adressée uniquement à ce dieu marin, car l'enveloppe ne portait aucune autre suscription que ces mots: « A la mer! ».

Je restai pensif, la lettre entre mes doigts.

A la longue, à force de regarder cette énigme en papier, et considérant qu'en résumé elle n'était adressée à personne, il me sembla que, bien que ce fût une indiscrétion sans exemple, il était assez naturel que je cherchasse à deviner le mot du mystère en plongeant mes regards, qui valaient bien ceux de Neptune absent, dans l'intérieur de l'enveloppe qui me le dérobait.

Bref, ayant dit à ma conscience de se tenir

pendant quelques minutes tranquille, je décachetai la lettre du vieil Anglais.

Elle contenait ces simples mots :

— « *Je le savais! — Oublieux! Parjure! In-*
« *discret! Menteur! Traître! — Je le savais que*
« *vous ne feriez pas ce que vous m'aviez pro-*
« *mis. — O Français, Français! quand donc*
« *serez-vous sérieux et pratiques!* »

La pommette un peu colorée par la honte, j'interrompis la lecture de ce billet injurieux pour m'écrier :

— Ce brave homme connaît assez bien les faiblesses de la nature humaine. C'est un philosophe. Il fait des expériences. Mais il ne doit pas souvent en savoir le résultat, car, certes, ceux qui, comme moi et avant moi, ont oublié de jeter une lettre semblable à la mer et l'ont lue le soir, par curiosité, en la retrouvant dans leur poche, ne sont jamais empressés de retourner à Folkestone dire au vieil Anglais, sur le quai :

— Ma foi, j'y ai été pris, cher monsieur, et je confesse ma faute.

— Seulement, continuai-je avec quelque dépit, ce vieux singe britannique, si certain de son

fait, doit bien rire, de confiance, chaque fois qu'il remet une lettre à un voyageur ; il se réjouit d'avance, en vous quittant, de la mine que vous êtes destiné à faire quelques heures plus tard, à la lecture des légitimes reproches insérés dans ce papier maudit !

Je devinais juste. Car, ayant repris la lecture de l'impertinente missive, j'y trouvai ces lignes qui la terminaient :

— « *Songez, et soyez-en confus, qu'au mo-*
« *ment où vous achevez cette lettre nous rions*
« *à nous tordre, ma fille Arabelle et moi, de*
« *la piteuse figure que nous savons bien que*
« *vous devez faire. Votre amour-propre est*
« *froissé ; que la colère que vous ressentez soit*
« *votre châtiment. Bonsoir.* »

C'était fort bien fait pour moi. J'avais écouté aux portes et j'entendais des choses désagréables sur mon compte.

Mais c'est égal, la pensée qu'une miss Arabelle quelconque se moquait de moi, de l'autre côté de la Manche, me chiffonnait un peu, beaucoup. Les coups d'épingle du remords m'entraient dans les chairs. Ils m'empêchèrent même

de dormir. Si bien que, lorsque revint le jour, je me levai ayant pris la résolution folle, mais longuement ruminée pendant la nuit, de retourner à Folkestone pour démontrer au mystificateur et à sa fille que, si beaucoup de Français se laissaient prendre à leur piège, il s'en trouvait au moins un qui avait le cœur de revenir leur dire qu'il trouvait la plaisanterie exécrable et indigne de gens bien élevés.

Je repris donc le bateau du matin sans même prendre le temps de déjeuner.

En route, en vagues, devrais-je dire, la fraîcheur du vent calma puissamment mon courroux. Mon dépit s'apaisa. Et je me mis à écrire une lettre destinée à être remise au vieil Anglais que j'étais bien sûr de retrouver là-bas. Je l'intitulai : — *Réponse de Neptune.* Elle contenait ces quelques mots :

— « *Les Français ne sont ni sérieux ni* « *pratiques, dites-vous? Vous êtes dans l'er-* « *reur. La preuve, c'est que l'un d'eux n'hésite* « *pas à revenir, malgré vents et mal de mer à* « *Folkestone, demander à l'excentrique gent-* « *leman qui l'a mystifié hier la main de sa*

« *fille Arabelle, ou, tout au moins, un excel-*
« *lent déjeuner entouré d'un aimable cordon*
« *d'huîtres.* »

Et je signai : I..... *Parisien, architecte, célibataire, bon convive.*

On arriva à bon port. Et, chose remarquable, je débarquai, gai comme pinson, sans avoir éprouvé, cette fois, les angoisses de la veille.

La première personne que je découvris de loin, dans la foule des êtres sans occupation qui assistaient avidement à l'arrivée du bateau, ce fut mon vieux bonhomme écarlate avec ses favoris blancs. Il était temps que je le découvrisse, car au moment où je mettais le pied sur le quai, il pirouetta sur les talons et reprit le chemin de la ville. Je le suivis, en me cachant le visage avec mon mouchoir. Au bout de cinq minutes, il entra dans une maison coquette, dont les fenêtres donnaient sur le port. A peine la porte se refermait-elle derrière lui, que je m'y présentai à mon tour et donnai quelques forts coups de marteau, en maître. Une servante aux bras nus vint m'ouvrir. Je la priai de passer ma fameuse lettre, avec mes compliments, au maître

du logis. Quelques instants après j'entendis, du corridor où la servante m'avait dit de stationner, un énorme rire prolongé éclater dans le parloir. Puis le gentleman, en personne, riant de plus belle, se précipita à ma rencontre, me prit la main, me regarda, rit de nouveau et s'écria :

— C'est bien lui : — ma foi, vous êtes le premier à qui cette idée soit venue, sur les cent ou cent cinquante jeunes Français que j'ai mis à l'épreuve. — Entrez! le déjeuner vous attend.

— Très bien! fis-je froidement. Et miss Arabelle?

— Miss Arabelle aussi. — Venez que je vous présente.

. . . .

Que vous dirai-je? — C'était une famille d'excentriques comme il en reste encore beaucoup d'échantillons — (bien que mon maître et ami Théodore de Banville soutienne le contraire), — dans cette Angleterre où j'ai vu des servantes mettre leur chapeau de paille noire et leur châle écossais pour aller laver les marches d'un

perron extérieur, sous prétexte qu'il faut être convenable dans les rues !

Le gentleman et sa fille semblèrent charmés de rencontrer un être de leur acabit. Le déjeuner fût excellent. Les huîtres étaient parfaites. Miss Arabelle se montra gracieuse. On m'offrit une chambre d'ami. Bref, au bout d'un mois, l'enfant malicieux de la Déesse qui naquit de l'onde amena au Temple miss Arabelle et votre serviteur. Et nous fûmes unis, « pour le bien comme pour le mal, » selon la formule protestante, « indissolublement. »

IX

UN MARIAGE PRÉHISTORIQUE

HISTOIRE RACONTÉE PAR M. L...

Ce récit, — un ou deux milliers de siècles, au moins, nous séparent de l'époque où se passent les faits qu'il essaye d'esquisser, — a pour décor une austère et formidable forêt de l'Europe occidentale, vaste comme un continent moderne, que sillonnent entre deux marges d'affreux et féconds marécages, d'énormes cours d'eau cherchant encore leurs lits définitifs ; forêt mouvementée de chaînes de montagnes dont quelques-unes ouvrent des cratères à peine éteints, et ayant pour clairières des déserts d'alluvions

sablonneuses où des rochers d'une taille extraordinaire se sont échoués çà et là, solitaires ou en monceaux, après avoir été longtemps roulés par les déluges errants nés de la fonte des glaciers.

On était au milieu des temps quaternaires.

Et c'était l'un des plus délicieux soirs de la brève et troublante saison des pousses, qui venait de succéder, brusque et torride, à l'interminable et morne succession des jours d'un impitoyable hiver polaire, silencieux, au soleil éteint.

La nature soudain réchauffée se dilatait avec ivresse, bruyamment.

La vie tenace, paralysée pendant d'immenses périodes de froids intenses, se hâtait de se manifester avec énergie, de se répandre à flots, de se perpétuer passionnément.

Sous le ciel redevenu pur, où des astres maintenant disparus étincelaient à côté des constellations qui ont persisté jusqu'à nos jours, au-dessus des cimes ruisselantes, ondulaient paisiblement les buées chaudes de la terre, dégelée superficiellement, et pour quelques moments courts.

On entendait, dans la forêt renaissante, le ronflement précipité des sèves nouvelles circulant avec ardeur sous les vieilles écorces à chaque instant distendues et crevées par leur effort, ainsi que l'éclatement incessant et universel des bourgeons apparus le matin seulement et entrant déjà en éruption de feuilles. Dans les ténèbres légères, traversant les lueurs phosphorescentes qu'exhalaient les amas d'arbres tombés, pourris, et tout à coup pénétrés par l'atmosphère pleine d'électricité, tourbillonnaient avec une vibration joyeuse des légions d'insectes subitement éclos, luttant pour l'existence, s'accouplant sans cesse, mourant, se transformant, suivies d'autres myriades d'insectes nouveaux, avides de vivre et de se reproduire.

Des créatures extraordinaires, essais vénérables et grotesques de la vie inquiète, cherchant le mieux, modifiant les organismes, élaguant les faibles, choisissant les plus aptes, les développant ; des êtres gauches et comiques, éphémères et cruels, rampaient ou sautelaient dans les végétations inconcevables qui tapis-

saient le sol de la forêt terrible, se rencontrant, s'étreignant, se dévorant, poussés par la force irrésistible de la matière combinant et décomposant sans cesse les éléments de sa perpétuité.

Les arbres, les plantes, imbibés des feux du jour momentanément dompté par l'ombre, pleuraient leurs ambres et leurs gommes où des mouches bizarres s'incrustaient pour l'éternité. Les résines se vaporisaient en torrents de senteurs balsamiques, extrêmement pénétrantes, dans l'air brûlant qui charriait les effluves et les pollens émis sans relâche par les fleurs en amour.

Telle était la magnificence farouche et la fièvre de cette nuit où la nature, surexcitée, se multipliait aveuglément pour permettre à la vie de reprendre sans retard son sublime travail, suspendu pendant de sombres espaces de temps.

Soudain, le disque énorme de la lune troua les brumes exquises des premières heures noires, et devant ses rayons elles reculèrent circulairement, en roulant leurs flots bleuâtres.

Des flèches d'une clarté azurée s'insinuèrent alors vivement entre les rameaux opaques des

végétaux élevés, et, tombant sur les mousses et les fougères, firent luire partout, dans l'obscurité, la surface des innombrables ruisseaux alimentés par les neiges fondantes, dont on entendait s'égoutter, de cailloux en cailloux, les eaux délivrées.

En ce moment, dans la fourche des branches supérieures d'une majestueuse conifère, un être qui avait l'apparence d'un singe, et qui dormait, la tête appuyée affectueusement contre le tronc rugueux de l'arbre, fut frappé à la face par l'éclatante lumière de l'astre paisible, et ce contact furtif suffit pour l'éveiller. Il redressa son buste, ouvrit les bras et poussa un bâillement rauque terminé en cri d'angoisse.

Ensuite, l'être lécha avec délices les perles de rosée tiède que la nuit avait enfilées aux poils de ses longs bras ; puis, de branche en branche, tantôt se suspendant d'une main, tantôt s'accrochant d'un pied, et balançant son corps svelte avec force et sûreté, mais sans grâce, il descendit lentement sur le sol.

Cet être, tout imbu d'habitudes simiesques, était le produit humble encore d'une des mysté-

rieuses greffes tentées, avec des tâtonnements infinis, par la nature sur l'animal, un représentant incomplet et grossier de cette race humaine évadée à peine de la bête, et qui devait, illuminée par son cerveau, armée de ses muscles solides, servie par l'habileté spéciale et unique de ses mains, et aidée par sa locomotion particulière, arriver lentement mais sûrement à la souveraineté sur tout le reste des autres enfants de la matière.

Cet être humain à son aurore était un Mâle, un jeune.

Descendu de l'arbre où il avait pris quelques heures de sommeil, et comme il avait faim, il se mit à errer à la lumière lunaire, cueillant çà et là des baies ou des pousses qu'il croquait après les avoir flairées.

Il les triturait avec satisfaction sous la meule compliquée de ses dents inébranlables. Le mouvement de ses lourdes mâchoires faisait étrangement onduler la tignasse drue qui garnissait son front fuyant et son crâne allongé, et des paquets de muscles s'agitaient paisiblement le long de ses joues, sous ses pommettes saillantes.

Son profil bestial, effrayant, avec ses vastes arcades sourcilières, son nez écrasé et son menton à peine saillant, se découpait sur la clarté vague du ciel.

Il était nu. Un pelage sombre tirant sur le roux protégeait son dos et sa poitrine et ses jambes.

Ayant apaisé les sollicitations de son estomac, le Mâle se tourna du côté d'où venait le vent, le huma longtemps, frissonna des babines en découvrant quatre énormes et cruelles canines, puis grommela avec force.

Son grommellement s'acheva par un soupir de volupté d'une ampleur formidable où il y avait la plainte et la demande irritée aux échos du bramement du cerf sur la piste d'une troupe de biches.

On était alors dans la saison où, la pêche, la chasse et la recherche des fruits et des racines étant facile, les êtres humains, baignés d'air tiède, grisés par les senteurs de la terre, étaient sollicités soudain, de la façon la plus âpre, à accomplir la fonction pour laquelle toutes les autres sont en jeu.

Une terrible incitation à la poursuite des femelles naissait sous les os épais de leur crâne.

C'est pourquoi le murmure vital, ardent et confus, qui remplissait la forêt en rut, était dominé, de temps à autre, par le râle amoureux du jeune Mâle rassasié de nourriture.

Il avait été chassé du groupe des siens par les mâles plus âgés, plus forts ou plus habiles que lui, effrayés de son adolescence menaçante déjà.

Il errait donc, solitaire, en proie à une poignante souffrance jusqu'alors ignorée, la tête en feu, la gorge sèche, éclatant sans le vouloir en cris lamentables.

Parfois, bien que son odorat aigu ne lui révélât nullement la présence d'un être de sa race sur sa route, il se précipitait éperdument vers une forme humaine entrevue de loin aux rayons de la lune, dans le brouillard léger.

Mais ce n'était de près que quelque végétal, au tronc bifurqué, et qui avait l'apparence décevante d'une femelle en fuite.

Alors, il grinçait des dents, battait l'arbre de ses mains pesantes, et grommelait avec une touchante fureur.

Cependant, les senteurs lointaines des femelles errantes comme lui, dilatées par la saison brûlante, lui arrivaient sans cesse plus nombreuses et plus âcres dans le vent velouté qui sifflotait à ses oreilles pointues.

Il s'en pénétrait par une longue et profonde inspiration, puis reprenait sa marche furibonde dans les inextricables taillis de la forêt, guidé par son odorat infaillible dont le besoin accroissait encore l'acuité.

Un grondement caverneux agitait ses côtes, et ses dents claquaient comme celles d'un fiévreux.

Il allait, courbé, les genoux un peu fléchis, la tête dans les épaules, s'équilibrant à l'aide d'un bâton, côtoyant les buissons, les flaîrant, s'arrêtant, criant, repartant avec folie, grommelant, versant des larmes, la salive au coin des lèvres.

Insensible à tout, aux épines qui labouraient ses jambes sans mollets, aux griffes obstinées des plantes qui arrachaient des paquets de sa laine, aux tranchants des pierres sur lesquelles il trébuchait, il marchait sans cesse, s'insinuant entre

les arbres pressés, se glissant sous les rameaux pendants.

Toute sa faible intelligence était condensée dans une pensée unique, dans un désir effréné, dans un espoir dévorant ; espoir, désir, pensée d'une auguste brutalité : la reproduction inévitable de l'espèce, la semaille inconsciente de la race future.

Esclave de la nature inexorable, il était entraîné par elle vers son but suprême.

Il courait, exaspéré, les reins douloureux, perdant toute prudence acquise, hurlant au risque d'éveiller les monstres endormis qu'il frôlait du pied dans l'ombre.

Des bandes de rennes étalés dans les flaques d'eau, accablés de chaleur, se levaient à son approche, s'enfuyaient, et l'on entendait tomber derrière eux la pluie des feuilles arrachées par leurs grands bois moussus.

Des papillons lumineux qui diapraient les ténèbres et dont il traversait les vols sonores, s'abattaient soudain dans les poils de son visage, repliant leurs ailes froissées. Alors, le Mâle, irrité, tel un dogue que les mouches harcèlent,

lançait de côté sa bouche ouverte, happait quelque bestiole au passage, la mâchait, puis en crachait les débris, tandis qu'un rictus de triomphe crispait ses lèvres.

Mais une lassitude extrême s'emparait à la fin de ses membres surmenés. Terrassé par la fatigue et par la langueur de ses sens distendus outre mesure il ne gravissait plus les collines qu'en s'aidant, par un retour subit à d'antiques habitudes, de l'extrémité de ses doigts calleux repliés. Il trottait alors comme ses ancêtres les quadrumanes.

Enfin il s'affaissa, vaincu, épuisé, au pied d'un rocher, surprenant dans sa chute un petit animal roulé en boule qu'il saisit de ses mains défaillantes, malgré ses cris aigus, et dont il ouvrit la poitrine en deux coups de dents. Il en but le sang avec délices, à longs traits. Puis un sommeil épais l'engourdit subitement, et les mouches nocturnes vinrent pomper la sueur de son corps.

Dans les hauteurs du ciel, à l'orient, une pâleur rosée faisait alors pressentir la naissance prochaine de l'aube, et la brise était devenue tout-à-coup très fraîche.

Pendant que le jeune mâle dormait, à quelques milliers de pas de lui, au bord d'un obscur étang, sous d'énormes cicadées, un vieux chef de son espèce ronflait, la bouche hideusement ouverte, au milieu d'un groupe serré de femelles, jeunes et vieilles, dont quelques-unes avaient des enfants pelotonnés chaudement entre leurs jambes comme de petits marsupiaux blottis dans la poche maternelle.

Quand l'aurore couleur de soufre fit éruption, la sauvage tribu des femelles ouvrit des yeux farouches et limpides et les enfants crièrent en rampant vers la mamelle étroite et noire des mères.

Le vieux chef dont la toison dorsale était toute grise, grogna sourdement, entrebâilla les paupières, puis se replongea dans sa grossière quiétude matinale.

Mais les femelles se dressèrent sur leurs pieds, et allèrent boire à l'étang en se couchant à plat ventre sur le bord pour humer l'eau froide. Puis elles s'épluchèrent.

L'une de ces femelles, nubile à peine, était svelte, d'une haute stature, et son pelage ras et

soyeux était d'un noir luisant. La peau tannée apparaissait nue aux coudes, aux genoux, aux hanches plates et sèches.

Une vieille horrible, dont les tetines flétries et allongées pendaient sur une poitrine osseuse, lustrait la grande créature à l'aide de ses mains mouillées de salive. Elle la débarrassait patiemment de sa vermine avec des gestes affectueux.

C'étaient la mère et la fille.

Soudain dans les profondeurs des bois, un cri lent et triste se fit entendre au milieu du grand tumulte gai des milliers d'oiseaux s'élançant, par traînées immenses, vers le ciel irisé des feux de l'aurore.

La vieille femelle s'arrêta dans sa besogne. La jeune remua vivement ses oreilles sans ourlet encore. Leurs compagnes dilatèrent leurs narines évasées.

Bientôt d'autres cris, plus distincts, et qui avaient quelque chose du miaulement du tigre en chasse, excitèrent de nouveau l'ouïe des femelles dont les prunelles prirent un éclat singulier.

Quelques-unes frémirent et se rapprochèrent

du vieux chef, qu'elles tirèrent de son engourdissement.

Il se leva, subodora l'air, pencha la tête en avant, écouta, et proféra des sons rauques, précipités. Son troupeau féminin se rassembla autour de lui.

Il ramassa un épais fragment de silex, sommairement taillé en forme de feuille, qui gisait sur le gazon, et s'avança de quelques pas du côté de la lisière du bois.

Au bout de quelques instants un être humain, qui semblait jaillir du bois, apparut en face de lui, entre les arbres, sur le bord de l'étang, bondissant et hurlant.

C'était le jeune Mâle qui avait repris sa course, aiguillonné par l'angoisse tenace qui faisait haleter ses flancs.

Son œil sanglant aperçut immédiatement la jeune femelle au milieu de ses pareilles et il se rua vers elle, les bras ouverts, avec un grondement affreux.

Un coup violent du vieux chef l'arrêta net en chemin. Il tomba. Mais il était relevé avant que son adversaire pût lui en asséner un second.

Soit que le froid du matin eût paralysé le bras du vieux chef, soit qu'il eût été surpris par l'impétuosité de la charge du jeune Mâle étranger, le coup reçu par celui-ci n'était pas mortel. Une profonde entaille en était le seul résultat.

Elle suffit à faire dévier un instant la pensée du mâle en quête de femelle ; il oublia l'objet de sa poursuite pour se mettre instantanément en état de défense. Découvrant ses gencives rouges, le bras roide, il se jeta avec des cris furieux sur son agresseur qui était formidable en dépit de son âge.

Ils s'étreignirent haineusement.

Les femelles, celles-ci impassibles, celles-là tremblantes, s'éloignèrent des combattants qui, d'abord debout dans leur lutte, s'abattirent bruyamment sur le sol à la fin.

Les enfants, étonnés et amusés par la bataille, formaient un petit groupe à l'écart et riaient.

La jeune femelle et sa mère restèrent sur la place. La première, dont le bel œil de bête, langoureux et luisant, s'était allumé à la vue du jeune mâle solide et hardi qui s'était jeté sur elle, assistait curieusement à l'horrible duel, la

tête penchée sur l'épaule velue de sa maigre mère.

Comme les deux mâles, accrochés l'un à l'autre aussi bien par les mains que par leurs pieds aux doigts agiles et puissants, cherchaient à s'étouffer et se mordaient avec rage, une clameur extraordinaire, un tonnerre effrayant leur arriva de la forêt.

Les femelles, enlevant de terre leurs petits, se mirent à glapir des appels aigus, réitérés.

Immédiatement, les deux mâles éclaboussés de bave et de sang cessèrent leur combat, se levèrent tout droit, regardant la lisière ténébreuse de la forêt.

A la clameur stridente et formidable, cause de la terreur générale, avaient succédé des craquements de branches brisées par centaines, des bruits de chute d'arbres rompus. L'écho d'un pas prodigieux résonnait dans les profonds silences qui entrecoupaient ces bruits.

Puis, précédé de troncs qui s'abattaient sur le sol, cassés comme des roseaux, un Mammouth monstrueux émergea de la forêt dévastée.

Eléphant colossal à la trompe démesurée, aux

immenses défenses recourbées, au front élevé et concave, il était entièrement couvert d'une épaisse toison brune à longs poils.

En l'apercevant, le vieux Mâle grogna d'une façon particulière et se coucha en tremblant derrière un buisson, imité par les femelles de sa troupe qui appliquèrent leurs mains sur la bouche de leurs petits.

Quant au jeune Mâle, si brave et si ardent, il n'avait jamais rencontré sans doute le prodigieux géant des forêts glacées, car il claquait des dents d'effroi à son aspect, et les preuves de l'angoisse subite de ses entrailles souillaient ses jambes.

Le Mammouth descendit pesamment vers l'étang, la trompe érigée en S sur son front puissant, et montrant l'intérieur rose de sa gueule baveuse. Puis il abaissa sa trompe, la plongea dans l'étang, et silencieusement en pompa les eaux dont il irrigua ensuite sa gorge profonde.

Abreuvé, sans daigner s'apercevoir de la présence des êtres humains que sa vue semblait anéantir, il remonta la berge de l'étang et disparut bientôt de nouveau sous les voûtes de la forêt maternelle.

Quand le jeune Mâle sortit de la stupeur où l'apparition du Mammouth l'avait plongé, il vit le vieux chef, son adversaire de tout à l'heure, qui, les mains crispées sur sa poitrine, se roulait sur le sol en râlant.

Le vieux Mâle s'était évidemment rompu quelque vaisseau dans sa lutte avec le jeune étranger, et maintenant il expirait.

Quelques femelles accoururent et le regardèrent se débattre avec étonnement, sans émotion.

L'agonie était affreuse. Le jeune Mâle l'abrégea en frappant le crâne du moribond à coups redoublés d'une pierre aiguë ramassée au hasard.

Le vieillard devenu cadavre, le jeune Mâle s'éloigna de lui, grognant sur un ton impérieux. Les mornes femelles répondirent à ce grognement par des modulations douces qui semblaient imitées des oiseaux et, soumises, s'attroupèrent autour de leur nouveau maître. Il les repoussa avec colère, à l'exception d'une seule, la svelte créature au noir pelage, vers laquelle il étendit le bras et qui se mit à fuir épouvantée.

D'un bond il la rattrapa, la saisit par ses longs

cheveux, lui asséna sur la nuque un terrible coup de poing, la renversa dans les herbes et la viola malgré ses cris.

Les autres femelles, éparpillées aux environs, formaient des groupes impassibles, et les enfants imitaient, dans leurs jeux, les divers actes de la lutte pour l'existence auxquels ils venaient d'assister.

X

LA FILLE A FROMAGE

HISTOIRE RACONTÉE PAR M. L...

Un soir, — il y a de cela un nombre d'années, que vous permettrez à ma coquetterie d'homme tirant sur l'âge mûr de ne pas supputer exactement, — un soir donc, le facteur remit aux mains de mon père ce que l'on appelle un « pli cacheté, » en style classique.

Ce pli arrivait de la province, où nous avions un vieux parent, lequel ne donnait guère de ses nouvelles que tous les six ou sept ans.

A la maison, on l'appelait *Parrain-Tron*, parce que, disait ma mère, il commençait toujours

ses phrases par un « *tron*, *tron*, *tron* » de bonne humeur.

Parrain-Tron invitait mon père à venir passer au plus vite une huitaine de jours chez lui. Il terminait sa missive par ce *post-scriptum* :

P.-S. — *Amenez le Barbouillon, que je ne connais pas.*

Ce post-scriptum me concernait personnellement, à ce qu'on me dit. Ce *Barbouillon* que la province ne connaissait pas encore, et qu'elle semblait avide de contempler, c'était moi.

Vous dire que la qualification de *barbouillon* ne me parut pas légèrement offensante pour ma dignité d'écolier, serait déguiser la vérité.

Je la trouvai même impertinente.

Et si je n'avais écouté que mon premier mouvement, j'aurais certes prié mon cher papa de répondre à ce parent au langage si dégagé, que le *Barbouillon* ne consentait pas du tout à l'exhibition de sa personne dans les départements.

Mais je n'écoutai pas mon premier mouvement.

Ce fut même avec de secrètes délices que je pensai au voyage en chemin de fer suivi d'un

voyage en diligence, que le *Barbouillon* devait d'abord faire avant d'arriver à B...

— Et puis, ajouta ma mère, tu montreras à notre cousin que tu sais écrire sans te tacher d'encre, comme le font les enfants de ton âge, et que tu ne mérites nullement le sobriquet de *Barbouillon*, puisque tu ne te barbouilles pas.

Je consentis donc, très facilement, du reste, à me laisser emmener à B...

Nous partîmes le lendemain. Ce fut un voyage ravissant. — A la terreur que me fit éprouver la première locomotive qui siffla à mes oreilles, succédèrent les charmes de la diligence, charmes sans nombre pour moi, bien que je fusse inséré dans l'étroite voiture entre mon père, ce qui m'était agréable, et une dame énorme qui prisait éperdument et me saupoudrait de Macouba à chaque prise, ce qui était moins pittoresque.

Il y eut aussi un dîner, dans une auberge, sur une route déserte, qui me sembla un repas des dieux. Puis la nuit vint en route. Je le regrettai. Dans tous les livres que j'avais lus, on attaquait les diligences, la nuit, et les voyageurs étaient obligés de se coucher par terre, sur le ventre,

pendant qu'on les dépouillait. Je ne fus pas obligé de me coucher sur le ventre, dans la poussière, et personne ne me dépouilla. Ainsi mon costume resta net et frais, et je n'eus pas à craindre d'être appelé, et cette fois, avec raison, un indécrottable *Barbouillon*.

C'est égal, l'absence obstinée des voleurs, surtout de ces brigands en chapeaux à larges bords, ornés d'une plume, portant des culottes déchirées par le bas et flottant sur des mollets bronzés, de ces beaux brigands enfin, tels qu'on les représentait dans mes livres, me chagrina et me mit de mauvaise humeur.

Je pleurnichais même quand la voiture entra dans B...

Tout accablé de sommeil que je fusse en cet instant mémorable, mes petits yeux que l'*homme au sable* avait littéralement aveuglés de sa fameuse poudre, s'ouvrirent aussi larges que possible, et la silhouette des maisons qui se découpaient sur le ciel clair les frappa d'un douloureux étonnement.

Je ne m'attendais pas du tout à voir à B... des maisons absolument pareilles à celles de Paris,

avec des fenêtres, des portes et des gouttières comme chez nous.

J'avais espéré, au contraire, entrer dans une ville singulière, baroque, composée de huttes, de wigwams, de gourbis, de cabanes de toute sorte, en un mot. Car, quand on parlait de B..., chez nous, on désignait toujours cette ville sous la rubrique suivante : *C'est un pays de sauvages.*

Ma foi, je croyais fermement que le *Barbouillon* serait reçu à B... par des gens tatoués du haut en bas, avec un chignon piqué de plumes d'aigle et des mocassins garnis de dards de porc-épic aux pieds.

En quittant Paris, j'avais beaucoup réfléchi là-dessus. Je m'étais dit que si j'échappais aux voleurs de la grand'route, je saurais faire bonne contenance en entrant dans B..., dussent ses habitants danser la danse du scalp autour de moi.

— Je leur montrerai comment un *blanc* sait mourir ! avais-je dit avec un mâle courage.

En outre, je ne pensais pas que ça irait jusque-là. Primo, m'étais-je dit, j'ai mon père avec moi, et il est invincible. Ensuite, avais-je ajouté

dans ma petite tête, je leur offrirai du drap rouge et des billes de verre coloré.

J'avais bourré mes poches de billes conciliatrices et de drap rouge destinés à m'attirer les bonnes grâces des indigènes.

Quelle fut donc ma navrante surprise en constatant que B... était une ville tout à fait dépourvue de chasseurs de chevelures !

B... n'était pas plus un « *pays de sauvages* » que je n'étais un barbouillon, et les routes qui y menaient n'étaient nullement infestées de brigands à chapeaux mous, à culottes déchirées au genou !

Quel abîme de déceptions ! j'y tombai d'une façon rude.

Pendant que mon cerveau enregistrait ces enfantines notes de voyage, la diligence qui me contenait dans ses flancs jaunes avait traversé la grand'rue, — qui est fort petite, la rue de la Poste — où il n'y a jamais eu de poste, et la rue des Remparts — où il n'y avait pas plus de remparts que sur ma main.

Enfin elle s'arrêta devant la porte de l'Hôtel du *Chapeau rouge*, ou de la *Bombe*, je ne me

rappelle plus au juste ce qu'il y avait sur l'enseigne.

Un garçon qui semblait ne pas avoir fermé l'œil depuis vingt ans, tellement il paraissait accablé sous le poids de son envie de dormir, vint nous recevoir à la descente de la voiture, et comme il me prenait dans ses bras pour me mettre à terre, il poussa un cri terrible. Tout le tabac dont m'avait saupoudré ma grosse voisine lui était entré dans les yeux !

Il me lâcha avec une brusquerie regrettable, et il se mit à frotter ses infortunées paupières, en hurlant et en m'injuriant.

J'étais tout interdit. Mon père me prit à son tour, et entra, avec ce petit paquet sur le bras, dans l'hôtel du *Chapeau Rouge*.

A partir de ce moment, je ne sais plus bien ce qui se passa.

Je me rappelle seulement qu'on me coucha dans un lit énorme, sans rivage !— où il me sembla flotter comme un petit bouchon sur l'Océan.

Et je m'endormis, en écoutant, dans les chambres voisines, des bruits violents d'objets frénétiquement jetés sur le plancher.

— Ce sont des voyageurs qui se déchaussent, me dit mon père, en réponse à l'interrogation qu'il lisait dans mes yeux ensommeillés.

*
* *

Je dormis comme un diable écoutant la musique du Paradis, et le lendemain je m'éveillai, frais et prêt à me réconcilier avec la ville de B.., que je contemplais par la fenêtre de l'hôtel, et qui me paraissait amusante rien que par ses toits en pointe et leurs hautes cheminées en briques.

Je me lavai violemment les mains à l'intention du parent inconnu qui me faisait comparaître à sa barre.

Parrain-Tron demeurait à B..., dans le quartier désigné sous la rubrique : — la Vieille-Ville. Il va sans dire que la Vieille-Ville était presque entièrement composée de maisons neuves.

Aussitôt que l'heure parut convenable à mon père, nous quittâmes l'hôtel qui s'appelait le *Chapeau Rouge* — ou le *Cygne de la Croix*, —

ou la *Bombe* — et je fus mené par des rues étroites et sombres, au logis de *Parrain-Tron.*

Je revois aujourd'hui la maison, comme si j'étais encore à sa porte, un peu las, bien qu'ayant dormi tout mon somme, fronçant mon jeune sourcil, mais assez rassuré cependant en sentant ma petite patte maigre de Barbouillon amicalement enfermée dans la chère main de mon père.

Je ne vous ferai pas la description de la maison de Parrain-Tron. Il suffira de dire qu'elle n'avait sur la rue qu'une seule ouverture, au rez-de-chaussée : la porte. Sur le toit, néanmoins, on apercevait l'œil noir d'une lucarne. Bref, la maison de Parrain-Tron ressemblait beaucoup, par la façade, à l'une des maisons de la ville arabe, à Alger. Maison close tout à fait, prenant air et lumière seulement, à l'intérieur, par les jardins.

Nous frappons. Une infiniment petite bonne vient nous ouvrir. Mon père se nomme. La bonne minuscule sourit et l'engage à entrer. Nous entrons. On nous conduit, par un corridor noir comme un tunnel, et coupé d'escaliers subits, comme un fleuve américain par des

chutes et des rapides, dans un magnifique jardin planté de très-vieilles plantes hautes sur tiges, poussées çà et là autour de bosquets gracieux.

Du fond d'une allée, je vois venir à nous un maigre et long personnage, étroitement serré dans une sorte de fourreau en laine de couleur olive, une robe de chambre bizarre. Il était coiffé d'une espèce de turban singulier fait d'une serviette tortillée, et portait sur l'épaule un vaste parapluie de fabrique étrangère, qui me rappela immédiatement le parasol de Robinson, dans les gravures.

J'ai su plus tard que Parrain-Tron affectionnait les énormes parasols chinois, aux baleines de bambous et recouverts de papier laqué ; mais à l'instant où je l'aperçus, je crus voir — et cela avec une secrète joie — le parapluie en peau de chèvre de mon cher Crusoé.

Je fus même légèrement désappointé en ne trouvant pas à la ceinture qui serrait la taille de Parrain-Tron, la scie à dents aigues et le sabre que portait toujours Robinson. Quant au perroquet de l'illustre *Insulaire malgré lui*, ce n'était

pas ce qui manquait chez Parrain-Tron. Il y avait des oiseaux, et des perroquets surtout, dans toutes les chambres de la maison, comme je le vis une heure après en furetant dans tous les coins en compagnie de la bonne infiniment petite dont je vous ai parlé tout à l'heure.

Parrain-Tron nous reçut à merveille. Il embrassa même mon père. C'est-à-dire qu'il mit successivement sa barbe et son menton sur l'épaule gauche, puis sur l'épaule droite de mon père, avec un mouvement qui me fit rire en dessous.

Parrain-Tron daigna enfin, après cette embrassade étrange, s'apercevoir de la présence du barbouillon amené de Paris à grands frais. Il me regarda en clignant beaucoup de son petit œil droit, mouvement musculaire qui fit naître une effroyable patte d'oie sur sa joue de ce côté, et il dit en riant fort avec bienveillance :

— Tron, tron, tron, — Bonjour, petit *fouille-m.....!*

Je n'essayerai même pas de vous dépeindre la sombre et silencieuse colère qui bouillonna instantanément dans mon cœur, en m'entendant

qualifier de la sorte. J'avais franchement passé l'éponge sur le « barbouillon ». Il faut bien accorder quelque chose aux vieillards, m'étais-je dit ; mais être appelé *fouille-m....!* oh ! non !! mon âme se révoltait ; c'en était trop ! Je fis à l'instant une moue des plus expressives, et je lançai à l'individu qui me traitait ainsi, sans motif, un regard que je m'efforçai de rendre très sévère.

La solennité implacable de mon regard passa absolument inaperçue. Et Parrain-Tron, secondé par mon père, qui m'abandonna lâchement, se mit à rire de plus belle, je devrais dire de plus laide.

Comme j'étais plongé en de terribles réflexions, la bonne-enfant parut de nouveau à la fenêtre d'une salle, encadrée par un fouillis de vignes folles et de rosiers, et *Parrain-Tron* lui cria :

— Tron, tron, tron, mignonne, — Venez chercher ce jeune *Sautricot*, et faites-lui voir la maison et les bêtes.

Jeune *Sautricot* n'avait rien de bien flatteur ; mais à côté de *fouille-m..*, ce mot était, à mon avis, un grand pas fait par la langue de Parrain-Tron

dans la voie de la civilité sénile et honnête. Je l'acceptai donc comme une excuse. Et puis l'idée d'aller fouiller partout dans une maison inconnue, pleine de vieilles choses évidemment très curieuses, était tout à fait engageante. En outre, *voir les bêtes* renfermait mille promesses alléchantes.

Je me hâtai donc de courir vers la très petite bonne, abandonnant à leur conversation le singulier Parrain-Tron et mon père.

*
* *

La très petite bonne avait neuf ans, moi j'en avais dix.

Elle me confia son âge et je lui fis part du mien comme nous gravissions un roide escalier en nous tenant par la main.

A la trentième marche nous étions déjà de vieilles connaissances.

Elle me dit qu'elle s'appelait Reine Hallen.

Nous entrâmes dans une vaste pièce meublée uniquement de tables sur lesquelles il y avait une quantité considérable de livres posés de champ.

Ces livres étaient abandonnés là depuis un temps énorme et les rats avaient percé des tunnels dans les rangées compactes, trouant les reliures et les feuillets.

Au milieu des bouquins, une petite machine électrique montrait son disque de verre fêlé et ses cylindres de cuivre tout vert-de-grisés.

Nous essayâmes de la faire marcher, mais il n'y eut pas moyen.

Las de ce jeu, la petite fille et moi, nous nous assîmes sur des piles de livres, car le parquet en était jonché partout.

Alors elle me répéta que Reine Hallen était son nom, mais qu'on l'avait pendant longtemps appelée « *la fille à Fromage* » parce que son père avait été surnommé : Fromage.

— Et pourquoi cela? lui demandai-je, très intrigué.

Elle me répondit, et je me souviens bien de la façon naïve qu'elle y mit :

— Parce que mon papa, qui est mort maintenant, après m'avoir abandonnée dans un hôtel garni de la rue des Lombards, à Paris, achetait aux Halles tout ce qu'il trouvait de fromages en

mauvais état, écrasés, abîmés. Il les faisait fondre sur le poële de notre chambre, dans une petite casserole. La casserole refroidie servait ensuite de moule au mélange cuit et recuit. Ça faisait des petits fromages qui avaient l'air de petits pâtés. Papa les entourait d'une feuille de papier d'argent et il allait les vendre dans les restaurants et dans les tables d'hôtes. Les maîtres des tables d'hôtes les offraient ensuite à leurs clients en leur disant : « —Tenez, voilà des petits fromages de mon pays, qu'on m'a envoyés ce matin. Goûtez-en, vous m'en direz des nouvelles. »

— Était-ce bon ?

— Pas trop. — Mais, dame, moi, vous savez, monsieur Sautricot, j'en mangeais bien souvent et j'en étais dégoûtée.

— Je comprends ça. — Mais je ne m'appelle pas Sautricot, ma petite?

— Vous croyez? c'est que tout à l'heure on vous a appelé comme ça.

— C'est vrai, mais je m'appelle Louis.

— C'est plus gentil, mais je vous aimerais tout de même si vous étiez un Sautricot.

— Enfin, mademoiselle, si vous n'aimiez pas

les fromages de monsieur votre père, repris-je poliment, qu'est-ce que vous mangiez alors?

— Je mangeais du pain sec.

— Vous n'aviez donc pas de confitures?

— Oh non! — Nous étions si pauvres.

— Si je vous avais connue, mademoiselle, je vous aurais donné mes deux sous tous les dimanches.

— Ça m'aurait bien fait plaisir. — Mais je ne vous connaissais pas alors, c'est-à-dire, il y a un an, car je n'ai quitté Paris qu'il y a un an, et vous allez savoir comment.

— Je veux bien.

— Papa sortit un matin de l'hôtel et ne revint pas le soir. La dame de la maison me garda tout de même.

— C'est une brave dame!

— Oh! oui, et je l'aime bien.

— Alors, elle vous garda?

— Oui, elle dit : puisque Fromage, — on appelait ainsi papa, pour rire, dans l'hôtel — abandonne la petite, je ne peux pas la mettre dans la rue. — Nous étions logés au n° 22. C'était trop grand pour moi toute seule. Elle me fit un lit

au 55; c'était tout en haut, avec une fenêtre dans le toit.

— On voyait la lune, la nuit?

— Oui, mais quand je la regardais, ça me faisait pleurer, et puis papa ne revenait pas. Un jour on me mena à un hospice, derrière, dans une ruelle. Il y avait un corbillard, vous savez, noir comme du réglisse. Papa était dedans. On alla au Père-Lachaise. Après, on entra au coin d'une rue, chez un monsieur que la dame de l'hôtel connaissait. On mangea. Il y avait encore du fromage. Ça me rappela papa et je pleurai. On fit une quête. Le garçon de la maison me tenait par la main. C'était pour mon instruction qu'on faisait ça. On donna l'argent à la dame de l'hôtel.

— Papa lui en aurait donné aussi, pour sûr, s'il l'avait su!

— Voilà. On ne m'appela plus que la fille à Fromage partout, ou bien la petite du 55. On me plaça dans trois ou quatre maisons. Je recevais des claques. Le soir, je rentrais à l'hôtel. J'avais un grand châle à carreaux que m'avait donné la dame de l'hôtel, et un chapeau de castor. Les gamins se moquaient de moi. A l'atelier,

les autres riaient tout le temps. Chez une cartonnière, un jour, pendant que je dormais, on me mit de la colle plein les cheveux. Il fallut me les couper, le lendemain. J'étais toute chauve après ça.

— Voilà une sale farce, mademoiselle!

— Je reçus des claques des autres, à l'atelier, et je pleurai. Je ne voulus plus y retourner. J'entrai chez un marchand de vins pour tenir un petit enfant. C'est là que j'ai le plus souffert.

— Et pourquoi ça?

— Ce n'est pas que le petit fût gros, gros, mais il était lourd, lourd. Il était toujours méchant. On m'envoyait sur le quai Pelletier, au soleil. Le petit criait tout le temps. J'avais beau le bercer, au pied d'un arbre, sur le trottoir, il criait toujours. Les sergents de ville me disaient : — Oh! la vilaine petite fille qui fait pleurer son petit frère!

— C'était bien injuste, par exemple.

— Oh! oui. — Aussi j'ai bien pleuré dans cette maison-là, allez! Et puis il m'égratignait la figure, quand il devenait tout bleu, à cause des dents. Je l'aimais bien tout de même. Le diman-

che, j'allais voir la dame de l'hôtel, elle me consolait. Nous allions à vêpres. Ça sentait bon, et puis on chantait si bien, et puis l'orgue, et tout ça. Tandis que chez le papa de mon poupon, ça n'était pas ça du tout, et puis j'avais très peur des hommes quand je leur portais un litre dans la salle. Je racontai tout cela à la dame de l'hôtel, et elle me retira de là, et me remit au 55. Une fois, dans ce temps-là, le monsieur du 7 et le monsieur du 11, des garçons apothicaires qui me donnaient des amandes et du jujube, dirent à la dame de l'hôtel que je devais être une charge pour elle. J'entendis ça, vous comprenez, j'étais dans le bureau de l'hôtel, en train de nettoyer les lampes. Ça me serra le cœur. Alors, pour ne pas être à charge à cette bonne dame, je me mis à écrire, car j'écris très bien, et papa était très sévère là-dessus, tout en faisant ses fromages. Je me mis donc à écrire sur des bouts de papier que « *les personnes qui auraient des chats, des chiens ou d'autres petites bêtes à soigner, n'auraient qu'à s'adresser à l'hôtel de la rue des Lombards, tel numéro, et demander mademoiselle Reine Hallen.* »

— Vous vouliez être bonne de chats? c'est drôle!

— C'est bien ça. — Je m'en allai un soir dans les rues, avec mes papiers et un morceau de mie de pain que je mâchais pour en faire du pain *enchanté*, et je collai mes petites affiches sur les tuyaux, le long des murs, comme je l'avais vu faire aux autres de l'atelier, quand elles cherchaient de l'ouvrage. Seulement j'étais trop petite et je les collais trop bas. Ça me faisait bien de la peine de penser qu'il n'y aurait peut-être que les chiens et les chats qui liraient mon avis. J'avais le cœur gros. J'étais décidée à ne plus être à charge à la dame de l'hôtel, et j'avais dit en moi-même que je me creuserais un trou dans les tas de sable des cantonniers, pour y coucher. Je pensais à tout ça en collant mes papiers, et j'avais joliment froid aux doigts. C'était en hiver.

— Vous n'aviez pas peur.

— Oh! si. Mais je courais dans les rues noires. Je m'arrêtais pour souffler devant les boutiques, et puis je repartais. Ça n'empêcha pas un vieux monsieur qui avait de la fourrure à son habit et

des gants verts très gros de lire un de mes petits papiers.

— C'est encore heureux.

— Oui. — Mais il faut vous dire qu'il le lut parce qu'il était intrigué de voir ce que je faisais. Il me l'a dit après. Il me suivait depuis longtemps. Il me parla avec une voix très douce. Il me regardait tout le temps, en levant les bras en l'air, et en disant : Ah ! ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Enfin, vous a-t-il donné des chats à garder ?

— Je crois bien ! — Des chats et des chiens, et des oiseaux et aussi des perroquets qui ont une langue en gomme noire. Je vais vous les montrer tout de suite. Ils sont dans la chambre à côté.

— Comment ! le vieux monsieur, c'est Parrain-Tron ?

— Qui ça, Parrain-Tron ?

— Tiens ! Eh bien, votre maître, ici, donc !

— Monsieur Tatou ? Oui, c'est lui.

— Il s'appelle monsieur Tatou ? En voilà un nom ! Je ne le savais pas. Chez nous, papa et maman l'appellent Parrain-Tron. Mais ca m'est

égal. Je suis content de savoir que c'est lui qui vous a parlé dans la rue.

— Il m'a parlé. Il m'a demandé ceci et cela. Je lui ai dit qui j'étais. Il m'a dit de le conduire chez la dame de l'hôtel. Je l'y ai mené. Il a parlé à la dame de l'hôtel, qui m'a demandé si je voulais quitter Paris et venir ici pour être très heureuse, si j'étais sage, et apprendre bien des choses quand je le voudrais. J'ai dit que oui. Et voilà.

— Vous êtes sa petite bonne?

— Non. Je soigne les bêtes et je fais des devoirs après. La bonne ici, c'est maman Ragonde, vous la verrez tout à l'heure ; elle fait le dîner. Je suis très heureuse. J'ai une belle robe. On ne me donne pas de claques et je ne pleure plus du tout.

— J'en suis bien content. — Comme çà, nous pourrons bien nous amuser ensemble avant que je retourne à Paris.

Ayant ainsi recueilli les confidences de mademoiselle Reine Hallen, je la priai de me mener voir les perroquets. Elle y consentit, et ce fut charmant de causer avec ces gros oiseaux pendant une demi-heure, sans s'arrêter.

*
* *

Je passai huit jours dans la ravissante vieille maison de Parrain-Tron. Puis il fallut revenir à Paris. Si d'un côté j'étais heureux de penser que j'allais revoir ma mère, d'un autre côté je me sentais fort triste d'avoir à quitter *la fille à Fromage*, à laquelle j'avais proposé de nous épouser quand nous serions devenus des hommes. Elle avait accepté ma proposition de grand cœur, à condition toutefois que j'aurais des bêtes à soigner et que M. Tatou viendrait chez nous avec la Ragonde.

Barbouillon soumis, je jurai à ma chère petite Reine, que je lui obéirais en tout jusqu'à la mort.

Puis l'heure du départ arriva.

On nous reconduisit à la diligence.

Parrain-Tron, Reine et la Ragonde nous mirent en voiture.

Le costume de Parrain-Tron faisait rire beaucoup de personnes sur notre passage.

Je trouvais ça très inconvenant, et je me demandais comment on pouvait se moquer d'un homme qui était si bon pour ma future femme.

Nous nous embrassâmes tendrement elle et moi, en nous quittant, après nous être mutuellement promis de ne pas oublier de nous écrire.

Chose singulière, je tins ma promesse et Reine tint également la sienne.

Je devins à la longue un grand jeune homme, un peu poseur, torturant mon cou entre les cornes des faux-cols que j'empruntais à mon père, et fumant des pipes infiniment trop grosses pour un être aussi fluet que je l'étais alors, mais, régulièrement, tous les mois, j'écrivais à Reine une lettre où, d'année en année, l'orthographe devint de plus en plus satisfaisante, tandis que les sentiments que j'y exprimais restaient les mêmes que ceux d'autrefois, avec moins de naïveté dans l'expression cependant.

Les lettres que Reine répondait à celui que *Parrain-Tron* appelait toujours le *Barbouillon* étaient également de mieux en mieux rédigées, mais sous la tenue réservée des phrases, je devinais que le cœur qui les dictait n'avait pas changé plus que le mien.

J'aimais Reine, je ne le cachais pas et j'avais l'approbation générale des miens.

Aussi, dix ans après, le soir, l'hiver, quand je revenais de mon bureau, — car j'étais employé dans un ministère, — c'était avec une émotion profonde que j'apercevais, à la lueur du gaz, sur les tuyaux de conduite des eaux, de petits carrés de papier blanc collés avec des pains à cacheter.

Il me semblait toujours, au premier moment, qu'ils venaient d'être mis là par une pauvre orpheline désespérée et perdue, à huit ans, dans l'immensité noire de Paris et le fantôme grotesque et douloureux d'une petite créature en vieux chapeau de castor, engoncée dans un immense châle à carreaux, s'enfuyait devant moi dans l'ombre, remplissant mes yeux de pleurs.

Mais je riais bientôt de mon émotion rétrospective en songeant à la jolie fille en fleur qu'était devenue l'enfant infortunée de jadis, et je la voyais soudain, sérieuse et ravissante, dans la bizarre maison de Parrain-Tron, occupée à lire quelque journal au vieillard qui l'avait adoptée.

Alors, après avoir envoyé à travers l'espace un baiser à ma fiancée, avec quelle gratitude

passionnée je remerciais ce cher Parrain-Tron dont la curiosité, dix ans auparavant, avait nécessité le voyage à B... du *Barbouillon.*

— Tron, tron, tron, qu'il soit béni!

Hélas! le brave vieux n'eut pas la joie de voir notre premier enfant.

Parrain-Tron reposait depuis un an au cimetière de B..., — qu'on appelait le Cimetière Neuf, bien qu'il eût au moins cinquante ans d'existence, — lorsque la Ragonde, surveillée anxieusement par ma mère, ficela de ses mains ridées le maillot d'un *barbouillon*, cette fois le bien nommé, lequel entra dans la vie de la façon la plus rageuse, au grand émoi d'une adorable jeune femme, qui n'avait plus de la *fille à Fromage*, qu'un souvenir à jamais inscrit dans mon cœur.

XI

LE PANIER DE LA DAME

HISTOIRE RACONTÉE PAR M. Y...

« Monsieur Y..., c'est monsieur Hansquine. Monsieur Hansquine, c'est moi. Je ne tiens pas à garder l'incognito, mes bons amis. Ce à quoi je tiens par exemple, c'est à ne pas vous laisser croire un instant de plus, bien que j'aie annoncé l'intention de conter une histoire, que je puisse être, de vive voix, un conteur même passable. Non. De vive voix, je conte mal. Mais, la plume à la main, je m'en tire plus convenablement. Et voici pourquoi. C'est que mon cher ami maître Hamster, dont je vous ferai le portrait plus tard, s'il a l'œil excellent, a l'oreille dure, et il aime

infiniment mieux lire un récit que de l'écouter. J'ai donc pris l'habitude, pour faire plaisir à maître Hamster, d'écrire, de rédiger les histoires qu'il entendrait avec difficulté. Aussi, je vous avertis que quelques-uns des passages du récit que vous avez l'obligeance de me demander ont été mis sur le papier par moi, et je compte vous en faire la lecture. De la sorte, causant et lisant, tour-à-tour, j'espère arriver sans trop d'encombre au bout de mon rouleau.

Je commencerai par le commencement. C'est indispensable. Les petites choses avec lesquelles j'ai l'ambition de vous divertir, sont accrochées les unes aux autres, comme des cerises dans une assiette. On croit n'en tirer qu'une, on en enlève tout un paquet. Prenons donc celui de mes récits qui se présente le premier, les autres suivront forcément.

Voici les faits :

Le matin du jour de l'an 1865, un petit journal littéraire de Paris, absolument oublié aujourd'hui, et dont il serait tout à fait inutile de rappeler le titre, publiait l'article d'actualité suivant, intitulé *le Panier de la Dame*, qui n'est

pas de moi bien entendu, et que je vous prie d'écouter. . . . .

. . . .

S. M. Joujou MDCCCLXV règne. Son avènement date à peine de quelques heures, et déjà les masses sont très heureuses. Les parents sont tranquilles. Les enfants sont joyeux. La société respire.

Elle a bien raison, la Société. L'air est parfumé d'une exquise façon. En passant devant les confiseurs, à côté des marchandes d'oranges, on se dit tout à coup : — « Ah çà ! ai-je l'odorat d'une abeille, aujourd'hui ? Ma parole, je butine ! Ah ! les suaves odeurs ! Fleurs et bonbons ! que mon nez est un gaillard favorisé ! »

Que de bonnes choses dans tout cela ! Comme on mangerait sans relâche de toutes ces sucreries — distinguées !

Assises dans les comptoirs de ces *îles fortunées* (*Fénelon invenit*) on aperçoit également des demoiselles venues là on ne sait d'où, et si jolies, si jolies, que l'expression surannée — à croquer — s'installe naturellement sur les

lèvres quand on vient à parler de leurs charmes — commerciaux. Gourmand, va !

Bref, nous sommes dans la semaine des étrennes, une semaine sainte autrefois.

Ah ! le Jour de l'An !

Le nom de ce jour, tant aimé et si impatiemment attendu jadis, me rappelle le cadeau qu'une vieille amie de province — nous l'appelions « *la dame,* » ma sœur et moi, ne sachant point son nom — envoyait tous les ans, à pareille époque, à mon père et à ma mère.

Ce cadeau consistait... mais pardon, voulez-vous me permettre de vous conter ce bon souvenir d'enfance ? je ne prendrai la place de personne, et je serai bref.

Ce cadeau consistait en un panier, que dis-je ! en une arche d'osier, d'où mes yeux de petit garçon voyaient sortir tous les animaux de la création, et même quelques-uns de plus.

L'envoi et l'arrivée de cette caverne d'Ali-Baba, regorgeant de trésors, et que les Messageries alors royales traitaient dédaigneusement de « colis » méritent d'être décrits.

Car c'était toute une affaire, à la maison !

D'abord, le matin, précédant le panier « *de la dame,* » de quelques heures, arrivait une lettre, grande, solide, au cachet magistral. Sur l'enveloppe on lisait, calligraphiée avec un soin particulier la suscription suivante qui témoignait d'un doute extrême en l'intelligence des hommes de la poste :

MONSIEUR, MONSIEUR (*suivaient le nom et l'adresse*), QUARTIER DU ROULE, PRÈS LA MAISON DU BOULANGER. PARIS. Et (*adorable naïveté*), SEINE.

Près la maison du boulanger! — La « *dame*, » venue deux fois dans la capitale en trente ans, se figurait que rien n'y avait changé depuis le jour de son départ. Hélas!

Mon père ouvrait la lettre, la lisait, la passait à maman, et celle-ci nous disait : — « Si vous êtes bien sages, le panier de la « *dame* » viendra ce soir, et..... »

Parole imprudente! — mère bien aimée, — car tout le jour, à la pension, ma sœur et moi, nous ne faisions rien du tout, oh! mais là, rien du tout. — Je vous demande un peu quelle importance pouvait avoir un professeur à côté d'un

panier attendu, et qu'on sait rempli de choses inconnues et évidemment exquises ! Peuh !

Enfin la nuit venait. On dînait. On desservait. Et juste au moment où l'on mettait le tapis vert sur la table, avec la lampe, pour faire « la soirée, » quelqu'un frappait à la porte.

Quelqu'un ? Quoi ! vous ne devinez pas qui ? C'était lui, l'émissaire des Messageries alors royales, l'homme à la casquette ornée de lettres brodées, avec un registre vert à tranche jaune sous le bras, et le panier de la « *dame* » à la main.

— Un verre de vin, monsieur ? (maman l'appelait *monsieur ;* chère âme !) et vite, pendant que mon père, aidé de l'homme à la casquette, déposait le fameux panier à côté de la table, ma mère versait un coup de vin frais à l'employé des Messageries, qui s'essuyait le front de sa manche.

Moment solennel ! On me faisait signer sur le registre ! j'étais d'un fier !... Puis, l'homme redescendait l'escalier lourdement, — ban, ban, ban, ban.

— Des ciseaux ! un couteau ! n'importe quoi !

criait mon père. Et nous, muets, la bouche ouverte, la langue tirée, nous attendions Oh! comme notre cœur battait!

L'adresse compliquée de la lettre était répétée sur le couvercle du panier. Papa la relisait en souriant. Puis on tranchait les nœuds plus que gordiens : — Des ficelles, des papiers, des cordons, et puis encore de la ficelle, puis du papier, et puis du foin, et puis encore d'autres cordons. Ça n'en finissait plus!

Nous étions haletants. Notre chien, dressé sur ses pattes, voulait absolument se précipiter le premier dans le panier. Il y fourrait son nez. On riait. Il poussait de petits cris, et reniflait fortement. Le panier sentait si bon!

Enfin, la couche dernière de foin mélangé de rognures de papier, était enlevée. Et, dans un bocage de varech, — (« *la dame*, » j'avais oublié de le dire, habitait le port de Dunkerque), — on apercevait un homard agonisant, — touriste sans le savoir et malgré lui, — qui remuait faiblement une de ses longues antennes. Quel effroi! — Ma sœur s'enfuyait. Je faisais le brave, mais je n'étais pas bien rassuré. Cette bête vio-

lette, avec ses pinces, ses yeux étonnants, avait un air formidable. Le chien lui-même faisait la mine la plus drôle, les yeux de côté, en flairant cet être étrange qui venait de si loin.

Les idées les plus baroques, sur le visage, la tournure et le caractère de « *la dame*, » nous passaient alors dans la tête. Nous ne l'avions jamais vue, et nous nous demandions, parfois, ma sœur et moi, ce que pouvait bien être une personne qui possédait des animaux si singuliers à son service.

Après le homard, on tirait du panier une couple de pigeons ; nous caressions avec amour ces pauvres petites bêtes mortes, aux pattes si froides. — Puis venait un lièvre, au poil sec et rude, taché de sang. Nous nous montrions ses petites dents de devant, si blanches et si fines. — Deux canards arrivaient ensuite, la tête de côté comme si le poids du bec l'entraînait ; les couleurs splendides de leur col, si doux à la main, semblaient plus belles encore à la lumière.

Des pommes, des poires, couchées sur le foin, les unes jaunes ou brunes, les autres d'un rouge vif, — (c'étaient des *apis* que « *la dame* » en-

voyait pour « *les enfants,* » — nous tiraient des grognements de satisfaction. Un pot de beurre salé, un autre de confiture de *gratte*... (pardon), garnissaient le fond de la manne. Enfin, une galette lourde, épaisse, sortait la dernière du panier de « *la dame.* »

Il s'exhalait de tout cela une bonne odeur de foin sec et de fruits, où se mêlaient les âcres parfums des algues et du homard, et cela nous faisait penser, je ne ne sais pourquoi, aux cales de navires, à Robinson, à des pays bizarres, à des Cocagnes inconnues, semblables à ceux dont nous lisons la description dans le *Magasin pittoresque* et dans l'*Histoire des naufrages !*

Pendant que nous nous tenions extasiés devant ces richesses si succulentes que, peu à peu, mon père, aussi intrigué que nous d'abord, remettait au hasard dans le panier, ma mère, en les regardant, semblait pensive.

Ces fruits, ces animaux, ces produits de province, tout cela venait de son pays, et le lui rappelait. Et la vaillante et simple créature revoyait sa petite ville, les rues étroites, au bout desquelles se dressent des mâts de navires ; elle errait de

nouveau, comme dans sa jeunesse, dans les Dunes, après vêpres, le dimanche, en compagnie de ses jeunes amies, maintenant dispersées, disparues, mortes...

Et ces souvenirs étaient pour elles doux et navrants. Mais elle nous attirait près d'elle, et silencieusement nous embrassait. Son baiser mouillé nous étonnait, nous, les petits, pour qui tout était joie !

. . . .

Aujourd'hui, ma mère, mon père sont morts... Oh ! tenez, j'aurais mieux fait de ne pas vous raconter l'histoire du panier de « *la dame.* »

Brisons là, si vous le voulez bien.

. . . .

. . . .

Cet article était signé : *Ernest Stamp.*

Quelques jours plus tard, cet Ernest Stamp recevait, au bureau de son journal, un petit tableau de mœurs de province maritime ayant pour titre — CE QU'ON PEUT VOIR PAR L'ŒIL D'UN GUETTEUR, que je vais vous lire, avec une modeste rougeur au front, attendu qu'il est de moi.

Le voici :

. . . .

. . . .

— Supposons, — oh ! pour un seul instant — qu'il vous soit donné de regarder par l'œil du guetteur (généralement un cordonnier) qui se tient comme un Stylite, avec la foi en moins et la pinte de bière en plus, au sommet de la tour du carillon de Dunkerque.

Supposons cela, mon cher monsieur, et voici ce qu'à l'aide de ce vivant instrument d'optique, vous pourriez voir tous les jours de beau temps, hiver comme été d'ailleurs, de trois heures à cinq heures, sur la plage de sable doux pailleté de coquilles écrasées, qui s'étend le long de la côte, à partir de l'estacade nord :

Vous verriez trois personnes, trois hommes, à peu près du même âge très mûr ; trois pauvres provinciaux, enfin, mon cher monsieur, qui hument l'air vif de la mer, et réchauffent de leur mieux leurs vieux membres rouillés aux bienfaisants rayons du soleil, en causant de choses et d'autres, mais de choses chastes et gracieuses.

L'une de ces personnes est assise dans une

voiture de malade, malheureusement. Dans la ville, on l'appelle maître Hamster. C'est un ancien armateur. La pêche sur les côtes d'Islande l'a enrichi. Fortune modeste, bien acquise, et employée à faire le bien, je l'ajoute avec satisfaction.

Derrière le véhicule tricycle où le destin emprisonne maître Hamster, et le faisant rouler avec douceur, se tient, le dos voûté, l'air songeur, un brave garçon dont la joue droite semble perpétuellement la proie d'une fluxion aussi atroce que volumineuse. Il n'en est rien néanmoins. Bodéco-le-Jeune, ancien pêcheur de morues (tels sont le nom et l'ex-profession du brave garçon en question), est tout simplement resté l'ami fervent de ce viatique des gens de mer qui s'appelle « une chique » révérence parler. C'est donc à l'insertion constante sous sa joue droite d'un morceau de Cavendish (pourvu, grand dieu! que la Douane ne nous entende pas !) que notre ami Bodéco-le-Jeune doit le gonflement prononcé dont l'aspect, tout d'abord, mettrait sans doute une lueur d'espoir dans les yeux d'un dentiste tout frais sorti de Paris.

Bodéco-le-Jeune est le fidèle compagnon, plutôt que le serviteur, de maître Hamster. Le vieil *Islandais*, comme on dit chez nous, en parlant du marin qui a été plusieurs fois « *à Islande*, » est spécialement chargé de pousser la petite voiture de maître Hamster, pendant sa promenade quotidienne. Le jardin de maître Hamster reçoit également les soins de Bodéco.

Bodéco-le-Jeune (comment diable est, ou a pu être, Bodéco-le-Vieux?) est un bonhomme que l'eau de mer a racorni étrangement. Un cannibale (c'est une question que je me pose souvent en le regardant) se déciderait-il jamais à entamer un naufragé aussi coriace que Bodéco-le-Jeune? Pour moi, j'en doute.

Quoi qu'il en soit, Bodéco-le-Jeune est, sous son enveloppe qui pourrait lutter avantageusement de rugosité avec celle d'un requin, le meilleur être de la terre et même de l'onde. Il n'a pas de grands défauts. Un goût tendre pour le genièvre, une amitié bizarre pour sa coiffure, large *suroët* de toile cirée qui lui couvre la tête et les épaules et est rendu par les éléments et les ans tout à fait pareil à un pruneau trop cuit, en-

fin un inexplicable amour pour le fréquentatif des verbes, telles sont les quelques petites choses qu'on pourrait reprocher à Bodéco-le-Jeune. Hormis cela, il est parfait.

La troisième personne que vous verriez aussi par l'œil du guetteur, à côté de maître Hamster et de Bodéco, est un grand sexagénaire en chapeau de feutre gris à larges bords, ingambe, mon cher monsieur, complètement ingambe !

Ce sexagénaire de haute taille, qui arpenterait la plage comme un lièvre des dunes voisines, si l'amitié la plus vive, une amitié de toute la vie, ne l'enchaînait à la triste et chère voiture que Bodéco-le-Jeune pousse doucement, ce sexagénaire est un artiste touche-à-tout, peintre à ses heures, jamais à celles des autres, écrivain par boutades, musicien quand cela lui plaît, un flâneur, un être inutile (excepté pour son ami Hamster), bref, un fantaisiste impénitent duquel on dit, quand il passe sur la place, « c'est cet original de père Hansquine. »

Tous les trois, maître Hamster, Bodéco-le-Jeune et M. Hansquine, après dîner, quand il fait beau, s'en vont ainsi de compagnie sur la

plage pailletée de coquilles qui craquent sous les pieds. Ils s'entretiennent de choses douces, aimables. Puis on lit les feuilles arrivées de Paris le matin. On les commente.

C'est M. Hansquine, généralement, qui prend et garde la parole le plus longtemps. Maître Hamster l'écoute, le regard sur le flot qui monte ou qui descend, la main droite sur le timon du gouvernail qui sert à diriger sa chaise roulante, et la main gauche caressant les oreilles veloutées d'un personnage enfoui sous la couverture qui recouvre ses jambes, et dont la tête de lapin futé passe seule.

Ce personnage, qui a bien son importance, et à qui je demande bien pardon de vous le présenter si tard, est le placide Mars, un Kanguroo d'Australie, rapporté à Dunkerque il y a je ne sais plus combien d'années. Il est parmi les nombreux chiens et chats que renferme la demeure de maître Hamster, l'animal favori de l'ancien armateur, et l'idole de Bodéco-le-Jeune.

— Si Mars n'était pas toujours à « trottailler » dans nos légumes, dit Bodéco, ce serait une

perle. Mais, voilà, il faut qu'il mangeaille sans cesse, et alors, adieu nos carottes!

— Tu entends, Mars, répond à l'instant maître Hamster, tu entends ce que dit Bodéco? Toujours à « courailler » dans le jardin! Va! nous te renverrons avec les sauvages, si tu recommences. Pour cette fois, grâce à la prière que j'en fais à Bodéco, on te pardonne, mais gare à la récidive!

— Oui, gare à la récidive! reprend Bodéco. Si je le prends à dévastailler encore nos carrés, je vous l'attrape par ses longues jambes, et il aura beau criailler, je le fiche à la porte, et il verra!

Pendant qu'on l'accuse et qu'on le défend de la sorte, le placide Mars cligne de l'œil, et se frotte l'estomac à l'aide de ses extrêmement petites pattes de devant, avec un air de profonde insouciance.

Donc, tandis que sa voiture roule lentement sur les sables salés, maître Hamster contemple la mer qui s'agite et se plaint, puis il caresse les oreilles d'un kanguroo trop gâté. Près de lui, gesticulant, marche le grand M. Hansquine, et Bodéco-le-Jeune, le dos voûté, pousse d'un air

songeur le fauteuil tricycle de son maître et ami, cependant que le vent d'Ouest tord sous le menton de l'ex-marin un bouquet de barbe blanche.

Mais voici que le soleil s'abaisse.

Déjà dans les dunes désertes, à plusieurs reprises, les airs lointains du carillon de la ville ont égrené leurs notes argentines. Il est temps de retourner à la maison.

— Virez de bord, maître Hamster!

Et l'on revient sur ses pas, lentement, en causant de choses honnêtes et gaies. L'ombre du grand M. Hansquine s'allonge sur la plage, et exagère encore les gesticulations insolites que cet audacieux individu se permet en face de la mer du Nord.

La petite voiture de maître Hamster repasse sur les trois sillons parallèles, bizarrement ondulés, que les roues ont creusé une heure auparavant, et de nouveau, par les sentiers commodes, sans secousses, on touche enfin aux remparts de Dunkerque.

Cependant le placide Mars, toujours enfoui

sous la couverture de son maître, et ne montrant que sa petite tête de lapin intelligent, fronce ses babines, et subodore déjà les légumes précieux du jardin qu'il va tout à l'heure « saccageailler,» malgré la défense expresse de Bodéco-le-Jeune.

C'est de cette façon uniforme, calme et pure, mon cher monsieur, que s'écoule, dans un port de mer du Nord, l'existence simple de trois hommes et d'un innocent animal, réunis tous les quatre par les liens solides d'une affection sincère et d'une estime réciproque.

Puisse le souvenir de ce bonheur provincial sans apprêts, mais aussi sans mélange, que vous venez d'entrevoir, de loin, par l'œil du guetteur du carillon de Dunkerque, hanter parfois votre esprit que surmènent les émotions de la vie de Paris, et lui faire alors l'effet d'un breuvage rafraîchissant.

. . . .

A ce croquis, que je me permets de qualifier d'humouristique, était joint un *Post-Scriptum* qui va vous expliquer comme il l'expliqua à Er-

nest Stamp, le motif qui me l'avait fait esquisser.

Ce post-scriptum disait :

— « Cher auteur du PANIER DE LA DAME,
« la *dame* qui envoyait jadis à votre mère le
« fameux panier dont vous avez décrit l'arrivée
« dans votre famille, avec une émotion discrète
« qui nous a tous gagnés, hier, sur la plage, en
« lisant le journal dont vous êtes l'un des excel-
« lents collaborateurs, la dame, hélas, n'existe
« plus depuis vingt ans. »

« Elle dort paisiblement dans le cimetière de
« Dunkerque où le mari qui la regrette chaque
« jour ira bientôt la rejoindre.

« Ce mari, c'est moi, le grand monsieur Hans-
« quine dont il est question plus haut.

« Les événements de la vie, la distance, et,
« peu à peu, la poudre grise de l'oubli que le
« temps sème sur toutes choses, sur les choses
« bonnes comme sur les mauvaises, surtout quand
« ces choses ne vous touchent qu'indirectement,
« ont fait disparaître les liens d'enfance qui
« unissaient votre famille à la mienne. On s'est
« perdu de vue. De part et d'autre, à certaines

« dates, à des anniversaires, on l'a regretté cer-
« tainement, mais le fil était rompu et les deux
« bouts n'ont jamais été rattachés ensemble.

« Aujourd'hui, puisque je retrouve dans le si-
« gnataire du *Panier de la dame*, le fils de ces
« amis perdus qui nous furent chers, et auxquels
« j'ai toujours pensé, annuellement, au jour de
« l'an, laissez-moi vous demander, pour le mari
« de *la dame*, une petite place dans les tendres
« souvenirs que vous avez gardés d'elle et qui
« s'associent aux premières émotions de votre
« jeunesse.

« Si la description photographique que j'ai
« faite ci-dessus de nos occupations quotidiennes,
« si le portrait de mes compagnons et le mien,
« qu'a tracés une main malhabile, vous inspirent
« quelque curiosité, et, je l'espère, quelque sym-
« pathie, venez vite, cher enfant, venez oublier
« pendant quelques semaines la capitale où vous
« semblez si triste et si solitaire, chez les gens
« tranquilles (y compris le Kanguroo) que tous
« les jours, hiver comme été, contemple l'œil du
« guetteur du Beffroi.

« Venez, fils de notre vieil ami de Paris, ve-

« nez goûter un peu de notre vie qui a sa dou-
« ceur, si sa monotonie ne vous effraye pas.

« *Signé :* Hansquine. »

. . . .

Ma lettre et son post-scriptum avaient été lus par maître Hamster, flairés par le Kanguroo, et palpés par Bodéco-le-jeune, ces deux derniers ne sachant pas lire.

Mais tous trois les avaient approuvés complètement.

Bodéco-le-jeune avait même dit, en faisant passer sa chique de bâbord à tribord.

— Très bien ; que ce jeune homme vienne donc ici, au lieu de s'éreinter à écrivailler dans les feuilles.

Il me fut difficile de faire comprendre à Bodéco-le-jeune pourquoi son *écrivailler* était un fréquentatif du verbe écrire tout à fait impropre en cette circonstance et même quelque peu blessant pour l'auteur du *Panier de la dame*.

Quant à celui-ci qui n'était pas un tout jeune homme, comme le pensait Bodéco, mais un homme d'allures sérieuses, je reçus de lui, en

réponse à ma missive, une lettre tout à fait charmante, mais qui brisait pour l'instant notre espoir de lui être agréable.

Il me faisait part (après une série de compliments sur mes facultés de descripteur qui me firent plaisir, mais que je vous passe), des obstacles qui s'opposaient à ce qu'il vînt immédiatement nous voir à Dunkerque, obstacles provenant de la nature de ses occupations.

Ernest Stamp publiait effectivement çà et là, dans les feuilles parisiennes, des articles de genre, payés plutôt peu que prou ; mais ce de quoi il vivait principalement, c'était des émoluments d'une place de surveillant d'études dans une institution spéciale, il ne me disait pas laquelle, et cette place ne lui laissait quelque loisir que pendant les vacances.

— Aux vacances donc, mon cher maître et ami (le flatteur m'appelait son cher maître !), disait-il en terminant sa lettre, et, en attendant le jour ardemment désiré de notre réunion en face de la mer, gardez de moi un affectueux souvenir.

Les semaines s'écoulèrent, nombreuses. Mais

entre Ernest Stamp et moi, et nous, devrais-je dire plutôt, car maître Hamster et Bodéco étaient instruits de tout ce qui concernait notre jeune ami, la poste se chargea d'établir un solide va-et-vient des plus agréables.

Des plus agréables surtout pour moi, je le confesse sans honte, car l'habitude d'écrire mes impressions pour les communiquer à maître Hamster, avait fini par dégénérer en un besoin impérieux d'aligner des phrases, et je n'étais pas fâché de me savoir à Paris un lecteur de mes... alignements. J'en abusais même, je le crois.

C'est à ce point qu'un jour que mon cher correspondant me remerciait de lui avoir fait connaître quelques-uns des types excentriques de la province maritime, je résolus de lui démontrer que, quoique éloigné de Paris depuis quelques années, j'avais su, pendant les séjours rapides que j'y avais faits, de temps à autre, après la mort de ma femme, y exercer les facultés observatrices qu'il me félicitait d'avoir conservées au bénéfice, ou au détriment, de la province, et je lui envoyai le portrait des *Poternaz*.

Ici je demande de nouveau la permission de lire de ma prose :

— Hum ! Les POTERNAZ.

. . . .

Les Poternaz — Monsieur et madame Poternaz — habitent un charmant pavillon Louis XVI, bâti au fond d'un jardin assez vaste, auquel on accède, après avoir traversé plusieurs corps de bâtiments modernes peuplés de locataires paisibles, par un long couloir bordé de jardinets, et dont l'entrée donne rue des Feuillantines, à Paris.

Des fenêtres du second et dernier étage de ce pavillon, au-dessus des tilleuls vieillis qui l'entourent, comme d'une verte muraille, on aperçoit les mâts de manœuvre plantés dans la cour d'une École préparatoire de marine.

Si l'on monte au belvédère qui termine le pavillon des Poternaz, la vue embrasse un immense horizon de collines bleuâtres dominant les campagnes poudreuses des environs de la capitale, sur la rive gauche de la Seine.

L'endroit est fait à souhait pour le plaisir de

deux braves rentiers, placides et maniaques ; de la grande ville dont le fracas les effraye, il ne leur arrive, le soir, qu'un murmure affaibli, immense et confus, pareil au tumulte lointain des flots sur une grève sonore.

Est-ce la vue continuelle des mâts chargés d'agrès de l'École navale, voisine de leur pavillon, est-ce le bruit quasi maritime entendu, le soir pendant de longues et lentes années ; est-ce enfin la lecture constante des ouvrages du capitaine Marryat, qui, peu à peu, a transformé ces deux rentiers en un couple de marins bizarres? c'est probable, mais je ne saurais l'affirmer. Toujours est-il que les Poternaz, insensiblement, sont devenus très ferrés sur les choses de la mer, et leur esprit a métamorphosé leur pavillon en une sorte de vaisseau idéal à deux ponts, à bord duquel ils exécutent des traversées fréquentes, toujours exemptes de naufrages, du mal de mer, et autres incidents désagréables!

Ils appellent, *faire une traversée*, la retraite de huit ou dix jours, parfois d'un mois, où ils se confinent de temps à autre, volontairement, au grand et incessant étonnement de leurs amis. Ils

s'enferment dans leur pavillon, lequel est bourré de toute espèce de viandes et de légumes conservés, et orné d'une bonne bibliothèque de livres de voyages, et personne n'est admis à les voir, pour quelque motif que ce soit, pendant tout le temps que dure la traversée.

— Mariette, disent-ils à leur servante, nous allons faire une traversée. Nous nous embarquons pour une semaine; renvoyez tout le monde à notre retour. Nous appareillons demain. Faites suivre nos lettres.

Mariette habituée depuis son adolescence aux excentricités innocentes de ses maîtres, se contente de répondre :

— Très bien, Monsieur. Entendu, Madame. Demain vous serez au large. C'est convenu. Je vais prévenir Mademoiselle.

Mademoiselle, c'est une grande jeune femme de vingt-huit ans, pâle, très douce, que les Poternaz (on les traite d'égoïstes dans le quartier), ont recueillie — « comme une naufragée, » se disent-ils entre eux, une dizaine d'années avant le moment où j'ai l'honneur de vous faire connaître ces braves gens.

Dans le pavillon de la rue des Feuillantines on la nomme Louise. Louise qui? — Cela est un mystère dont les Poternaz n'ont jamais donné la clef.

Un soir, on les avait vus ramener, dans un fiacre une jeune fille pâle comme une perle, et, depuis ce soir dont quelques vieux voisins se souviennent encore, mademoiselle Louise a vécu avec les Poternaz, remplissant chez eux les fonctions de gouvernante, de pilote-gardien plutôt.

Car mademoiselle Louise, pendant les traversées des Poternaz, veille sur ces deux vieux enfants de la façon la plus tendre et la moins indiscrète.

Elle respecte leur étonnante manie, leurs baroques inventions, et même, quelquefois, elle se plaît à rendre leur illusion plus forte et plus complète, à l'aide d'un terme de marine lancé à propos.

Ainsi, elle appelle : *Livre de loch*, le registre sur lequel, pendant les *traversées*, Monsieur Poternaz inscrit la direction et la force des vents, les indications du baromètre et du thermomètre, et les incidents de chaque journée de voyage. Elle

qualifie aussi de Dunette ou même de *Rouffe* le belvédère pavoisé sur lequel se tient M. Poternaz, pendant tout le jour, l'œil à l'horizon quand il ne lit pas un livre de voyage.

Mademoiselle assiste encore, très gravement, avec une inépuisable complaisance, pendant les traversées, à la prise quotidienne de la hauteur maximum du soleil à son passage au méridien, bref, aux opérations et calculs exécutés par le « *capitaine* » Poternaz, quand il *fait le point*, à midi.

Un grand nombre de locutions maritimes sont évidemment familières à mademoiselle Louise. Cela donne même à croire aux visiteurs du pavillon que la jeune femme pourrait bien être née dans un port de mer quelconque.

Mais ne nous arrêtons pas plus longtemps sur la créature douce et tranquille que l'excellente madame Poternaz a nommée son *subrécargue*, non point que Mademoiselle s'occupe, comme l'officier dont elle porte le titre, de diriger la vente des marchandises emmagasinées à bord, mais parce qu'elle prend un soin extrême des provisions entassées dans la *soute*, pardon, dans

l'office du navire des Poternaz, provisions qui consistent en boîtes de lait condensé, bœuf fumé d'Australie, conserves d'ananas, merluche et morue, confitures sèches, sacs de gourganes, de *fayots* et de riz, etc., etc.

Donc les Poternaz ont subi cette métamorphose singulière, et ils sont arrivés à dire de leur pavillon Louis XVI qu'il est bon voilier, bien qu'on soit obligé d'y bourlinguer souvent, par les gros temps!

Il va sans dire que les Poternaz n'ont jamais vu la mer, même au Havre de Grâce.

L'Océan leur est apparu seulement dans les romans et au Musée de marine du Louvre, leur promenade de prédilection. Ils s'y rendent fréquemment, « *quand ils sont à terre.* »

Les Poternaz n'ont jamais vu la mer, et ils n'ont aucune envie de la voir. Le rêve qu'ils font depuis longtemps, tout éveillés, leur suffit simplement. Le petit verre de genièvre bu le matin, avant de monter sur le pont, pour juger de l'état du ciel, leur semblerait évidemment d'un goût barbare, servi à bord d'un véritable vaisseau. Les perroquets et les noix de

coco des îles authentiques, n'auraient certainement pas pour eux le charme de la perruche criarde achetée sur le quai du Louvre, et des noix de coco, sculptées par un ancien notaire de leurs amis, décédé au bagne de Toulon, qui ornent leur cabine rue des Feuillantines.

Les Poternaz sont heureux ; sans souci, ils attendent en vrais matelots, le moment d'être coulés à la mer du néant, dans un sac de toile à voile, avec un boulet de 24 aux pieds.

Autour d'eux règne une joie honnête. Ceux qui fréquentent le pavillon Louis XVI en sortent fort égayés, un peu lancés même, après avoir goûté de toute sorte de mets exotiques internés dans des cylindres de fer blanc, et bu un grand nombre de bouteilles précieuses de la cambuse ; disons la cave.

Un seul regret altère la bienveillante sérénité des Poternaz. Bien qu'ils fassent un usage constant de viandes et de poissons salés et fumés, ils n'ont jamais été atteints du scorbut.

Le scorbut, cette maladie qui est comme la fleur de la mer, ils n'ont pas encore pu la cueillir !

Partant, ils n'ont jamais pu employer pour en combattre les effets, les conserves de cochléaria au vinaigre, contenues dans les tiroirs de l'infirmerie du bord !

Ne pas avoir eu le scorbut, au moins une fois, pendant leurs innombrables traversées, est, je le répète, l'unique regret des Poternaz, et, chaque fois que j'ai dîné dans leur vaisseau de la rue des Feuillantines, ils l'ont témoigné douloureusement au dessert, entre le fromage de Hollande, aimé du navigateur, et le biscuit anglais, sec et dur, qui pourrait faire les délices d'un serin en cage.

Ce qui démontre bien, une fois de plus, que nul ici-bas n'est content de son sort, quelque capitonné ou quelque sucré qu'il ait été fait, d'où il semblerait résulter (ce qui est l'avis des gens chagrins) que la mort est le meilleur instant de l'existence, puisqu'elle vous en délivre.

. . . .

. . . .

Mais nous ne sommes pas de ces gens-là, et ce qu'ils appellent une « vallée de larmes » ne

nous paraît nullement à dédaigner, tant qu'il y aura des fleurs de toute espèce sur la terre et des femmes pour les réunir en bouquets dans leurs mains frêles, afin de nous les offrir.

Maître Hamster étant indisposé le jour où je terminai ma petite étude des mœurs bizarres de deux vrais parisiens ignorés, je n'eus pas le plaisir de la lui lire. Je n'en fis part qu'à Bodéco. Il parut étonnamment intéressé par mon histoire invraisemblable, justement parce qu'elle est vraie. J'en fus flatté. Puis j'envoyai la chose à mon ami Stamp.

Un mois après — jugez de ma surprise douloureuse d'auteur friand de l'éloge ! — je n'avais pas encore obtenu de cet ingrat de Stamp, un mot qui témoignât qu'il eût parcouru mon petit morceau ! Une lettre de critique amère et de raillerie barbelée, m'eût moins péniblement frappé que ce silence extraordinaire.

J'étais sérieusement affecté, et, dans nos promenades sur la grève, Mars, le bon kanguroo semblait dire, après m'avoir regardé en se frottant le nez avec ses pattes rudimentaires, d'un air interrogateur :

Mais pourquoi donc le grand monsieur Hansquine n'exécute-t-il plus maintenant ses terribles gestes joyeux qui me font ordinairement me tapir avec prudence sous la couverture de mon maître ?

Un soir, il y avait alors six semaines que *les Poternaz* étaient partis pour Paris, — en revenant de notre promenade quotidienne, et comme je rentrais chez moi après avoir reconduit jusqu'à leur porte le pensif Bodéco et l'étonné Mars, compagnons toujours fidèles de maître Hamster, je fus averti par ma servante que j'allais trouver dans mon petit salon un étranger qui m'y attendait depuis environ une bonne heure.

— J'aperçus en effet, dans mon salon, qui est un cabinet de travail assez gai, un homme jeune encore, à la figure agréable, qui se leva en me voyant entrer et dit :

— Monsieur Hansquine, je suppose ?

— En personne !

— Je suis Ernest Stamp.

Je le pris dans mes bras.

— Enfin ! m'écriai-je, oubliant dans ma joie de voir le cher garçon si longtemps inconnu (je

me l'étais figuré blond, tandis qu'il est brun, et petit, tandis qu'il est grand), que le cher garçon, dis-je, n'avait pas répondu un mot à ma dernière communication :

— Oui, c'est moi, et je viens à Dunkerque pour vous confier une affaire de la dernière gravité.

— Voulez-vous me la confier avant, ou après le souper, cher ami ?

— Avant ! car cela m'étouffe !

— Parlez donc. — Je vous écoute.

— Savez-vous, mon excellent Hansquine, savez-vous qui, dans les parages de l'institution où je peine en qualité de surveillant, on a surnommé la grenouille barométrique ?

— Étrange question. — Non.

— La grenouille barométrique, continua avec ardeur Ernest Stamp, c'est moi !

— Vous !

— Oui, moi ! — Et cela grâce à vous, cher et vénérable ami !

— Grâce à moi ?

— Ou plutôt grâce à votre délicieuse lettre sur les Poternaz.

— Vous dites délicieuse ? fis-je, avec un sourire tout à fait épanoui.

— Adorable ! exquise ! divine !

L'exagération de ces épithètes, bien qu'elles me grattassent à l'endroit sensible, me fit penser *in petto* que mon cher Ernest Stamp jouissait momentanément d'une exaltation d'esprit, peut-être inquiétante.

— Vous me croyez fou, Hansquine? poursuivit-il, j'en suis sûr.

— Allons donc! — seulement, hâtez-vous de m'apprendre comment je me trouve être l'auteur de la qualification de grenouille barométrique dont vous...

— Certes oui, je vais vous l'apprendre, mon cher et tendre maître!

— Voyons, au fait, au fait! — Pourquoi vous a-t-on donné le singulier surnom de...

— Parce que, depuis un mois, les jours de beau temps, les voisins de l'école où je suis surveillant, m'aperçoivent régulièrement, cramponné aux barres de perroquet d'un mât de manœuvres planté dans notre cour de récréation, telle une grenouille perchée au dernier bâton de l'échelle de son bocal.

— Ah !... vous grimpez... dites-vous?

— Oui, je grimpe avec ivresse, avec folie, à ce poste élevé chaque fois que cela m'est possible. Aussi les voisins, je le répète, en me voyant apparaître au sommet de mon mât, se disent et se répètent les uns aux autres : Il va faire beau, voilà la grenouille en l'air ! je suis la joie du quartier.

— On a la joie facile dans votre quartier.

— Mais je me moque bien de ce qu'ils peuvent penser et dire de moi. Car mon ascension me rend heureux au delà de toute expression.

— Un peu de calme, mon ami. De la méthode ! Procédons avec ordre ! — Voyons, vous ne m'avez pas encore dit pourquoi vous montez, comme madame Malbrouck, mais non pas dans une tour, mais à un mât de manœuvres, aussi haut que vous pouvez monter?

— Le motif. Eh! ne le devinez-vous pas! Si j'ai fait ce métier de gabier, qui intrigue si fort nos voisins, c'est que j'ai cherché d'abord à découvrir, ensuite l'ayant découverte, à revoir ; puis l'ayant revue, à l'apercevoir encore et toujours, qui? — une jeune femme, modeste et charmante, laquelle travaille assise entre deux vieil-

lards, les jours de beau temps, sur la terrasse, ornée d'une sorte de sémaphore pavoisé, d'un petit pavillon Louis XVI enfoui au fond d'un jardin de la rue des Feuillantines.

— De la rue des Feuillantines! L'École où vous êtes surveillant est-elle donc une école préparatoire de marine!

— Comprenez-vous, maintenant?

— Quoi! vous avez découvert mademoiselle Louise, l'ange gardien des Poternaz?

— Oui, j'ai découvert la fille adoptive de ces vieux loups de mer... de terre, dont vous m'avez fait le portrait. C'est vous qui êtes cause de tout cela, mais je vous en bénis!

— Vous m'en bénissez? miséricorde? Est-ce que vous seriez tombé amoureux d'elle! L'extravagance de ce dialogue me le ferait supposer.

— Ne faites pas que le supposer, croyez-le, et croyez aussi ce que l'incohérence de mon langage devrait vous avoir fait soupçonner, c'est que je suis aimé d'elle!

— Aimé?

— Oui, aimé! — Naturellement tout ne s'est pas borné entre nous à l'échange de regards,

d'abord étonnés, ensuite attendris, lancés par moi du haut de mon mât, et par elle du haut de la *dunette* des Poternaz. Je lui ai écrit. Je l'ai suppliée de me laisser venir demander à l'état-major de son bâtiment la permission de naviguer, à ses côtés, de conserve.

— Et vous l'avez obtenue?

— Le capitaine Poternaz m'a admis à son bord, tous les dimanches, en qualité de matelot. C'est le Paradis!

— Alors, vous l'avez bien dit; ce sont mes bavardages écrits qui auront causé...

— Un événement prochain, Hansquine! un événement très heureux auquel je viens vous prier d'assister en qualité de témoin...

— Votre mariage?

— Parbleu! — Rien n'y fait obstacle. Louise est une orpheline. Je suis sans parents. Les Poternaz ont promis de nous aider, à condition que que leur *subrécargue* ne les abandonnerait pas. Ils nous ont dit : Pendant les *traversées* vous pourrez aller au théâtre et vous amuser. D'ailleurs patience, chers enfants, ont-ils ajouté, l'instant du dernier voyage s'approche pour nous!

— Braves gens!

Ce fut sur cette exclamation que je crus devoir terminer notre entretien si mouvementé. Il était grand temps de souper en outre. Chez Stamp, le cœur annihilait l'estomac. Mais moi, je n'avais pas les mêmes motifs que lui pour négliger ce viscère, et je m'empressai d'obéir à ses ordres devenus fort impérieux pendant les dernières minutes de la conversation rapportée plus haut.

J'eus la joie de le sentir s'apaiser et devenir meilleur après l'absorption de quelques cuillerées d'une soupe de province un peu épaissie, hélas, par l'attente.

Après le souper, nous allâmes chez maître Hamster qui voulut bien, mais pour cette fois seulement, s'intéresser au récit non écrit, et fait à haute et forte voix par votre serviteur, des intéressantes amours de notre jeune ami Stamp.

Tandis que je me livrais à cette narration, le héros de l'histoire assis à côté de Bodéco-le-jeune, caressait le Kanguroo Mars qui s'était installé sur ses genoux avec une confiance qui nous mit les larmes aux yeux.

Quand j'eus fini de parler, Ernest Stamp s'écria :

— Jamais je n'ai été aussi heureux de ma vie ! Une femme, de nombreux et tendres amis, voilà certes des cadeaux que je ne m'attendais guère à trouver cette année au fond *du Panier de la Dame.*

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE



Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

THÉOPHILE GAUTIER

PORTRAITS CONTEMPORAINS

Henry Monnier. — Tony Johannot — Grandville — Marilhat. — Chassériaux. — Ziégler. — Ingres. — Paul Delaroche. — Ary Scheffer. — Horace Vernet. — Eugène Delacroix. — Hippolyte Flandrin. — Gavarni. — Joseph Thierry. — Hebert. — Appert. — Dauzats. — Gabriel Tyr. — Simart. — David d'Angers. — Alphonse Karr. — Béranger. — Balzac. — H. Murger. — Méry. — Léon Gozlan. — Charles Baudelaire. — Lamartine. — Paul de Kock. — Jules de Goncourt. — Jules Janin. — Denecourt. — Mlle Georges. — Mlle Juliette. — Mlle Jenny Colon. — Mlle Suzanne Brohan. — Mme Dorval. — Mlle Mars. — Mlle Rachel. — Rouvière. — Provost, etc.. 1 vol.

THÉOPHILE GAUTIER

HISTOIRE DU ROMANTISME

Eugène Delacroix. — Camille Roquep'an. — E. Devéria — Camille Flers. — Louis Boulanger. — Théodore Rousseau. — Froment Meurice. — Barye. — Frédérick Lemaître. — A. de Vigny. — Berlioz. — Cél stin Nanteuil, etc.............................. 1 vol.

HENRI REGNAULT

CORRESPONDANCE

Annotée et recueillie par Arthur Duparc, suivie du catalogue complet de l'œuvre de H. Regnault et ornée d'un portrait gravé à l'eau-forte par M. Laguillermie.

Sommaire. — 19 janvier 1871. — Enfance de Regnault. — Ses études. — Ses débuts dans la peinture. — Concours pour le prix de Rome. — Départ pour Rome. — Rome. — Retour à Paris. — Portrait de Madame D. — Second séjour à Rome. — Automédon. — Départ pour l'Espagne. — Espagne. — Madrid. — La révolution espagnole. — Portrait du général Prim — Troisième séjour à Rome. — Judith — Salomé. — Départ pour Grenade. — L'Alhambra. — Tanger. — Retour à Paris. — Le siége. — Exposition des œuvres de Henri Regnault. — Catalogue complet de son œuvre.. 1 vol.

ALFRED DE MUSSET

MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

Un mot sur l'art moderne. — Salon de 1836. — Exposition du Luxembourg. — Rev fantastique, etc.. 1 vo.

PHILIPPE BURTY

MAITRES ET PETITS MAITRES

L'enseignement du dessin. — L'atelier de Mme O'Connell J. P. M. Soumy, peintre et graveur. — Eugène Delacroix. — Les Etudes peintes de Théodore Rousseau. — Camille Flers. — Les portraits de Ch. Méryon. — Théodore Rousseau. — Dauzats. — Paul Huet — Sainte-Beuve, critique d'art. — Gavarni — Les eaux-fortes de Jules de Goncourt. — J. F. Millet. — Les dessins de Victor Hugo. — Diaz. — Les salons de Diderot, etc......... 1 vol

Paris. — Imp E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.



